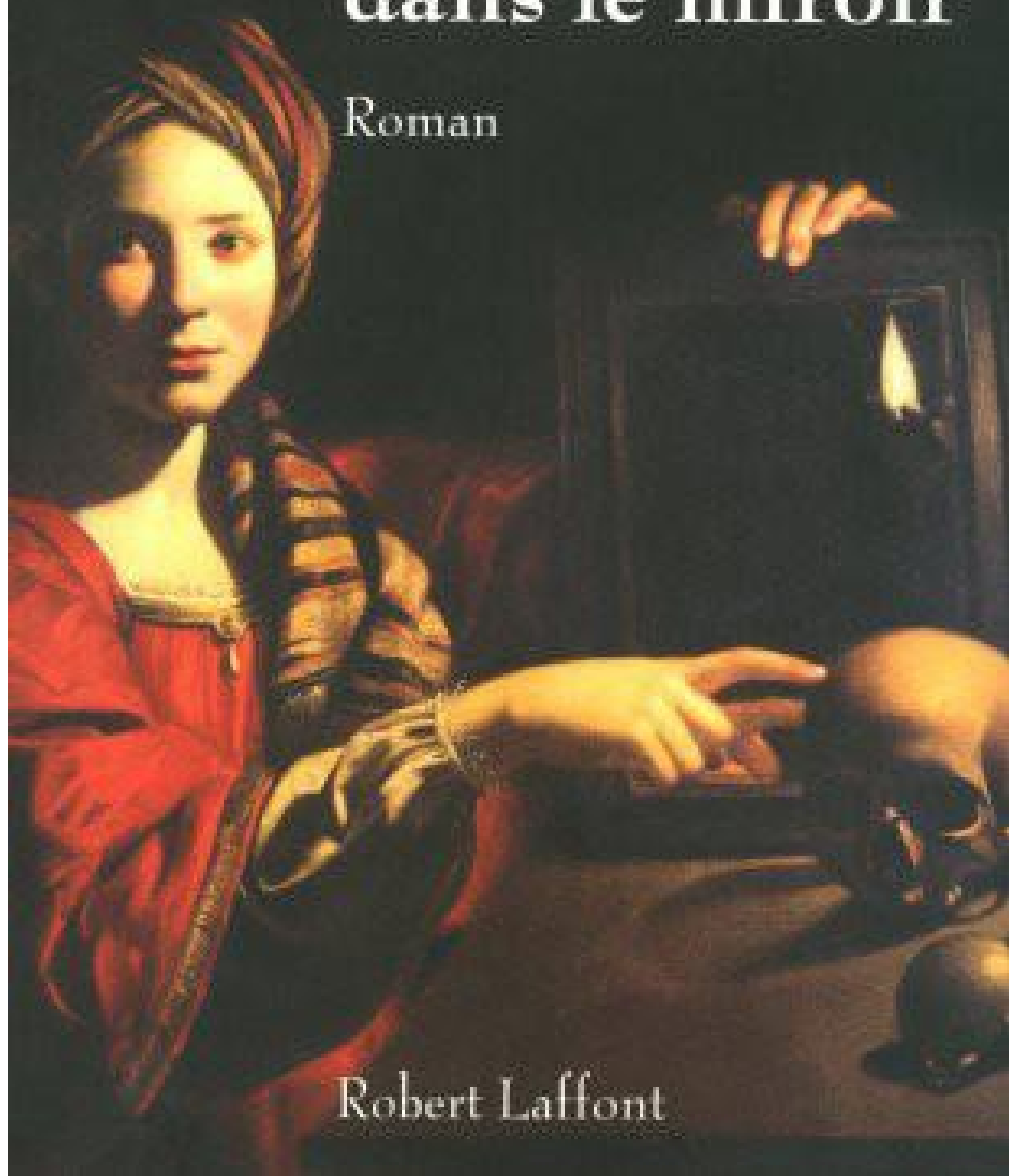


Thanh-Van Tran-Nhut

La femme dans le miroir

Roman



Robert Laffont

DU MÊME AUTEUR

Le Palais du Mandarin

Nil, collection « Exquis d'écrivains », 2009

« Les enquêtes du mandarin Tân »

Viêt Nam, XVII^e siècle

Le Banquet de la licorne

Philippe Picquier, 2009

Les Travers du docteur Porc

Philippe Picquier, 2007 ; prix Lion Noir 2008

L'Esprit de la renarde

Philippe Picquier, 2005 ; Picquier poche, 2009

L'Aile d'airain

Philippe Picquier, 2003 ; Picquier poche, 2007

La Poudre noire de Maître Hou

Philippe Picquier, 2001 ; Picquier poche, 2005

L'Ombre du prince

Philippe Picquier, 2000 ; Picquier poche, 2003

Le Temple de la Grue écarlate

Philippe Picquier, 1999 ; Picquier poche, 2001

THANH-VAN TRAN-NHUT

LA FEMME
DANS LE MIROIR

roman



ROBERT LAFFONT

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2009

EAN 978-2-221-11666-1

*Pour Anahita et Ali,
en souvenir d'Ispahan*

La porte claque. L'employé est parti.

Dans cette salle froide, l'air semble raréfié, porteur seulement d'effluves ténus de formaldéhyde – comme un souffle qui dissimulerait une odeur enfouie, inévitable, charnelle. Cette odeur de décomposition s'insinue dans mon cerveau, nourrissant de sa senteur douceâtre le feu de ma folie. Sur ma langue défilent mille saveurs contraires – le miel fané de fleurs sèches, le goût fade d'une viande bouillie, le sel d'un ruisselet de sang...

Le cœur soulevé par ce mélange nauséux, je me tourne vers le mur. Un visage déformé par les bosses d'un tiroir en métal me renvoie un rictus étrange. Je dois y regarder à deux fois avant de me reconnaître dans cette figure où l'ombre d'une barbe grave des plaques malsaines. Mes prunelles dilatées paraissent fixer un point invisible, situé au-delà des parois de cette pièce, en dehors de ce monde, oscillant quelque part entre maintenant et ailleurs.

Qu'est-ce que je fais là, dans cette morgue traversée de relents sucrés ? me demandé-je dans un sursaut de lucidité, comme arraché à l'obsession qui me tenaille depuis des mois. Du regard, je balaie les cloisons étanches de cette salle, où les microbes ont moins de prise que les souvenirs virevoltants d'une armée de morts. Je les entends exhaler chacun une histoire, une bribe d'existence qui a fini sa course, une litanie dans une langue inconnue. Le sang battant à mes tempes, je les écoute énoncer une dernière fois le récit de leur vie. Leurs mots suintent hors des tiroirs où ils sont allongés, lèvres scellées et yeux clos, rebondissent dans la pièce, s'enchevêtrant comme des émissions radio parasites d'où, malgré le grésillement et les interférences, se détache quelquefois le hoquet d'un sanglot.

Parmi ces ondes mortes, une vibration singulière – basse et rauque –, un rire de gorge qui refuse de s'éteindre. Je reconnâtrai entre mille cette voix entortillée autour de ma conscience, cette voix issue d'un monde en ruines, qui m'appelle amoureusement, insidieusement.

C'est l'invocation d'une morte, la supplique d'une amante, qui raconte mes errements passés. Enivré, j'entends cette voix d'outre-tombe me susurrer les détails les plus intimes de ma vie et me décrire la spirale des événements amorcée il y a un an à peine.

J'y prête une oreille impassible pendant que s'égrènent les étapes de ma métamorphose, savamment orchestrées et mises en scène. Je n'ai plus besoin que d'une seule chose. Rien ne presse. C'est fascinant d'observer *a posteriori* cette manipulation magistrale, de décortiquer l'imparable cours des choses qui, telle une évidence, *devait* me conduire à cet endroit précis – debout dans cette morgue aux senteurs délétères, un sécateur à la main.

Les couleurs se sont mises à fondre. Le bleu des murs s'est affadi, tirant vers cette teinte que prend la brume au crépuscule. Ensuite, les plis jaunes des draps se sont mués en ondulations blêmes. Tes lèvres sont devenues rosâtres, presque livides, et ta peau a perdu sa carnation chaude, glissant vers le lacté puis le crayeux, à mesure que la lumière faiblissait.

J'ai regardé les nuances s'évaporer doucement, révélant la nudité de chaque courbe et la finesse de chaque trait. Les yeux rivés sur ton corps étendu à côté d'un bouquet de roses effeuillées et d'une horloge aux bras figés, j'ai pensé à ces natures mortes dont les détails saisissants de précision subliment la réalité, tout en soulignant son inaltérable immobilité. Dans le verre du vase, les bulles emprisonnées ressemblaient à une respiration arrêtée, une conversation interrompue dont les mots se détachent et s'engourdissent. J'ai contemplé ces membranes ovoïdes qui délimitaient les grains de vide enchâssés dans le bloc transparent, et j'ai senti mon cœur partir en lambeaux.

Comment te retenir dans ce monde ? Par quelles invocations magiques empêcher cette dilution des couleurs et cet effritement des textures, qui présagent le néant en effaçant la mémoire ? La mort, je l'ai compris à cet instant, est l'obscurité qui oblitère les pigments et abolit les silhouettes.

Je me suis agenouillé à tes côtés, mon visage dans les brins rêches de ta chevelure autrefois si glorieuse. J'ai humé l'odeur de poussière froide qui, déjà, avait chassé les senteurs d'herbe et de mûre.

Un jour, avant que les dernières étoiles ne s'éteignent, je t'arracherai des ténèbres et te libérerai de ton linceul noir.

Alors que le soir s'était infiltré dans cette chambre devenue glaciale, dans mon esprit en déroute, je t'ai entendue murmurer : *Ne m'oublie pas.*

*

Une saison a passé, je crois, tandis que j'errais dans cet espace sans nom qui jouxte la vie de tous les jours et l'univers intérieur fourmillant de voix, de réminiscences et de cauchemars. Peut-être y a-t-il eu un été humide et orageux, avec des toits ruisselants sous des cieux électriques. Peut-être les nuits ont-elles été brûlantes, écorchées par la lumière crue d'une lune d'acier. Je n'en ai plus aucun souvenir. Tout ce dont je me souviens, c'est cette attente toujours déçue, quand je guettais ton retour à la fin d'une journée traînant en longueur, entre l'aube frileuse et le soir muet. L'oreille tendue, à l'affût d'une porte qui claque ou d'un rire qui fuse, l'œil s'attardant sur une vitre qui ne s'illuminait point, j'ai espéré ta présence et me suis heurté au silence.

Pourtant, les choses n'ont pas bougé, gardant fidèlement leur place comme les sentinelles d'une

reine morte : l'écharpe aux arabesques lovée sur le canapé, ton livre en cours avec un marque-page bloqué au tiers, ta serviette pendant de guingois à un crochet en métal. Il ne s'est pas passé un jour sans que je l'effleure, dans l'espoir de détecter une trace d'humidité, une vapeur chimérique, qui me dise que tu étais là. Je me raccrochais à l'idée que tu marchais encore à mes côtés, invisible, indétectable d'une manière directe, comme ce fameux chat de Schrödinger, et qu'il suffisait de déceler les empreintes de ton passage pour en avoir le cœur net. Sans relâche, je traquais donc le moindre signe : une image noyée dans la buée d'une glace, les méandres d'un index imprimés sur une carafe... Ainsi occupé à épier l'immobilité des objets, à mesurer mentalement l'angle d'un cadre qui aurait pivoté d'un infime degré, déplacé par le frôlement de ton épaule, je n'ai pas vu les mois défiler.

Le monde extérieur – avec ses clameurs et sa perpétuelle mutation, ses trains de nuages et ses levers de lune, ses catastrophes lointaines et ses bouleversements locaux – m'était devenu étranger, telle une planète vue à travers un télescope, qui s'éloigne à la vitesse de l'oubli. Mon microcosme se confinait aux murs de notre appartement, un monde en soi, tapissé de silence et ourlé de souvenirs – un cocon.

Ou un sarcophage.

*

Et un jour, c'est arrivé.

Allongé par terre, à examiner les lames du parquet pour y déceler la trace de ton pied, imaginant ta démarche aérienne à travers la chambre, j'ai soudain senti comme un courant d'air. Levant les yeux, j'ai vu la porte de l'armoire entrouverte, ainsi que tu l'avais laissée. Dans les profondeurs du meuble, ton châle en laine et tes robes d'été, celles qui te faisaient une silhouette de nymphe : la bleue pour nos promenades en ville, la mauve pour les virées à la campagne, la jaune au semis de fleurs pour les jours de pluie. Du coin de l'œil, il m'a semblé percevoir un mouvement, peut-être la corolle d'une jupe qui avait frémi ou un ruban tombé au sol.

Mon sang n'a fait qu'un tour. Tu étais là, dans ce frisson des étoffes, dans ce souffle que je venais de surprendre, qui ne demandais qu'à t'extirper de je ne sais quel marécage entre deux mondes pour revenir dans la vie que tu connaissais. Tu allais émerger de nulle part, un peu éblouie et déconcertée, t'ancrant, une fois pour toutes, ici avec moi...

Il y eut un battement d'ailes, un reflet blanc contre les vêtements, et quelque chose s'envola avec une trajectoire en dents de scie. Un papillon de nuit ! Fasciné par la lumière de l'halogène, il tournoya un instant autour de la vasque, puis s'y précipita, ailes déployées pour la dernière fois, avant de s'enflammer dans un grésillement sonore. J'ai regardé s'élever les volutes de fumée tandis que l'air se saturait d'odeur de brûlé.

Lentement, je suis allé à la fenêtre que j'ai ouverte en grand. Le vent du soir s'est engouffré avec violence dans la chambre, faisant voler les pages de ton livre et tomber ta serviette suspendue. Le tas de courrier s'est éparpillé aux quatre coins. Tournant le dos à ce petit désastre, j'ai regardé dehors.

L'automne était bien entamé, à moitié consumé par les feux irréguliers qui avaient embrasé les cimes des arbres. Dans le halo des lampes à sodium, les feuilles rescapées ressemblaient à des morceaux de métal rouillé, percés ici et là, guirlandes tordues par la chaleur et corrodées par la pluie. En contrebas, les bancs du square, couverts de gouttes d'eau, entouraient une statue d'Artémis comme autant de sangliers en fonte. Les boutiques étaient sur le point de fermer, les vendeurs poussant courtoisement leurs derniers clients sur le trottoir avec des sourires de circonstance, alors

que les restaurateurs attendaient le chaland, bien au chaud. Le train-train d'une soirée habituelle, une scène de vie sans originalité, mais sur lesquels le temps avait une prise.

Je me suis retourné pour contempler la chambre dévastée. J'ai ramassé ton marque-page coincé sous l'armoire, et j'ai su que tu ne reviendrais pas.

Après cela, je refis lentement surface, me coulant avec lenteur dans une existence que j'avais désertée, retrouvant des réflexes oubliés et des amis longtemps délaissés. Mais les amis, c'est comme les cheveux blancs : une fois qu'on les a, impossible de s'en débarrasser tout à fait.

Les coups frappés à la porte étaient nerveux, presque impatients. Penché sur les vêtements pliés, j'en lâchai le pull jacquard de surprise.

— Tu en as mis du temps, pour répondre ! me dit Lena en guise de salut. Je t'avais pourtant prévenu que j'allais passer.

Je haussai les épaules. À quoi bon la contrarier. Elle n'avait pas changé, directe au point de paraître insensible. Elle déroula son écharpe et commença à déboutonner son manteau en cuir.

— Cela fait bien six mois que tu ne réponds plus au téléphone, continua-t-elle en faisant le tour de la pièce. Qu'est-ce qui t'a pris de décrocher hier soir ?

— J'ai décidé de revivre.

— À la bonne heure ! Tout ce temps enfermé dans ton mutisme et barricadé dans ta forteresse – j'avais peur que tu te sois momifié pour de bon. Tes collègues et ton éditeur ont dû faire des gorges chaudes de ta petite dépression. Rien de tel pour animer les conversations.

Oui, en plus de tact, il devait lui manquer un cœur, à cette femme, me dis-je à part moi.

De la main, Lena balaya une mèche rousse, puis jeta un coup d'œil à la chambre.

— Tu fais le ménage ?

— J'emballais justement les vêtements d'Emma. Pas la peine de les laisser prendre la poussière.

— Voilà qui est sain, décréta Lena avec un hochement de tête. Cela signifie que tu parviens enfin à te détacher d'elle.

Comme je la fusillais du regard, elle s'expliqua :

— Ne le prends pas mal, Adrien, mais il arrive un moment où tu dois en faire ton deuil. Emma était ma meilleure amie, tu le sais. Elle est morte et nous n'y pouvons rien. Ce n'est pas lui témoigner ton amour que de te claquemurer chez toi en te cramponnant à des reliques.

Je l'avais compris, mais je n'allais pas abonder dans son sens. Elle n'était pas du genre à s'embarrasser de regrets ou de sentimentalité. C'était une scientifique, après tout.

— Incroyable ! s'exclama-t-elle. Ton calendrier est resté bloqué sur le mois de mai et ton horloge est à l'heure de Bora Bora !

Elle se dirigea vers le frigo qu'elle ouvrit sans vergogne et en inspecta les rayons presque vides.

— Il n'y pas l'ombre d'un légume, et pas le moindre laitage, à part un pot de yaourt périmé.

— J'ai fait un festin de tous les diables hier soir, fis-je, mentant avec aplomb.

Lena claqua la porte du frigo et asséna :

— Mets ton manteau et suis-moi. Je t'emmène au restaurant.

Et c'est ainsi que tout commença.

Rétrospectivement, je m'en veux. Mais comment deviner que cette invitation anodine allait me plonger au cœur d'un art qui avait fleuri quatre siècles plus tôt, et me balloter d'espoirs en désillusions, avant de me dévoiler le vrai visage de la folie ?

*

J'avalai sans honte un confit de canard sur son lit de pommes de terre, suivi d'un assortiment de fromages. Mes papilles, abruties par un régime à base de conserves, s'étaient brusquement réveillées et faisaient honneur à ce repas classique mais goûteux. Par-dessus le verre de bordeaux, Lena m'observait en silence, l'index appuyé sur sa joue.

— Tu ne travailles donc pas aujourd'hui ? demandai-je entre deux bouchées, quelque peu gêné par ma voracité.

— Non, c'est mon jour de repos. Je m'occupe en ce moment d'un projet audiovisuel : à terme, le labo compte mettre en ligne une série de vidéos pour expliquer les techniques d'analyse des tableaux de maître. Pour l'instant, je suis en train de préparer la trame des différentes interventions.

Je fis un signe d'assentiment tout en mâchonnant. Lena travaillait dans un laboratoire de restauration de tableaux et je savais qu'elle était capable de parler de ses projets à longueur de journée si on lui en laissait la possibilité. Aussi je me retins de lui poser des questions sur ses activités professionnelles.

— Il faut que tu te refasses une santé, décréta Lena, comme si elle était infirmière. Tu as une tête de déterré, un vrai cadavre.

Elle se mordit les lèvres, soudain consciente de sa maladresse, et toussota pour se donner une contenance. Imperturbable, je m'attaquai à une belle part de tarte aux mirabelles. Ce n'était pas aujourd'hui que j'allais m'offusquer de ses impairs.

Le café bu, elle régla l'addition en grande dame, puis proposa de faire un tour dans le quartier.

Dehors, le soleil automnal jouait à cache-cache derrière des nuages effilochés, se réverbérant par intermittence sur les vitrines des boutiques. À cette heure, les rues étaient calmes, ce qui n'était pas pour me déplaire. L'air vif me changeait de l'atmosphère immobile de l'appartement et je me sentais immergé dans un courant froid presque palpable, qui me saisissait à la gorge et contractait mes muscles. Même les éclairs de soleil me faisaient mal aux yeux, comme si je sortais d'une longue convalescence. Par hasard, nos pas nous menèrent vers une ruelle où se succédaient de petits commerces : échoppes de jouets en bois, truffées de boîtes à musique et de pantins vernis ; bazars exhibant des bijoux byzantins, bagues à strass et boucles d'oreilles en verre de Bohême ; magasins de vêtements anciens, où des boas en plumes enlaçaient des robes à paillettes, au milieu de kimonos en soie damassée. Après des mois passés dans un environnement statique, la profusion d'objets, la multitude des textures et des couleurs finirent par me donner le tournis. Était-ce le choc entre la chaleur du restaurant et l'air frais qui me fit chanceler ? Ou l'effet du vin bien charpenté dont j'avais sans doute abusé ? Toujours est-il que je dus m'arrêter pour reprendre mon souffle.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Lena qui me devançait d'une dizaine de pas. Tu n'en peux déjà plus ?

Ma figure devait lui inspirer pitié, car elle me proposa de nous arrêter dans une boutique qu'elle connaissait et qui faisait le coin de la rue.

Me saisissant par le bras, elle m'entraîna vers une devanture surmontée d'une inscription peinte

en élégante cursive : « Atelier Zéphyrin ». Je me laissai guider, tanguant sur mes pieds, irrité de cette faiblesse qui me faisait passer pour une mauviette. À l'intérieur, je m'effondrai sur une chaise tendue de velours cramoisi tandis que Lena commandait d'une voix péremptoire :

— Vite, Zéphyrin, un thé chaud au citron !

Comme par magie, le breuvage arriva, porté par un plateau en argent ciselé. Les mains autour de la tasse, je bus à grandes goulées. L'effet bienfaisant du thé ne se fit pas attendre et je me sentis aussitôt revigoré. Un coup d'œil alentour m'apprit que l'atelier était en fait une galerie d'art. Sur les murs, des peintures anciennes de toutes tailles, mises en valeur par des cadres dorés de belle facture et rehaussés par un éclairage discret. L'ambiance feutrée était soulignée par un parquet aux tons sombres et des meubles cossus patinés par l'âge. L'endroit était loin d'être désert. Un couple d'apparence aisée s'était arrêté dans un coin et discutait à voix basse, une femme au chignon blanc s'attardait devant une œuvre dans le fond de l'atelier, et un petit groupe de retraités commentait la technique employée par l'un des peintres. Accoudée au comptoir, Lena s'entretenait familièrement avec le propriétaire, un homme d'une soixantaine d'années portant un bouc et des lunettes cerclées d'or.

— Ah ! déclara Lena en se tournant vers moi. Te voilà requinqué ! Viens ici que je te présente à Zéphyrin.

Je remerciai l'homme pour le thé providentiel et appris qu'il faisait partie du cercle des amis de Lena depuis des années.

— Je n'ai pas encore perdu l'espoir d'épouser un jour cette jolie demoiselle, souligna Zéphyrin avec un sourire badin, tirant sur son gilet en soie qui moulait un ventre rond. Mais le temps presse, car ma jeunesse ne va pas tarder à s'étioler.

Amusée, Lena rétorqua :

— Ne l'écoute pas, Adrien. Il n'en a qu'après mes compétences techniques, qui lui seraient bien précieuses pour démasquer les faussaires.

Notre conversation fut interrompue par le couple nanti qui s'approchait pour discuter avec le patron. D'un mouvement de la tête, Lena m'invita à découvrir l'atelier.

— Zéphyrin s'intéresse surtout aux artistes des XVI^e et XVII^e siècles. Il expose à la fois des toiles de peintres connus et moins connus. Tiens, voici un tableau de Louis de Caullery, un Flamand réputé pour ses scènes de festivités : des bals et des feux d'artifice ou, comme ici, un banquet à l'intérieur d'un palais.

Elle désigna un tableau où des convives d'allure prospère, installés à de grandes tables, attendaient l'arrivée de mets raffinés, tandis que des musiciens entamaient des airs du jour. Les visages lisses au front haut et les poses sans artifices donnaient une impression de vie, alors que les couleurs dénotaient une certaine retenue.

— Tu remarqueras ces tons subtils, tout en douceur, expliquait Lena en s'approchant de l'œuvre. Il fait usage d'ocre, de rouge bourgogne et de vert Véronèse.

N'étant pas expert, même s'il m'arrivait de peindre quelques paysages à l'occasion, j'appréciai ces commentaires, d'autant plus que le tableau me plaisait beaucoup par la sobriété de ses traits.

Mais déjà Lena était passée à deux autres toiles. De taille plus petite, elles représentaient des navires, voiles tourmentées sous un ciel nuageux, fendant les vagues métalliques d'une mer de plomb.

— Voilà donc la paire de marines que Zéphyrin souhaitait tant réunir..., murmura-t-elle.

Elle me dévisagea brièvement et poursuivit :

— Ce sont des œuvres d'Andries Van Eertvelt, un autre Flamand qui s'est spécialisé dans les paysages maritimes, avec une prédilection pour les batailles navales. Ses coups de pinceau sont

remarquables. Regarde ces contrastes en luminosité qui amplifient l'atmosphère dramatique !

J'acquiesçai distraitemment, car j'étais planté devant le tableau accroché dans le coin de la galerie. Les yeux écarquillés, je me sentais irrésistiblement aspiré dans les profondeurs de la toile, tant la scène me semblait d'une troublante réalité... Une pièce aux murs bistres, dont l'unique fenêtre s'ouvre sur une campagne verdoyante où se découpe la silhouette d'un moulin. Au loin, une mer couleur d'azur qui épouse la courbure de l'horizon. Sur une table tendue de lin se bousculent des objets hétéroclites, curieusement détaillés dans toute leur précision. Quelques coquillages – volutes striées, porcelaines vernissées, nautilus somptueux – éparpillés autour d'un sablier dont le sable blanc est presque écoulé, tandis que les pétales détachés d'un bouquet d'œillets rouges dessinent une mare de sang au pied d'un vase en cristal. Une flûte posée près d'une chandelle moribonde semble rappeler des notes évanouies qu'écouterait, mélancolique, le crâne aux reflets d'ivoire qui trône sur un morceau de papier jauni. De dos, une jeune femme se regarde dans un miroir qu'elle tient à bout de bras. S'encadrant dans l'ovale d'argent vieilli, l'image d'un visage exquis aux pommettes hautes et au nez fin, dans lequel des yeux gris brillent d'un reflet singulier. À la base du cou, telle une larme d'encre, un petit grain de beauté que caresse une mèche de cheveux noirs. Sur les lèvres entrouvertes flotte le fantôme d'un sourire qu'elle s'adresse à elle-même, à moins qu'elle ne le destine à celui qui la peint.

Hypnotisé, je ne sentais que vaguement la présence à mes côtés de la vieille femme au chignon, abîmée, elle aussi, dans la contemplation de ce tableau. Ce fut Lena qui, me frôlant le coude, m'arracha à mes réflexions.

— Étonnant..., fis-je, transi. J'ignore pourquoi cette peinture m'émeut à ce point.

Lena me coula un coup d'œil insondable avant de me répondre.

— Sans doute parce que cette toile est l'archétype d'une vanité ou *vanitas*.

Comme je la fixais sans comprendre, elle expliqua :

— C'est un genre qui a connu beaucoup de succès au XVII^e siècle, en particulier aux Pays-Bas. Le peintre illustre principalement le caractère éphémère de la vie : d'où les objets rappelant les cinq sens – instruments de musique, miroirs – et les accessoires liés au passage du temps, comme les horloges et les sabliers. Pour souligner la fragilité de l'existence, il fait figurer également des fleurs qui se fanent, une bougie qui se consume, une femme encore jeune qui s'admire.

— Une nature morte en quelque sorte...

— Si on veut. Mais la différence essentielle entre une vanité et une simple nature morte réside dans ce crâne qui signale la fin inexorable de toute chose.

Je déglutis. Évidemment. Ma fascination de la mort, mon deuil intime. La perte de la seule personne qui m'importait au monde. Je sentis soudain un grand vide se creuser en moi, pendant qu'un voile noir obscurcissait ma vision.

— En fait, enchaîna Lena, en me voyant blêmir, la vanité était un genre très populaire chez les Hollandais de l'époque parce qu'ils étaient écartelés entre la morale rigoriste du calvinisme et l'affluence des richesses apportées par le commerce florissant avec l'Orient. Regarde donc sur cette autre toile du même peintre : on y distingue en plus une carte et une longue-vue, qui est justement un instrument de navigation.

En effet, à droite du premier tableau, une deuxième peinture presque identique montrait la jeune femme dans la même pose, avec les mêmes objets, mais on y avait ajouté une feuille de palmier, une carte dépliée, assez détaillée, ainsi qu'une lunette. Par la fenêtre, faisant écho à ces voyages maritimes, un bateau voguait vers une destination inconnue.

Cette observation eut pour effet de me ramener à la réalité, alors que je sombrais dans les tourbillons de la mélancolie.

— Mais pourquoi le peintre a-t-il produit deux toiles si similaires ? demandai-je, intrigué. La deuxième est-elle une amélioration de la première ?

Lena se pencha pour examiner la signature au bas des œuvres.

— Possible, mais pas sûr... En tout cas, l'artiste – un certain Pieter Haussen – n'a daté que la première : 1620. L'autre lui est peut-être antérieure, ça, je l'ignore.

Je m'immergeai dans la contemplation du deuxième tableau, qui me fascinait tout autant. La femme avait, me semblait-il, un pétilllement nouveau au fond des prunelles et son sourire, pourtant toujours discret, semblait plus accentué, presque triomphant. Après plus de trois siècles, sa beauté resplendissante paraissait intacte, comme niant l'essence même de la vanité.

— Ah, si seulement j'avais pu faire un pareil portrait d'Emma ! dis-je dans un soupir. De cette façon, elle aurait pu, elle aussi, s'affranchir de la mort...

— Rien ne t'empêche de le faire, répliqua Lena d'une voix péremptoire. Au moins, cela t'évitera de broyer du noir. Et qui sait si, dans un siècle ou deux, une toile d'Adrien Gascoing ne vaudra pas une coquette somme.

Soudain, Zéphyrin se matérialisa à nos côtés. Il se frottait allègrement les mains, de l'air de quelqu'un qui vient de conclure une belle affaire.

— N'est-ce pas qu'elles sont belles, ces œuvres de Pieter Haussen ? Une parfaite illustration de la joyeuse mentalité de l'époque : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas* !

Il lissa avec coquetterie son bouc parfumé et asséna gaiement :

— Sans oublier le réjouissant *Memento mori*, qui nous rappelle que nous allons tous mourir !

*

Des nuits durant, je rêvai d'un château suspendu au-dessus de la mer. Par la fenêtre ouverte me parvenait le ressac morne, avec les trains infinis de vagues qui se brisent et le galop des galets sur la grève. Le vent marin s'engouffrait dans la pièce aux murs sombres, arrachant les pétales vermillon des œillets qui se dispersaient en une folle sarabande. La carte ouverte sur la table, éclaboussée de rouge, faisait penser à des territoires conquis au prix du sang, tandis que les nautes, spirales évidées gonflées de vent, rappelaient les abysses d'où on les avait tirés.

La jeune femme brune se mirant dans la glace se tenait toujours de dos, mais quelquefois, c'était ton visage qui apparaissait dans le cadre d'argent. Alors, tes yeux bleus, noyés dans les profondeurs du miroir comme deux étoiles englouties, me souriaient à moi et à moi seul. Loin, dans les épaisseurs du verre, tes cheveux clairs se soulevaient au souffle d'une brise qui ne venait pas de la mer. D'autres fois, c'était Zéphyrin qui, l'œil vissé à la longue-vue, observait le navire s'en allant vers d'autres cieux, alors que Lena, en robe verte très échancrée, berçait dans le creux de son bras le crâne au rictus narquois. Parfois, une farandole de squelettes faisait irruption dans la pièce, se livrant à une danse macabre à laquelle prenaient également part le couple fortuné, la vieille au chignon et le groupe de retraités. *Memento mori* ! jouait la flûte, dont les notes s'apparentaient à une voix humaine. Et moi, quelquefois, je voyais ma tête coupée qui trônait sur la table tendue de lin, les yeux grands ouverts et la bouche cramoisie.

Ainsi, dans mes rêves récurrents se mêlaient intimement les vivants et les morts, les continents lointains et la campagne herbeuse, les déferlantes et la terre ferme, le rouge sang et le brun bistre. À ta peau soyeuse s'opposait l'ivoire jauni du crâne ; emprisonnée dans les griffes d'un squelette, la main délicate de Zéphyrin ; et la femme brune, resplendissante, mouchait tranquillement la chandelle. Le miroir aux reflets capricieux renvoyait sans cesse des visages étranges – toi à l'âge de douze ans,

un homme blond, un masque mortuaire, un sultan, moi avec des cheveux blancs, Lena aux yeux fermés et, toujours, la tête de mort, riant, hilare, enchantée de ce qui lui arrivait...

La vanité de la vie face à l'inéluctable destruction des chairs, l'anéantissement pur et simple de ce qui fait de nous des hommes – notre mémoire.

*

Ces rêves me poursuivirent longtemps, dès l'extinction des feux et jusqu'au petit matin où, égaré, j'émergeais de ce monde entre deux mondes.

Et puis, aux premiers flocons de neige, tout s'arrêta.

La vie normale avait presque repris son cours. Mais l'histoire des *memento mori* était loin d'être finie, ainsi que j'allais bientôt le constater.

J'ai commencé à sortir mes travaux en attente, ce qui me permettait de reprendre pied dans le monde réel. Assis devant mon ordinateur, j'ai fait le tri entre les messages personnels et les mails commerciaux, courriers verbeux ou salaces qui promettaient des miracles en tout genre avant d'aller garnir le fond de ma poubelle électronique. J'ai repris des lectures interrompues, réveillant les monstres momentanément endormis d'un conte fantastique, enterrant enfin le corps roide depuis des mois d'un roman policier.

Peu à peu, je m'étais accoutumé aux espaces vides dans l'appartement – l'armoire dont les cintres s'entrechoquaient à la moindre brise, le lit défait à moitié et les vases sans fleurs. Lena, pour s'assurer que je refaisais bien surface, venait régulièrement me voir, et critiquait au passage la couche de poussière sur les meubles, ainsi que le tas de vêtements sales qui débordait du panier. Quelquefois, nous allions au cinéma pour voir un film d'action, car elle s'endormait systématiquement devant les films d'art et d'essai.

Dehors, le froid avait fait une grande offensive, saupoudrant chaque nuit la ville d'une neige tenace qui lui refaisait une beauté au matin. Du balcon, je regardais Paris dans ses habits d'hiver et admirais les nuances de blanc contre les tons de gris : l'albâtre des cuisses d'Artémis, la coiffe gelée des gargouilles, les eaux perlées de la Seine, le zinc mat des gouttières, le gris bleuté des ardoises. Ces tons d'étain et ces teintes cendreuse sublimaient la silhouette des bâtiments, soulignant l'arc d'une verrière, opposant au tracé rectiligne d'un vasistas les dentelles métalliques d'un toit. Apaisé, je laissais mon regard errer sur cet assemblage limpide de traits et de courbes, de plans inclinés et de surfaces concaves, d'angles obtus et d'ellipses bifocales. Au vide de mon intérieur répondaient placidement les contours épurés du monde extérieur.

Retrouvant au fur et à mesure ma place dans le quotidien, j'avais déjà oublié les toiles jumelles qui m'avaient intrigué un mois plus tôt. Aussi la petite carte imprimée, glissée sous ma porte avec le reste du courrier, me surprit-elle par son intitulé : « Galerie du Palais – Antiquités, peintures & objets d'art des XIX^e et XX^e siècles ». D'emblée, je pensai à Zéphyrin, mais le nom de la galerie ne me disait rien. Cependant, ce carton réveilla en moi le souvenir de toiles fascinantes ouvrant sur des univers pleins de mystère. Il n'était que onze heures du matin, et je n'avais pas de rendez-vous...

Je décidai d'y faire un tour.

*

La galerie du Palais était sise sous des arcades humides, à côté d'un magasin de chaussures et

d'une mercerie. Dans la devanture, une poupée avec une figure en porcelaine et des cheveux humains enlaçait une pendulette de voyage à anse torsadée, non loin d'une soupière en faïence de Sarreguemines. Une collection de miniatures représentant des visages d'enfants se massait autour d'un candélabre, tandis qu'une boîte à éventail en nacre et bronze se pavanait sur un napperon de Gand.

Je poussai la porte. La clochette surprit le patron, occupé à remplir une grille de loto.

— Bienvenue ! s'exclama l'homme pansu, en escamotant la feuille. Faites comme chez vous, explorez tous les recoins ! N'hésitez pas à me faire signe si vous avez une question.

L'endroit n'avait pas le côté chic de l'Atelier Zéphyrin, mais je m'y sentais fort à l'aise. Le fourmillement d'objets, la promiscuité des styles, la profusion des matériaux m'enchantèrent, me rappelant le capharnaüm du grenier de mon grand-père. Dans ce bric-à-brac historique, où la moindre assiette ourlée d'or devait avoir accommodé un cuissot de sanglier du XIX^e siècle, le buste marmoréen d'une comtesse s'acoquinait joyeusement avec le masque égrillard d'un carnaval passé. Un pan de rideau aux motifs végétaux, feuilles d'acanthe et de saxifrage entrelacées, drapait un bahut en orme verni. Aux murs, une série de photos en noir et blanc, grains de lumière sur cristaux d'halogénure d'argent, immortalisait un hellébore vert, un bouquet de pivoines, un rameau de berce à longues feuilles. J'ai fouillé à l'envi dans cet amoncellement de choses fabriquées à des heures diverses de l'Histoire, avec des connaissances aujourd'hui dépassées et des outils d'une si désuète conception. Curieux, j'ai soupesé des presse-papiers en verre de Murano qui emprisonnaient en leur sein de fabuleuses mosaïques, des nénuphars à peine éclos, des torsades et des billes. J'ai tenu dans ma paume des compas de route à rose liquide, montés à la cardan, effleuré un théodolite en laiton sur un trépied en acier patiné. Tous ces instruments de mesure, petites merveilles de précision cuirassées de métal pour traverser le temps, m'envoûtaient par leurs mécanismes pleins d'astuce et leur élégance sans fioritures.

Mais levant le nez, je me trouvais sans crier gare devant quelque chose qui me glaça le sang.

Incrédule, j'appelai le patron à mon aide.

— Ça ? demanda le bonhomme, les poings sur les hanches.

Il se concentra un instant avant de répondre.

— C'est une peinture d'Arnold Burckhardt, un Suisse. Huile sur toile. Les couleurs sont vibrantes et l'état de conservation est impeccable. Elle vous intéresse ?

Je protestai, en indiquant la signature au bas du tableau :

— Mais il l'a signée en 1925 !

L'autre haussa les épaules devant l'évidence.

— Rien d'étonnant : c'est un artiste du début du XX^e siècle. Il n'est pas très connu, aussi je pourrai vous en faire un prix intéressant.

J'acquiesçai distraitement, les yeux rivés sur la toile. Ce qui me déconcertait, c'était cette date incongrue, impensable : 1925. Comment était-ce possible ?

Les couleurs sont vives et les traits volontaires. Le décor a changé : on se trouve dans une chambre aux murs tapissés de papier peint. Le mobilier, sommaire, se résume à un lit et un chevet où est posée une cruche d'eau. Allongée sur la couverture à fleurs, le corps svelte étiré comme un serpent, une femme nue regarde celui qui la peint. Ses yeux gris pétillent d'un éclat étrange. La lumière jette des ombres sur ses pommettes hautes. Ses cheveux, retombant en boucles noires, viennent caresser à la base de son cou un grain de beauté qui ressemble à une larme d'encre.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda Lena, au bout du fil. Un autre tableau représentant la même femme, peint trois cents ans après ?

Je lui expliquai patiemment l'affaire et lui relatai ma stupeur devant ce fait extraordinaire, mais elle m'opposa toute sa rationalité de scientifique.

— Tu dois te tromper. Ou alors le Suisse a copié une toile du Hollandais. Cela peut arriver.

— Pourtant, le sujet de la peinture est tout à fait différent ! Sur ce nouveau tableau, la femme est allongée, nue, dans une chambre banale. Rien à voir avec les vanités de Haussen !

Il y eut un silence, puis Lena reprit d'une voix rogue :

— Écoute, je suis au travail et je ne peux pas trop discuter en ce moment. Mais cette histoire m'intrigue... Veux-tu que nous nous retrouvions à cette galerie ce soir, pour jeter un coup d'œil à la toile ?

— Pas la peine. Viens directement chez moi. Je l'ai déjà achetée.

Je raccrochai, laissant Lena avec ses appareils de mesure, et me tournai vers le tableau que j'avais dressé contre le mur. Certes, il ne présentait pas cette atmosphère inquiétante et ambiguë des deux vanités du Hollandais, dans lesquelles chaque objet revêtait un rôle symbolique qui rappelait l'imminence de la mort et la vacuité de la vie. Les couleurs sombres avaient fait place à une palette hardie qui jouait volontiers sur les contrastes pour faire ressortir les volumes. Les détails n'étaient pas aussi marqués que chez Haussen, où le moindre pli du vêtement, la moindre craquelure sur les nautes étaient rendus avec une saisissante réalité. Ici, le pinceau était énergique, donnant davantage l'impression de vitalité, malgré la pose alanguie du modèle.

Pourtant, c'était la même femme.

Le sourire énigmatique sur la toile hollandaise s'était transformé en une expression mi-moqueuse, mi-triomphante, moins visible sur ses lèvres que dans les profondeurs de ses yeux. Toujours couleur de fumée, ses iris couvaient une espèce de joie sourde, teintée d'un soupçon d'arrogance, avec un je-ne-sais-quoi de provocant. Son attitude nonchalante et sa parfaite nudité avaient affranchi la jeune femme de la retenue calviniste qui la corsetait dans les vanités. Néanmoins, le style avait eu beau évoluer, je reconnaissais encore l'arc délicat de la clavicule et la courbe du cou. Malgré eux, mes yeux suivaient les rondeurs de sa poitrine, descendaient le tracé sensuel de ses hanches et s'arrêtaient à l'exact emplacement où se concentrait toute sa féminité. Ce qui était invisible sur les vanités se dévoilait dans toute sa splendeur sur cette toile du xx^e siècle...

Installé face au tableau, je me mis à songer au peintre. Quel âge avait donc ce Burckhardt au moment de peindre cette femme ? Avait-il fait d'autres portraits d'elle ? Avait-il été son amant ? J'imaginai une histoire torride, faite de passion et sentant le soufre, soumise à des chaînes sentimentales et des dépendances physiques. J'échafaudais des équipées nocturnes, des fuites en avant, des tourments sans issue. Car comment expliquer cette morgue contenue dans un infime plissement des lèvres ou ce regard entre défi et encouragement ? Mais tandis que je me répandais en conjectures à propos de la relation entre l'artiste et son modèle, voilà que l'idée m'apparut dans toute son absurdité : cette femme, aussi envoûtante fût-elle, ne pouvait pas exister au moment où Arnold Burckhardt s'escrimait devant son chevalet, elle était morte depuis des siècles ! C'était d'ailleurs cette certitude que traduisaient les tableaux de Pieter Haussen : *Memento mori*, « rappelle-toi que tu vas mourir ».

Je n'y comprenais plus rien.

Mon imagination en panne m'incita à me tourner vers mon ordinateur. Au diable les hypothèses, il fallait s'attacher aux faits. Ayant lancé l'outil de recherche sur Internet, je fis une requête sur le nom du peintre. Une seule page correspondant à ce critère : on y parlait d'un moulin dans la ville

allemande d'Elz, construit en 1849 par un dénommé Arnold Burckhardt. À part cela, rien qui se rapporte à un quelconque artiste. Je fis la moue : amant comblé ou partenaire jaloux, le Suisse n'était pas, en tout cas, un peintre de premier plan, ce qui n'allait pas aider à retrouver sa trace.

Sur ma lancée, je tapai « Pieter Haussen ». Là, l'ordinateur afficha davantage de pages intéressantes, même si elles ne donnaient qu'une information succincte sur l'homme. On y apprenait essentiellement que c'était un peintre hollandais, né à Enkhuizen en 1590, mort en 1665, dont l'œuvre consistait en paysages, vanités et natures mortes. Rien de plus.

Arrivé dans cette impasse, je décidai de me polariser sur les vanités. En quoi ce genre reflétait-il cette période particulière de l'Histoire ? Bien sûr, j'avais compris le message premier d'une telle œuvre, qui montrait du doigt la fragilité de la vie et de ce tout ce que l'homme chérit et croit intemporel. La beauté, les plaisirs, la science, l'art, toutes ces valeurs et activités humaines sont affectées par le temps qui passe et périront aussi sûrement que son enveloppe charnelle. Symboles de cette inéluctable déchéance, les fruits voués au pourrissement, les arabesques de fumée que l'air efface, les horloges marquant un temps fini, le crâne sardonique qui signifie la lutte perdue. L'accumulation d'objets emblématiques dans les deux toiles de Haussen m'avait frappé, mais ce n'est qu'en visionnant sur l'ordinateur la multitude des vanités de l'époque que je fus convaincu de la force d'une telle allégorie. Devant mes yeux hypnotisés défilèrent les œuvres des maîtres : Pieter Claesz, Franciscus Gysbrechts, Simon Renard de Saint-André... Dans ces différentes toiles se retrouvait la même hantise de l'éphémère, illustrée par des instruments de musique abandonnés auprès de livres jaunissants, des bijoux dérisoires, une pipe éteinte, et toute une panoplie d'objets techniques, fleurons d'une connaissance sans lendemain : astrolabes et octants, cartes marines et mappemondes, globes terrestres et sphères armillaires...

Cette interrogation sur la finitude de l'homme était inévitablement liée à une réflexion religieuse, comme me l'avait laissé entendre Lena. Mais cette préoccupation était bien antérieure au calvinisme qui imprégnait une partie du nord de l'Europe au XVII^e siècle. À l'origine, la fameuse injonction *Memento mori* incitait au contraire à savourer la vie, sachant qu'on allait mourir. Ainsi Horace, devant le futur incertain, conseillait-il à Leuconoé de « cueillir la vie » avec son célèbre *Carpe diem*. Pourtant cette invitation ne se doublait pas, alors, d'une peur viscérale, mais plutôt d'une défiance vis-à-vis du lendemain : autant vivre maintenant sans se tracasser de l'instant exact de sa mort.

C'est seulement quand le christianisme a mis son empreinte sur cette vision de la mortalité que le message premier s'est drapé de fatalisme : *Memento mori* devenait dès lors le lugubre rappel de la fin imminente, d'où la futilité de tout ce qui fait le monde réel. Survint l'angoisse de l'au-delà, avec des questions sur l'enfer, le paradis, le salut de l'âme. Le regard, focalisé sur cette étape ultime, se détourna de fait des plaisirs terrestres, du luxe passager et des acquis pourtant gagnés à la force de l'esprit – les sciences, la technologie, les arts... Dans les heures les plus sombres de ce déni, on assista à la tyrannie religieuse suprême : à Florence, en 1497, sur le notoire bûcher des vanités furent brûlés miroirs et cosmétiques, robes d'apparat et instruments de musique, toiles de maître et livres non religieux. Purificateur, le feu détruisit ainsi des œuvres de Botticelli, des poèmes de Pétrarque et de Boccace, censés promouvoir luxure et péché. Un siècle plus tard, c'étaient ces mêmes objets qu'on retrouvait dans les vanités des peintres du Nord – dont faisait partie, justement, Pieter Haussen.

En lisant l'histoire des Provinces-Unies, je compris à quel point les vanités reflétaient le tiraillement de cette société face à la rigueur de l'Église réformée qu'elle avait embrassée et à l'incroyable essor économique que permettait la nouvelle organisation commerciale qui allait régner sur les routes maritimes vers l'Asie : la Compagnie hollandaise des Indes orientales. Pourvoyeuse de richesses exotiques, celle-ci fournissait les marchés en épices, textiles, bois précieux et or, soutenue

par une flotte à fort tonnage et puissamment armée. Entre morale austère protestante et promesse de découvertes inégalées, les peintres des vanités avaient opté pour la vision inquiète de l'avenir, celle où tous les biens et plaisirs terrestres seraient anéantis par le temps.

Je me renversai sur ma chaise, les bras noués derrière le cou. Effectivement, les vanités, loin d'être une mode fortuite, attestaient d'une mentalité spécifique, façonnée par les peurs et les aspirations d'un groupe d'hommes à un moment donné. Impossible, par conséquent, de dissocier ce genre du contexte historique, social et économique de l'époque.

Étonné, je m'aperçus que la nuit était tombée. Dans la pièce enténébrée, l'écran de l'ordinateur jetait une lumière blafarde sur le bureau. Dehors, la neige descendait doucement en longs fils discontinus, illuminée par les lampadaires jaunes qui l'habillaient d'or. Je frémis, ankylosé. L'après-midi s'était volatilisé, tandis que j'étais retourné quelques siècles en arrière, entraîné par une kyrielle de tableaux aux couleurs mélancoliques.

Je fus tiré de mes réflexions par des coups impérieux pleuvant sur la porte.

Lena ! Je l'avais oubliée.

— Qu'est-ce que tu fais là dans le noir ? demanda-t-elle tout de go.

J'allumai en vitesse, clignant les yeux comme une chouette étonnée.

— Je travaillais sur l'ordinateur. Pas vu le temps passer, à vrai dire.

Mais déjà Lena s'était plantée devant le tableau de Burckhardt et en étudiait les détails.

— Hum, c'est une œuvre assez quelconque, jugea-t-elle, péremptoire. Pas mal, mais pas transcendant non plus. Combien l'as-tu payée ?

À l'annonce du prix, elle lâcha un cri incrédule.

— Tu plaisantes ? On t'a proprement roulé dans la farine !

— Depuis quand tiens-tu les cordons de ma bourse ?

Elle jeta sans cérémonie son manteau en cuir sur le canapé et croisa les bras.

— Libre à toi de te ruiner pour une femme dévêtue, mais tu aurais pu demander conseil avant de te lancer.

— Elle me plaît, cette femme alanguie qui me regarde avec effronterie. Béotien ou pas, je trouve la peinture très réussie.

Je me tus. Je n'avais pas à me justifier, après tout. Pour amadouer cette Lena rabat-joie, je lui proposai du jus de tomates, sa boisson préférée. Cela eut pour effet de la calmer, me permettant ainsi de poursuivre avec diplomatie.

— Avoue quand même que le modèle de cette peinture ressemble en tous points à celui des vanités de l'Atelier Zéphyrin.

Lena touilla le liquide rouge et épais, avant de lécher lentement la cuillère. Penchée sur le tableau, elle examina avec attention les traits de la jeune femme.

— Il y a sans conteste des ressemblances, admit-elle à contrecœur. Les yeux, le visage, le grain de beauté... Mais l'expression s'est enhardie, comme si la femme savourait une victoire.

Elle but une gorgée de jus, ébranlée par le constat. Son regard se posa sur la date inscrite au bas du tableau : 1925. Dans ses prunelles tourbillonnaient les mêmes réflexions que je m'étais faites. *C'était impossible*. Cependant, la fibre scientifique prit le dessus et elle s'ébroua.

— On doit pouvoir trouver une explication ! Comment la même femme peut-elle poser pour des peintres séparés de trois cents ans ? Pourtant, le Suisse ne semble pas avoir copié le Hollandais.

Je lui laissai le temps de retourner cette énigme dans son esprit avant de proposer :

— Serait-il possible que la date ne soit pas bonne ?

— Comment ça ?

— Eh bien, imaginons que Burckhardt ait postdaté son œuvre, qu'il ait marqué 1925, alors qu'il a peint le tableau au XVII^e siècle...

Lena laissa filer son regard, envisageant mentalement cette éventualité. Au bout de quelques minutes, elle déclara :

— Son style ne correspond pas à celui de l'époque. Les traits sont trop gaillards, pas assez fins. D'un autre côté, cela ne prouve rien, surtout si Burckhardt tente de faire illusion.

— Il n'y a que cette alternative, si on veut expliquer rationnellement cette bizarrerie, fis-je, obstiné.

— Tu y vas un peu vite. Il se peut que ce soit une de ses descendantes...

— Une descendante qui aurait aussi hérité du grain de beauté de son aïeule ?

À son silence, je savais que Lena commençait à comprendre mon point de vue.

— Mais dans quel but Burckhardt aurait-il menti sur la date ? murmura-t-elle, perplexe. D'habitude, c'est l'inverse : un faussaire essaie de faire croire que son œuvre est très ancienne.

— Le but, je l'ignore. Ce qui importe, c'est de dater correctement cette toile.

Je m'approchai d'elle et lui demandai sans détour :

— Toi qui travailles dans un laboratoire de restauration d'œuvres d'art, tu dois bien avoir des moyens de dater un tableau, n'est-ce pas ?

Lena passa une main dans ses cheveux roux, visiblement hésitante.

— Tu veux savoir comme moi le fin mot de l'histoire, non ? dis-je pour l'aiguillonner. Tout le monde sait qu'une scientifique qui ne va pas au bout des choses n'est pas une scientifique digne de ce nom.

Sans surprise, ce dernier argument fit mouche. Ses yeux s'effilèrent et elle me répliqua :

— Soit. Je peux essayer de dater ta croûte. Mais qu'est-ce que tu me donnes en échange ?

*

— Tu n'es pas aussi bon que je croyais, annonça Lena avec une moue déçue.

— Je fais ce que je peux. Tu es difficile. Et puis, si tu n'es pas contente, tu n'avais qu'à ne pas me demander !

Elle me dévisagea, chagrinée.

— Si au moins tu y mettais du cœur, tu pourrais sans doute t'améliorer... Je ne sais quoi te dire. Un peu d'audace ! Plus d'imagination, un meilleur doigté et beaucoup de patience...

Avec un soupir, elle repoussa son assiette à moitié entamée.

— Elles sont *al dente*, tes pâtes. À s'y casser les dents, si on n'y prend pas garde.

Pour la contredire, je me servis libéralement en spaghettis avant de les couvrir avec la sauce au basilic où surnageaient des morceaux de viande hachée. La mastication était certes bruyante, mais rien de tragique si on y allait doucement. Lena jouait distraitement avec sa serviette en attendant la suite. Vexé, j'exhumai un fromage coulant auquel Mademoiselle goûta en faisant la fine bouche. Après cela, le dessert ne fut qu'une formalité : un gâteau breton sec et sucré, valant son pesant de beurre industriel.

Le repas terminé, je me sentais plus à l'aise. J'avais succombé à la proposition de Lena de faire un dîner mais, clairement, je n'avais pas été à la hauteur de ses espoirs. C'était Emma, le cordon-bleu. Moi, je ne faisais jamais que mettre la table.

— Bon, maintenant que je t'ai généreusement nourrie, dis-moi comment tu vas dater mon petit chef-d'œuvre.

Comme Lena se dirigeait sans se presser vers le tableau, j'avancai :

— Pas avec du carbone 14 quand même ?

Elle eut un petit sourire.

— Ton tableau n'est ni une peinture rupestre ni le Saint-Suaire de Turin. Il y a une manière plus facile de savoir s'il a été peint dans les années 1900, comme le prétend l'inscription.

Lena fourragea dans son sac, dont elle retira un récipient en plastique et un scalpel qu'elle nettoya soigneusement. S'agenouillant, elle préleva un minuscule fragment de peinture blanche provenant de la cuisse de la jeune femme. Elle le laissa tomber avec précaution dans le tube qu'elle referma hermétiquement.

— J'en ferai une analyse, et je te tiendrai au courant.

— Dis-moi, tu te promènes toujours avec ton matériel ? demandai-je, goguenard.

Lena releva une mèche tombée sur son front et me fit un clin d'œil.

— Figure-toi que je savais ce que tu allais me demander.

Et ainsi, avec l'acquisition du tableau d'un peintre obscur, je m'engageai sur un chemin qui allait me mener dans les ténèbres pour me faire côtoyer les morts et leurs gardiens.

Rarement le temps m'a paru aussi long. J'ai tourné en rond dans l'appartement, examinant le tableau sous tous les angles, m'efforçant à attendre dix heures du matin avant de décrocher le téléphone. Je voulais savoir si Lena avait eu le temps de s'occuper de l'analyse, mais il ne fallait pas la harceler. La demoiselle était à prendre avec des pincettes, surtout quand on essayait de lui demander une faveur. Hélas, la ligne était occupée, ce qui m'obligea à patienter encore.

Désappointé, je m'attelai donc à la traduction d'un poème du Persan Hâfez, un travail particulièrement épineux, compte tenu des allégories et des allusions dont était friand ce lettré du XIV^e siècle. Ses œuvres lyriques, connues sous le nom de *ghazal*, louaient les plaisirs de la vie, tout en les nimbant d'une atmosphère mystique. Arpentant mentalement les jardins fleuris de Shiraz, à la recherche du mot approprié pour rendre justice à ses vers gracieux, je n'émergeai que vers midi, le regard un peu perdu.

Des voix dans la cage d'escalier me ramenèrent à la réalité. Une porte claqua sur le palier. C'était sans doute la femme de l'agence immobilière qui faisait visiter l'appartement d'à côté. Le dernier occupant était à peine parti que les gens se précipitaient pour voir les pièces vides. Par les temps qui couraient, je ne doutais pas que le propriétaire trouve très vite un locataire, d'autant que l'immeuble était fort bien situé.

Une autre tentative pour joindre Lena m'apprit qu'elle devait être partie déjeuner, car la sonnerie retentit dans le vide. Contrarié, je me fis un café qui eut pour effet de me rendre encore plus nerveux. Je relus la date du tableau : 1925. C'était sans doute une indication erronée. Mais alors, pourquoi Burckhardt voulait-il faire croire qu'il l'avait peint cette année-là ? L'idée que quelqu'un d'autre avait apposé la date me frôla, mais je la bannis aussitôt : le style de l'œuvre était différent de celui en vogue au XVII^e siècle, donc l'inscription provenait sûrement de l'artiste lui-même. Je retournai différentes hypothèses dans mon esprit, ressassai les informations historiques que j'avais lues la veille et tentai de me détourner des yeux narquois qui semblaient me suivre.

Vers quatorze heures, le téléphone sonna. Je répondis, le cœur battant. Malheureusement, ce n'était pas Lena, mais un collègue qui souhaitait discuter d'un conte du *Jardin de roses*, écrit par le poète Saadi. Ce mystique, mort à Shiraz environ un siècle avant Hâfez, avait laissé, lui aussi, des vers superbes, et nous avions l'habitude d'échanger nos impressions de traducteurs sur la pensée soufie de l'époque. D'ordinaire, la conversation avec Aymeric était pleine d'enseignements, car il avait une profonde culture et une vision audacieuse de la poésie. Mais à cet instant, ses questions sur la façon de rendre avec délicatesse les références aux amours homosexuelles contenues dans le texte me laissèrent de marbre. J'avais beau tenter d'écourter la discussion, il me poursuivait de ses commentaires, m'assommant avec des interprétations toutes personnelles de tel ou tel mot. Quand il apparut que j'étais incapable d'endiguer l'enthousiasme de mon collègue, je me laissai bercer par son

soliloque et écoutai d'une oreille distraite les vers mélodieux du poète. Je me jurai que l'ami Aymeric me revaudrait ça quand j'aurais terminé la traduction des textes de Hâfez.

Lorsque je reposai le combiné, la tête farcie des interrogations de mon confrère sur la métrique persane, les lampadaires étaient déjà allumés dans la rue. Allongé sur le canapé, je savourai le silence revenu, et suivis avec contentement les ombres projetées sur le plafond par les voitures passant en contrebas. Tout engourdi, je me rendis compte qu'il fallait maintenant attendre que Lena ait dîné avant de la presser de questions.

C'est alors qu'on frappa à la porte.

— Tu dormais ? demanda Lena, surprise par la pénombre

— Non, fis-je en allumant. Je devisais avec un collègue sur la poésie soufie, un sujet passionnant qui m'a occupé tout l'après-midi.

Stupéfait, je la vis déposer sur le comptoir plusieurs sacs en papier.

— Qu'est-ce que tu as donc apporté ?

— Je vais faire le dîner ce soir. Il est grand temps pour toi d'avoir un repas équilibré.

À l'évidence, ma prestation de la veille l'avait tellement atterrée qu'elle se sentait obligée de me sauver des affres de la malnutrition. À ma grande consternation, elle déballa un brocoli, des feuilles d'épinards et un chou de la taille d'une tête de nourrisson.

— Ne te donne pas cette peine ! lui dis-je, affolé. Garde-les pour ta propre consommation ! J'ai seulement une question concernant les résultats de l'analyse. Loin de moi l'idée d'abuser de ton temps.

Mes protestations furent dûment balayées et Lena se mit en devoir de découper cette nourriture pour herbivores. Je compris qu'il n'y avait pas moyen d'échapper à ce repas si je voulais une réponse à mes questions.

Je mastiquai donc avec application. Croyant me faire plaisir, ou sachant que je n'en pouvais plus, Lena me resservit généreusement. Le supplice dura un temps infini.

La dernière feuille d'épinard à peine avalée, j'attaquai sans préambule.

— Eh bien, qu'a donné l'analyse de la peinture ?

Lena eut un sourire en coin et haussa les sourcils. Très à l'aise dans ma cuisine américaine, elle mit de l'eau à bouillir pour préparer du thé.

— J'ai examiné le minuscule échantillon prélevé hier sur la cuisse de la femme, expliqua-t-elle en revenant à table.

— Oui, sa belle cuisse d'albâtre...

— Sa cuisse blanche, coupa Lena sèchement. Le but était d'identifier le pigment blanc utilisé, car il se trouve que sa nature permet de préciser la date de l'œuvre.

Elle m'expliqua que depuis l'Antiquité et jusqu'au XVIII^e siècle les artistes faisaient usage du blanc de plomb, non seulement en tant que pigment, mais aussi pour la couche de préparation. En effet, il présentait de nombreuses qualités : facilement combiné à une grande variété de liants – les liants à l'œuf ainsi que les huiles siccatives utilisées surtout au XVII^e siècle –, il gardait de surcroît un pouvoir couvrant considérable.

— Pourtant, il me semble que le blanc de plomb est toxique...

— C'est une des raisons pour lesquelles il a été remplacé par le blanc de zinc. Il a certes fallu trouver des procédés industriels de fabrication pour diminuer son coût et améliorer son affinité avec des liants huileux, mais à partir de 1850, on pouvait se procurer à un prix raisonnable un blanc de zinc correct. Cependant, certains reprochaient à ce pigment son temps de séchage trop long, sa transparence et son ton froid.

Elle enchaîna donc sur l'émergence d'un autre pigment blanc, le dioxyde de titane, connu sous le

nom de blanc de titane. Son intérêt résidait, d'une part, dans sa grande stabilité chimique et dans sa bonne tenue à la chaleur et à la lumière. D'autre part, comparé aux deux autres pigments, son fort indice de réfraction lui conférait la meilleure opacité. Tout cela contribua à le rendre très populaire auprès des artistes : en 1918, on fabriqua du blanc de titane en Norvège ; en 1925, il fut commercialisé en France.

Lena s'interrompit et me fixa de ses yeux verts.

— C'est du blanc de titane qu'a utilisé Burckhardt. J'ai fait un test au peroxyde et décelé la présence de titane. Pour en avoir le cœur net, j'ai ensuite examiné l'échantillon au microscope optique en lumière transmise. Même résultat.

— Ce qui signifie que la date de 1925 sur le tableau serait exacte...

Je fus soudain saisi d'une inextinguible fébrilité. Cela laissait entendre que cette femme avait vécu à la fois au XVII^e siècle et au XX^e siècle ! Les idées les plus folles se bousculaient dans ma tête et je dus me lever pour respirer.

Lena ne dit mot en préparant le thé. J'ignorais ce qu'elle pensait de cette extravagante conclusion.

— La femme du portrait serait donc immortelle ? lui demandai-je au bout d'un moment.

— Tu voudrais bien le croire, n'est-ce pas ? répliqua-t-elle avec une petite moue. C'est bizarre, j'en conviens. Toutefois, je n'ai analysé qu'une infime partie du tableau.

En bonne scientifique, elle semblait vouloir réfuter la situation. Mais j'avais mes arguments :

— Même en supposant que le blanc de titane ait été apposé *a posteriori*, n'oublie pas que le style ne cadre pas avec celui du XVII^e siècle.

— Effectivement. Mais tu sais que je ne peux envisager l'existence d'une immortelle. En revanche, je vois une autre possibilité...

Elle prit une gorgée de thé et s'appuya contre le dossier de la chaise :

— Si le tableau de Burckhardt date bien de 1925, rien ne nous dit que les deux vanités de Pieter Haussen aient été peintes au XVII^e siècle.

— Quelle tête de mule ! fis-je, estomaqué par son obstination. Et comment comptes-tu le vérifier ?

Se penchant vers moi, elle me le dit.

Pour un samedi matin neigeux, il y avait du monde dans la rue : des mères de famille s'en revenant de la boulangerie avec du pain chaud, une petite vieille tractée par son chien engoncé dans une grotesque veste en tweed et des livreurs qui stationnaient en double file. Les flocons tombaient dru d'un ciel bas et gris, fouettés par un vent plus tranchant que d'ordinaire. Il fallait avoir une course urgente à faire pour s'aventurer dehors et attraper un nez rouge assorti de joues couperosées.

Je m'étais réfugié dans l'Atelier Zéphyrin, où régnait une douce chaleur aux senteurs de pin. Je n'étais pas le seul à musarder entre les tableaux et les miniatures. Au vu de leur mise confortable, les autres visiteurs semblaient être des collectionneurs prêts à dépenser leur pécule sur un coup de cœur, aussi le patron les suivait-il d'un œil attentif. Quant à moi, je devais lui paraître du menu fretin désargenté, car il me salua d'un bref coup de tête, ayant manifestement oublié qu'il m'avait secouru quelques jours plus tôt avec un thé sucré. Cela ne me gênait d'ailleurs pas outre mesure. Je pus ainsi m'attarder à loisir devant les deux vanités de Pieter Haussen sans être harcelé. Je ne me lassais pas d'admirer le visage de la jeune femme, serti dans l'ovale travaillé du miroir. J'aurais volontiers passé des heures à contempler ce décor aux couleurs passées, mais pour faire illusion, je me forçai à flâner devant les autres pièces, avec des hochements de tête appréciateurs.

Cela faisait un quart d'heure que j'errais entre les bustes en marbre et les meubles aux pieds chantournés, et je commençais à m'impatisser. Un coup d'œil à ma montre m'apprit que Lena avait déjà dix minutes de retard. Nous nous étions donné rendez-vous ici ce matin. Pourvu qu'elle n'ait pas eu un empêchement de dernière minute !

Soudain, un vent froid me hérissa les poils du cou. Dans un tintement cristallin, la porte du magasin s'était ouverte en grand. Je me retournai, et reçus un électrochoc.

Lena venait de faire son apparition. Entourée d'un nuage de neige qui la suivait comme une traîne, elle pénétra dans la galerie. D'un geste ample, elle enleva son feutre constellé de flocons, libérant la cascade de boucles qui déferlèrent sur ses épaules. Je la contemplai comme dans un film au ralenti : ses gestes gracieusement décomposés amplifiaient le rythme de sa démarche chaloupée, ses cheveux roulaient en vagues de cuivre autour de sa figure étrangement pâle. Ses bottes martelèrent le parquet ciré tandis qu'elle s'approchait du comptoir, les yeux rivés sur un Zéphyrin pétrifié, dont le visage avait viré à l'écarlate. Nonchalante, elle dégrafa son long manteau en cuir noir et dévoila un corps moulé dans une robe fourreau qui s'arrêtait en haut des cuisses. Ses longues jambes gainées dans un collant de voile faisaient claquer les pans de son manteau comme un étendard. Très à l'étroit dans sa jaquette, transpirant de tous ses pores, Zéphyrin se trouvait aux portes de l'agonie. Et moi, j'avais la gorge prise dans un étau.

— Salut, Zéphyrin, lâcha Lena avec un demi-sourire. Il fait un peu trop chaud dans ta galerie.

— Lena ! articula le patron, les lunettes embuées et la voix rauque. Je ne t'ai jamais vue comme ça ! Tu vas me tuer !

— Pas encore, j'ai une faveur à te demander.

— Tout ce que tu veux ! Faut-il mettre les clients dehors ?

Elle s'accouda au comptoir et se pencha dangereusement sur lui. D'où il était, le bougre pouvait compter toutes ses taches de rousseur et les paillettes d'or au fond de ses prunelles. Imperturbable, Lena poursuivit :

— Je suis en train de préparer une petite vidéo pour mon labo, dans le but d'expliquer les différentes techniques d'expertise. Mais pour illustrer ces procédés de façon concrète, j'ai besoin de quelques tableaux anciens. Fais-moi un petit prêt.

Zéphyrin battit des cils, ramené brutalement à des considérations plus réalistes.

— Mais, ma jolie, c'est mon fonds de commerce, objecta-t-il. Imaginons qu'un amateur vienne à me demander le tableau que je t'ai prêté...

— Ce ne sera pas long. Juste ce week-end.

Elle contourna le comptoir et se posta tout près de lui, lui offrant une vue imprenable sur les courbes de ses seins.

— Et puis pense au service que je te rendrais en échange : je pourrais authentifier, par la même occasion, la période de l'œuvre. Tu ne voudrais pas écouler un faux, n'est-ce pas ?

La rouée avait haussé le ton pour sa dernière question, de sorte que la phrase plana dans la galerie devenue soudain silencieuse. D'un commun accord, tous les regards convergèrent sur un Zéphyrin pris au piège, tandis qu'on guettait sur sa bouche vermeille la réponse du gérant.

Sous la pression générale, Zéphyrin fit ce que tout commerçant fait pour sauver la face : il sourit mielleusement.

— Tu as raison, ma chère Lena. Aucun faussaire n'exposera ses œuvres à l'Atelier Zéphyrin, qu'on se le tienne pour dit !

D'un geste magnanime, il désigna toute sa boutique.

— Fais ton choix ! Mais gageons que tu ne feras que confirmer ce que disent déjà les certificats d'authenticité.

Lena l'embrassa légèrement sur la joue et se dirigea sans se presser vers le fond de la galerie, suivie de près par le patron qui se donnait des airs de nabab. Elle fit mine d'hésiter entre plusieurs tableaux avant de s'immobiliser devant les deux vanités de Haussen. Le menton au creux de sa paume, elle ferma à demi ses paupières, puis décréta d'une voix lasse :

— Bon, ces deux-là feront l'affaire. Pourrais-tu me les emballer pour cet après-midi ? Mon assistant, que tu vois là-bas, viendra les enlever avant la fermeture de la galerie.

Elle tendit un doigt autoritaire dans ma direction tandis que j'esquissais un sourire de circonstance.

*

Je revins donc plus tard pour charger dans ma voiture les deux tableaux soigneusement protégés, sous la surveillance étroite de Lena et de Zéphyrin. Malgré le prêt coercitif, ce dernier se montrait très affable et continuait à reluquer à la sauvette les jambes de sa tortionnaire. Le vieux poussa même la galanterie jusqu'à lui baiser la main en l'aidant à monter en voiture.

— Tu l'as bien entortillé, ton Zéphyrin ! lui dis-je. Un peu plus et il te demandait en mariage en te cédant toute sa boutique.

— Pauvre chou ! rétorqua Lena avec un petit rire. Il a toujours eu un faible pour le cuir et la dentelle.

Elle rabattit un pan de manteau sur son genou et allongea ses jambes.

— Ne pleure pas pour lui. À vrai dire, Haussen n'est pas un maître dont les toiles se négocient à prix d'or. Zéphyrin sait bien qu'il ne risque pas grand-chose dans cette transaction, va.

Pourtant, je pensais qu'elle avait très bien joué le coup. D'un côté elle obtenait des tableaux pour sa vidéo et de l'autre elle allait pouvoir analyser tranquillement ces toiles mystérieuses. Pour profiter de l'occasion, elle m'avait demandé de lui prêter ma nouvelle acquisition afin de lui faire subir les mêmes tests.

— Qu'est-ce que tu vas regarder exactement ? demandai-je, curieux.

— Tu verras... Attention, tourne à droite à la prochaine.

Je m'engageai dans une allée plantée de marronniers, au bout de laquelle se dressait une bâtisse de style classique. Deux ailes symétriques se déployaient autour d'un bassin où flottaient de minces couches de glace. Les grandes vitres et les portes monumentales lui donnaient une allure de château emmitouflé dans une couche de neige virginale. Sur les conseils de Lena, je me garai au bas d'un escalier flanqué de deux nymphes dévêtues.

— C'est là que tu travailles ? C'est le contribuable qui finance ?

Lena haussa les épaules et descendit de voiture en frissonnant. À grands pas, elle se dirigea vers l'entrée gardée par un boîtier électronique. Elle dégaina un badge et ouvrit la porte.

— Tu peux monter les tableaux et les entreposer dans le hall. Après quoi je te montrerai où se trouve le labo.

— Et les domestiques ? Les hommes de main ? Les esclaves en jupette et spartiates ?

— Ils ne sont pas de service le week-end, hélas ! Il faudra improviser, cher Adrien.

Maugréant, je soulevai précautionneusement les toiles et les regroupai dans l'entrée, pendant que Lena s'éloignait dans un claquement de talons. Un bureau de ministre, où trônait une lampe à abat-jour en verre, servait de poste d'accueil, si on en croyait les prospectus dépassant d'un présentoir stylé. Aux murs, des peintures de différentes époques illustraient les activités de l'institut : des affichettes, placées à droite de l'œuvre, expliquaient les procédés d'analyse qu'on pouvait leur appliquer. Le carrelage en quinconce magnifiait les proportions du vestibule, tandis qu'un lustre de cristal occupait l'immense espace vide entre le sol et le plafond.

J'étais en train d'admirer les lieux quand Lena me fit signe du bout du couloir.

— Par ici, le labo !

Je compris qu'il fallait déplacer les toiles et je m'y attelai en regimbant. Il n'y a rien de plus humiliant que de se faire houspiller par une femme en talons aiguilles.

Le labo était sis dans une pièce décorée de moulures, avec vue sur le jardin. Le parquet à points de Hongrie donnait un air cossu et accueillant à l'ensemble. Contrastant avec la déco d'origine, les appareils de mesure, bêtes profilées en acier couplées à des ordinateurs à écran plat, s'alignaient sur des plans de travail méticuleusement propres. Je reconnus des microscopes et une balance électronique, mais le reste m'était tout à fait étranger.

— Qu'est-ce que c'est que cet engin ? demandai-je devant un assemblage impressionnant fait de deux gros cylindres et agrémenté d'un objectif.

Lena, occupée à déballer les tableaux, leva la tête.

— Ça ? C'est un microscope électronique à balayage. Une sonde électronique projetée par le canon à électrons balaie l'échantillon à analyser et dresse une cartographie de la surface grâce aux électrons secondaires émis. On récupère en sortie des images sous format numérique.

— Tu m'en diras tant.

Je frôlai d'autres monstres dont le mode d'emploi devait tenir en dix volumes au moins. L'idée

que la technologie, s'appuyant sur des recherches de pointe, puisse faire renaître un patrimoine très ancien me plaisait, de même que ce laboratoire futuriste installé dans le ventre d'un édifice plusieurs fois centenaire.

— Très bien, dit Lena en hissant une toile sur le bureau. Je ne vais pas tarder à commencer les analyses. Tu sais comment sortir sans encombre du bâtiment ?

Son regard de vamp avait cédé la place à l'expression absorbée d'une scientifique qui réfléchissait à ses expériences. La question équivalait à un renvoi ferme et poli.

Je n'étais pas susceptible, et encore moins masochiste. Je me dirigeai en sifflotant vers la sortie.

*

Je ne vis pas Lena de tout le week-end. Immergée dans son univers, elle était sans doute parfaitement heureuse avec son canon à électrons et autres spectromètres X.

Le salon, privé de la toile d'Arnold Burckhardt, me parut désespérément vide. Comment un tableau aussi petit – il ne devait mesurer que cinquante centimètres sur soixante – pouvait-il prendre tant d'espace visuel ? Je devais admettre que l'artiste n'était pas dénué de talent, car il avait réussi à insuffler une réelle vitalité à son sujet. Il n'y avait qu'un amant passionné pour broser un tel portrait de son modèle. De nouveau, les questions concernant leur relation m'assaillirent, comme une curiosité malsaine que je n'arrivais pas à bannir de mon esprit.

Je passai le temps comme je pouvais. Je feuilletai des magazines de l'an passé, écoutai des bribes de musique et des fragments d'émissions de radio, vaguement conscient des guerres qui se livraient sur l'autre face du globe, à peine touché par les gesticulations perpétuelles des grands de ce monde, dont la soûlante logorrhée venait se greffer sur le bruit de fond comme un signal parasite.

Traînant de pièce en pièce, je jetais des coups d'œil par la fenêtre givrée qui donnait une image brisée de la ville, anxieux pour les résultats des analyses. Je voulais tant que l'extraordinaire se réalise, que l'impossible immortalité se concrétise. Accroché à cette infime éventualité comme à un lambeau de rêve alors que le jour se lève, j'y voyais le lien ultime avec un monde qui avait englouti le seul être pour qui j'aurais donné ma vie.

Alors, pour anesthésier la douleur sourde de mes espoirs, je me replongeai dans les vers antiques de Hâfêz, qui parlaient d'amours d'un autre âge, scellées sous d'autres cieux. Fuyant Paris sous la neige, je m'enfonçai dans les rues d'Ispahan, en quête de beautés orientales, enivré par le parfum de rose et de jasmin, oublieux – le temps d'un après-midi – de la blessure béante que je portais à la place de mon cœur.

Lundi fut consacré au travail : mon éditeur avait décidé d'organiser une réunion avec tous les traducteurs pour mettre au point une ligne directrice commune. Nous nous sommes donc entassés à vingt dans une salle minuscule dont les fenêtres donnaient sur une cour intérieure. Le patron, un Allemand cacochyme parlant une dizaine de langues, exposait ses idées à un parterre de littéraires qui faisaient de temps à autre un signe d'assentiment pour signifier leur bonne volonté. Assis sur le rebord de la fenêtre, je sentais le froid me mordre le dos. Je glissai un regard à Djawida, « la Généreuse », traductrice arabe qui avait démenti la signification de son prénom en se jetant, à la faveur de ses hanches épanouies, dans le fauteuil en cuir près du radiateur. Plus mal loti que moi, Aymeric, coincé contre le dos massif de Batkhuu le Mongol et les fesses pointues de Maiju la Finnoise, tentait d'échapper aux attouchements involontaires de son voisin. Pendant ce temps, Herr Huber, un doux rêveur, s'évertuait à accorder la vision de ses collaborateurs qui œuvraient dans des langues diverses, allant du kirghiz au tigrinya, en passant par le télougou. Certes, l'intérêt de la question n'échappait à personne, mais quand il s'agissait de mettre en application les vœux utopiques du chef, les efforts s'avéraient vains et les résultats inexistantes. Les traducteurs sont comme des ânes rétifs : ils sourient largement en montrant les dents et n'en font qu'à leur tête.

Le seul point positif de cette rencontre au sommet fut que la journée passa sans trop de peine. Je savourai cette immersion parmi mes pairs, qui me sauvait d'une solitude devenue trop pesante. Après tout, nous étions unis dans la même recherche : celle de trouver le mot exact et le ton juste pour faire honneur au travail d'un écrivain, poète ou philosophe, connu ou oublié, quelquefois vivant mais le plus souvent mort. Tout cela en nous effaçant derrière leurs paroles, pour que seul leur esprit à eux parvienne à toucher le lecteur.

À la fin de la réunion, je m'aperçus que j'avais reçu un message de Lena sur mon portable, qui me demandait de passer chez elle le soir. Soudain, une angoisse mêlée à une indicible excitation m'étreignit. J'écoutai plusieurs fois le message pour essayer d'analyser le ton de sa voix. Si Lena était triomphante, cela signifiait que les vanités étaient des faux, ce qui réduisait à néant tous mes espoirs. Mais si, au contraire, elle se montrait sèche, alors rien n'était perdu... Hélas, il y avait comme un écho, et la voix lointaine de Lena ne permettait en rien de discerner ses états d'âme. Je me mordis les lèvres et me mis en route.

Après avoir déposé Aymeric au pied de son appartement, lui faisant économiser ainsi un ticket de métro, je conduisis prudemment vers le 12^e arrondissement car la neige, qui avait recommencé à tomber, limitait fortement la visibilité. Fidèles à leurs habitudes, des piétons inconséquents surgissaient d'entre les voitures garées, tête baissée ou portable collé à l'oreille. Je dus faire plusieurs fois le tour de la place de la Nation avant de trouver un stationnement, aussi je soufflai d'aise en arrivant sans encombre devant l'immeuble de Lena.

Fille de riches, Lena avait fui les quartiers huppés de l'ouest de Paris et s'était installée dans un bâtiment assez décrépit, mais qui avait gardé une âme. Le tapis fatigué dans l'escalier en disait long sur l'état de fonctionnement de l'ascenseur grillagé d'ancienne facture, et les prises électriques semblaient vaguement hors normes. Après avoir gravi quatre étages, je sonnai, le ventre noué par l'anxiété.

La musique rythmée d'Interpol m'accueillit tandis que Lena ouvrait la porte d'entrée.

Un gaillard au menton carré sortit d'un pas guilleret, une besace sur l'épaule. À mon interrogation muette, Lena laissa tomber d'une voix neutre :

— C'est Andrzej, le plombier.

— Le plombier. Bien sûr.

Le salon était plongé dans un halo orange que répandait un abat-jour en soie. Sur le canapé, des livres d'art reposaient en vrac contre des coussins sertis d'éclats de miroir. Plusieurs ordinateurs étaient allumés. Certains écrans affichaient des dessins psychédéliques pulsant avec la musique, d'autres des chiffres qui ruisselaient comme des gouttes de pluie vertes sur une vitre noire. Lena avait troqué sa tenue en cuir pour un vieux jean et un pull à col roulé car, à l'évidence, elle ne cherchait pas à me séduire comme le vieux Zéphyrin.

— Alors, quoi de neuf ? commençai-je sur un ton faussement naturel.

Elle éteignit l'horrible lumière orangée et alluma un halogène, ce qui rendit aux choses leurs couleurs d'origine.

— J'ai effectué les analyses.

— Et ?

Elle croisa les bras, à la manière d'un proctologue qui vous soupèse mentalement avant de vous annoncer un problème de prostate.

— Assieds-toi, ordonna Lena en désignant le canapé.

Je commençais à craindre le pire.

Lena enleva le drap qui recouvrait les tableaux posés contre le mur et les aligna les uns à côté des autres. Elle arrêta la musique, puis s'installa sur une chaise pivotante, face à moi.

— Tu te souviens de ce que je t'ai raconté sur les pigments blancs qui permettent de situer un tableau dans le temps ?

— Oui, maîtresse. Il y avait le blanc de plomb, remplacé par le blanc de zinc, lequel fut supplanté par le blanc de titane.

— C'est cela même. Nous avons établi qu'il était fort plausible que le tableau de Burckhardt date réellement de 1925, à cause de la présence de blanc de titane. Ce que nous voulions découvrir, c'était la date à laquelle les deux vanités de Haussen ont été peintes. Certes, l'une d'elles porte l'inscription 1620 et l'autre ne dit rien, mais cela n'exclut pas la possibilité que les deux peintures soient l'œuvre d'un faussaire.

J'acquiesçai, passant sous silence le fait que c'était elle qui souhaitait ardemment démontrer cette possibilité. Lena poursuivit donc son exposé :

— L'oxyde de zinc a été introduit en 1834 et les blancs de plomb et de zinc ont coexisté pendant un certain temps. J'ai prélevé, sur les deux vanités, un infime échantillon de peinture blanche provenant du bras de la femme, que j'ai examiné en utilisant un microscope polarisant en lumière réfléchie. J'ai même vérifié avec le microscope électronique à balayage : il s'agit bien de blanc de plomb, sans présence de zinc...

— Ce qui signifie que les tableaux datent d'avant 1834 – au moins !

J'exultais ! Haussen ayant peint ses toiles au moins un siècle avant Burckhardt, quelque chose

clochait donc au niveau du modèle... Rien n'était sûr, mais il me restait quand même l'ombre d'un vague espoir.

— Au fait, as-tu réussi à faire les vidéos pour ton projet audiovisuel ?

— Oui, répondit Lena du bout des lèvres. Et c'est là que les choses se corsent...

Elle fronça les sourcils et me raconta comment elle avait utilisé les tableaux pour illustrer le principe de la réflectographie infrarouge, une technique permettant de visualiser le dessin sous-jacent dans une œuvre. En effet, certains peintres avaient l'habitude d'esquisser sur la couche de préparation les principales lignes de leur composition, à l'aide de pigments contenant du carbone. Or, ces ébauches préliminaires, recouvertes ensuite par les couches pigmentaires, s'avèrent précieuses pour comprendre les étapes de la genèse du tableau. D'où l'intérêt de recourir à des rayonnements qui pénètrent les couches picturales, avant d'être absorbés par le carbone et ses dérivés.

— Concrètement, cela signifie que j'ai éclairé les vanités de Haussen et recueilli les rayons infrarouges réfléchis avec un détecteur couplé à une caméra. Les réflectogrammes obtenus sont ensuite numérisés et recollés grâce à un logiciel de traitement d'images.

Elle pivota sur sa chaise et commença à tapoter sur l'ordinateur le plus proche.

— Voilà ce que cela donne.

Elle afficha une image en noir et blanc, montrant la première vanité – celle qui était datée de 1620.

— Regarde. On reconnaît bien le tableau avec les éléments apparents : la fenêtre, les différents objets, la femme de dos qui se mire dans la glace. Mais en plus, on distingue des traits préparatoires qui sous-tendent l'ensemble. Ici, l'esquisse du dos de la femme, les contours du moulin, le tracé du crâne...

— Impressionnant ! On voit bien que Haussen a préparé sa composition picturale. Il a tout agencé sur la toile avant d'appliquer les touches de peinture.

Lena approuva d'un signe du menton.

— Tout cela est assez classique. Là où cela devient curieux, c'est ce qu'on distingue sur la deuxième *vanitas*, celle qui n'est pas datée.

Elle ouvrit un autre fichier, où on discernait effectivement les nouveaux objets – la lunette, la carte, le navire sur la mer. Puis elle passa un doigt sur un tracé sombre qui ne figurait pas sur la peinture précédente.

— Voilà ce qui m'étonne : cette silhouette se trouvant sous la femme vue de dos. Elle représente non les contours d'une femme, mais son *squelette*.

Je me penchai en avant, les yeux écarquillés. Elle disait vrai. On voyait bien que le dessin sous-jacent figurait l'ossature humaine, avec les omoplates, les cervicales, alors que la peinture finale montrait le dos droit et ferme d'une toute jeune femme. Chose étrange, l'annulaire de la main qui tenait le miroir semblait inachevé, trop court. J'examinais encore cette bizarrerie du squelette quand Lena reprit la parole.

— Et ça, tu as vu ?

Elle déplaça le curseur sur la partie de l'image concernant le miroir que la femme tenait à bout de bras. Je jetai un coup d'œil sur la toile adossée au mur : le visage du modèle se reflétait dans le cadre d'argent vieilli.

— As-tu remarqué cette autre silhouette qui apparaît en prolongement de ce visage ? insista Lena. Ce tracé donne l'impression que le visage appartient à un autre corps, que le peintre a ensuite recouvert. Et ce corps-là est éclatant de jeunesse, lui.

— Hmm... Tu as raison. On croirait voir deux personnes, l'une en face de l'autre. Le squelette est

recouvert par le dos de la jeune femme, et le visage jeune fait partie d'un corps qui est devenu invisible...

Déconcerté, je me grattai les tempes.

— Qu'est-ce que tu en déduis ?

— Rien. Je n'arrive pas à comprendre le sens de ces dessins. C'est cela qui m'ennuie. D'habitude, les croquis préliminaires sont assez sommaires – c'est le cas pour la première *vanitas*. Mais pour la deuxième, ils sont trop détaillés, comme s'ils faisaient partie intégrante de l'œuvre achevée.

— Tu veux dire que ce ne sont pas des croquis préliminaires, mais bien des dessins permanents...

— En quelque sorte, admit Lena. Cependant, la raison d'un tel geste m'échappe complètement.

Il y avait anguille sous roche. Sous des dehors ordinaires, ces vanités recelaient des secrets que personne n'avait détectés. Malgré la chaleur qui régnait dans l'appartement, un frisson me parcourut soudain, remontant lentement le long de mon dos, à la manière d'un serpent qui rampe vers le cou pour mordre la carotide.

— As-tu décelé des dessins sous-jacents dans la toile de Burckhardt ?

— Non. Mais tous les peintres n'y recourent pas, préférant au contraire donner une forme de spontanéité à leurs créations.

Lena s'interrompit pendant que je balayais du regard les toiles posées côte à côte devant moi. Puis elle enchaîna :

— J'ai également essayé d'identifier les pigments utilisés par Haussen. Rien à signaler. Les pigments sont traditionnels : ocre jaune, terre verte, terre d'ombre calcinée, minium... Néanmoins, le Hollandais a modifié un peu sa palette entre les deux toiles. Par exemple, dans le tableau non daté, il utilise une trace de cinabre ainsi qu'un violet grisâtre qu'on appelle joliment *caput mortuum*, une plaisante allusion au crâne emblématique de la *vanitas*.

Elle vint s'agenouiller devant les trois toiles alignées contre le mur.

— Pour terminer, j'ai voulu savoir s'il y avait des ressemblances éventuelles entre les différentes toiles, à part le modèle. J'avoue avoir tâtonné un peu dans le noir. Et alors m'est venue une idée : celle de comparer quelque chose qui apparaissait dans les trois œuvres – le visage de la jeune femme. Certes, j'avais déjà étudié les échantillons de pigment blanc pris du bras, pour les vanités, et des cuisses, pour la toile de Burckhardt. Mais rien du visage de la jeune femme.

— Tu disais que Haussen utilisait le blanc de plomb et Burckhardt le blanc de titane...

— Exact. Sur la première vanité, le visage a été peint avec du blanc de plomb – ce qui était logique. En revanche, dans la deuxième vanité et dans la toile du Suisse, il y a, additionnés aux pigments blancs du visage, deux autres composants : du carbonate de calcium et du phosphate de calcium.

Comme je la fixais sans comprendre, Lena expliqua :

— Avec l'osséine, ce sont les constituants principaux des os.

*

Que dire ? J'avais l'impression de flotter entre deux eaux. Au-dessus de ma tête, la réalité, dont j'apercevais les formes indistinctes, éclairées par-derrière, comme des silhouettes qui allaient et venaient, tordues par l'optique et la distance. Sous mes pieds, les ténèbres naissantes, fluctuant tels des voiles de méduses, qui prenaient, au cœur du gris apparent, des teintes de mauve, des lueurs de vert, étincelles de couleur traversant des nappes sombres. Pour l'instant, j'étais à l'exacte limite entre les deux mondes : un coup de pied vigoureux, et je rejoignais l'air libre, le ciel où présidait un soleil

éclatant, la terre ferme de toutes les certitudes ; ou alors, d'un mouvement de rotation, je décidais de me laisser tirer vers le bas, vers l'abysse, avec ses morts et ses monstres, engloutis une nuit de tempête ou un soir de pleine lune. Là-bas, dans les profondeurs glauques où se faufilaient des ombres à la chevelure de sirène, peut-être y avait-il, tapies dans des cavernes, de gracieuses chimères portant un visage aimé... Dans ces tombeaux aqueux, combien de défunts qu'on avait chéris et laissés partir, combien d'êtres perdus et jamais retrouvés ?

Hésitant à la lisière des mondes, je pensais à toi, aux couleurs soudain affadies, diluées par l'absence ou par les larmes, et je me dis qu'elles auraient pu tout aussi bien être lavées par la mer – celle qui déferle sans crier gare et qui devient une barrière entre les vivants et les morts. Et n'est-ce pas cette barrière-là que, dans nos rêves les plus enfouis, nous tentons sans cesse de franchir ? Pour ne pas rester en deçà du deuil et aller au-delà de notre passion, quelque part outre-mer ou outre-tombe.

Je basculai vers le précipice, tête en avant, yeux grands ouverts, happé par les fragments de nuit transpercés d'éclats verdâtres.

Prise par ses obligations professionnelles, et quelque peu dépitée par les interrogations soulevées, Lena me laissa les copies de ses fichiers, ainsi que les différentes vidéos qui ne tarderaient pas à être mises en ligne sur le site de son laboratoire. Fidèle à sa parole, elle restitua les vanités à Zéphyrin et me pria de reprendre ma toile chèrement payée. Il ne tenait plus qu'à moi d'explorer les pistes défrichées, si je voulais creuser la question.

Plus j'y réfléchissais, et plus je me disais qu'il fallait tenter d'en savoir davantage sur Pieter Haussen, qui était assez attaché à la femme mystérieuse pour faire d'elle deux portraits d'apparence plutôt similaires. Avait-il été amoureux d'elle, comme l'était vraisemblablement Arnold Burckhardt quelques siècles plus tard ? De nouveau, je me rendis compte que la relation entre le peintre et son modèle me fascinait au point de devenir une obsession. Il y avait, dans sa façon de se tenir, une sorte de magnétisme qui fixait le regard de l'artiste, à moins que ce ne soit celui du spectateur. J'ignorais tout du contexte dans lequel les tableaux avaient été peints. Même la date de la deuxième *vanitas* n'avait pas encore pu être établie avec précision.

Je décrochai le téléphone pour appeler Zéphyrin, dans l'espoir qu'il puisse me renseigner. Clairement, l'ami de Lena avait d'autres chats à fouetter car il me répondit par des borborygmes entrecoupés de longs silences. Le bonhomme devait avoir à l'œil quelque acheteur putatif et ne voulait pas manquer l'affaire en papotant avec un quidam curieux. En désespoir de cause, je fouillai mes affaires pour mettre la main sur le prospectus où figurait le numéro de la galerie du Palais. Hélas, l'homme qui m'avait cédé le tableau de Burckhardt « à un prix d'ami » était au téléphone et, au bout de trois rappels infructueux, je décidai de me passer de ses lumières.

D'après les informations glanées sur Internet, j'avais compris que le Suisse n'était pas une célébrité dans le monde de l'art, donc il valait mieux se concentrer d'abord sur Haussen. J'avais épuisé mes recours sur la Toile et devais maintenant me tourner vers les bibliothèques.

Le but était de savoir lesquelles possédaient des livres sur le Hollandais. Là, je fis de nouveau appel à Internet et me connectai au catalogue du système universitaire de documentation, une base de données centralisée permettant de localiser des ouvrages sur un sujet précis. Quand une requête aboutissait, on obtenait directement les cotes des livres dans les différents établissements, ce qui facilitait grandement les recherches. C'était un catalogue en ligne que j'utilisais fréquemment pour mon travail sur le poète Hâfez, aussi j'avais bon espoir de trouver quelque chose sur Pieter Haussen.

Je fis donc une requête simple sur son nom, qui ne ramena pas de titre de livre. J'essayai ensuite avec le thème de la vanité. Rien concernant Haussen. Avec *vanitas*, *idem*. C'était décevant. Apparemment, Haussen n'était pas aussi connu que ça... Ce constat me désolait. Comment trouver sa trace s'il n'y avait pas de livre parlant de lui ? Certes, il aurait pu apparaître dans un ouvrage sur les vanités ou sur la peinture hollandaise au XVII^e siècle, mais s'il fallait tous les écumer, ma vie entière

allait y passer.

Abattu, je me levai pour me faire un café. Dehors, le froid avait transformé la couche de neige en plaques de verglas. Je me postai à la fenêtre pour observer les glissades involontaires des passants qui s'accrochaient *in extremis* aux lampadaires, voire à leurs congénères qu'ils entraînaient dans leur malheur personnel. Ils poussaient alors des cris d'orfraie, puis des gloussements gênés, avant de se séparer, le feu aux joues. Ces pas de deux embarrassants et ces coups de reins sans grâce me divertirent le temps d'un café, et la réalité morne me rattrapa à la dernière gorgée.

Pieter Haussen. Comment remonter jusqu'à lui pour en connaître plus sur sa vie et son œuvre ? J'avais fait chou blanc avec les livres. Il restait à essayer les périodiques et les magazines. J'interrogeai plusieurs catalogues en ligne, dont celui de la bibliothèque du centre Pompidou. Après tout, c'était un des hauts lieux de l'art. Mais cela ne déboucha sur rien. À croire que rien n'avait été publié sur ce peintre. Dépit, j'étais prêt à croire que Haussen était condamné à l'oubli le plus ingrat.

C'est alors qu'il me vint une idée : je n'avais considéré que le matériel effectivement publié par des maisons d'édition ou des magazines, mais se pouvait-il qu'une thèse de doctorat ait été écrite sur lui ? Souvent, les étudiants en mal d'originalité choisissent des sujets abscons, mettant en lumière des poètes négligés, des œuvres sans lendemain, des personnages tellement liés à l'air du temps qu'ils ont été ensevelis par le passage des ans. Alors pourquoi pas un artiste relativement discret ?

Galvanisé par cette nouvelle inspiration, je revins au catalogue universitaire. Au lieu de faire une recherche sur un titre de livre, je demandai la liste des thèses concernant Haussen...

Et là, couronnant mes espoirs, le système afficha un ouvrage intitulé *Pieter Haussen : Memento mori dans un monde où il y a tant à découvrir*. Le titre était évocateur : « Rappelle-toi que tu vas mourir dans un monde où il y a tant à découvrir ». C'était une thèse de doctorat en histoire, soutenue par un certain Jean-Félicien Virouveau, à l'université de Bourgogne, en 1962. Formidable.

Mieux encore : il y en avait un exemplaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris.

*

Le pied hésitant sur le verglas de la rue Soufflot, je comprenais enfin les piétons dont la vue m'avait égayé le matin même : il n'était pas aisé de progresser sur le trottoir qui montait vers le Panthéon sans patiner sur place à un moment ou à un autre. Confortablement installés dans des cafés chauffés, les touristes hilares misaient sur la prochaine chute tout en savourant des douceurs chocolatées. Dans l'air sec flottait une odeur de crêpes au beurre que distillait savamment un comptoir ouvert sur la rue. Alléché, je m'offris une gâterie avant d'attaquer ma séance d'étude qui pouvait bien durer tout l'après-midi. Il ne s'agissait pas d'arriver à la bibliothèque avec l'estomac dans les talons, car les places étaient chères. Quand on parvenait à en obtenir une, on n'avait pas intérêt à s'absenter plus d'une heure, sans quoi on la perdait pour de bon. Grignotant ma crêpe enroulée, je contournai les grilles du Panthéon et me dirigeai vers la bibliothèque, plus motivé qu'un étudiant de première année.

Par une chance inouïe, j'obtins une place après cinq minutes d'attente seulement. Guilleret, je montai les marches vers la salle de lecture. Là, comme toujours, je fus ébloui par les grandes arches en fer forgé, découpées comme une dentelle noire dont les arabesques se terminaient par une étoile centrale. Le toit souligné de ces ogives métalliques gagnait en profondeur et en majesté, donnant un air solennel à la vaste pièce. Installés aux tables en bois, étudiants et chercheurs se penchaient sur leurs livres, griffonnaient sur des cahiers ou tapotaient sur leur clavier d'ordinateur. Fier de mes recherches préliminaires, je demandai la thèse de Virouveau dont je connaissais déjà la cote grâce au

catalogue universitaire, et fis un tour de la salle en attendant qu'on me l'apporte.

Du sol au plafond, les livres s'alignaient à perte de vue, exhibant leurs dos épais ou filiformes, habillés de carton imprimé ou de cuir huilé. Il y avait là une profusion de savoirs qui m'étourdissait à chaque fois, sans compter tous les ouvrages qu'on stockait dans la réserve – des manuscrits médiévaux, des documents anciens, des collections précieuses. Devant ces montagnes d'érudition, j'étais comme un enfant surexcité dans un pays de cocagne, qui ne sait plus où donner de la tête. Chaque livre offrait un premier bout de fil qu'il suffisait de tirer pour découvrir un autre ouvrage dévoilant un aspect différent du même thème, qui, à son tour, était connecté à de multiples œuvres, lesquelles s'embranchaient sur une foule de textes inespérés. En somme, c'était une gigantesque toile de connaissances qui se déployait dans toutes les directions avec une infinité de trajectoires.

Pour moi, la thèse de Jean-Félicien Viroulean représentait le point de départ. Combien de voies allait-elle m'ouvrir pour explorer le mystère de Pieter Haussen ? Quels détails allaient se révéler au grand jour grâce aux recherches de ce thésard inconnu ? Mon cœur s'emballait à l'idée que bientôt je me plongerais dans un monde révolu, qui avait vu un homme pérenniser la beauté d'une femme alors que tout, autour de lui, était voué à la destruction.

Je ne me tenais plus de joie en m'accoudant au comptoir où on délivrait les ouvrages demandés. Aussi la réponse de l'assistante me fit-elle l'effet d'un coup de massue :

— Je suis désolée, monsieur, mais la thèse en question a dû être égarée car elle n'est plus à sa place.

*

Il y a des jours où nous croyons de tout notre être à la persécution divine ou à la malédiction des astres, comme s'il fallait un esprit malintentionné pour justifier l'infortune qui nous frappe. Aujourd'hui, c'était le cas. J'aurais parié qu'un diable kleptomane, ennemi des traducteurs de persan, était à l'origine de la disparition de ce document. Comment expliquer, sinon, ce manque absolu de chance, qui me faisait ainsi échouer aux portes du savoir ? Évidemment, j'aurais dû me douter que les circonstances étaient trop parfaites, la bibliothèque Sainte-Geneviève étant facile d'accès pour un Parisien désireux de s'instruire. À présent, je me voyais obligé de me rendre à l'université de Bourgogne, dans la lointaine ville de Dijon, si j'espérais mettre la main sur cette thèse. Cela signifiait un voyage en TGV au cœur de l'hiver, direction l'Est inclément. Et, vraiment, cette perspective n'avait rien de très réjouissant.

Je décidai donc de prendre les devants afin de ne pas me retrouver les bras ballants devant une étagère vide. J'appelai la bibliothèque de l'université pour demander si l'ouvrage était effectivement disponible. La réponse ne me surprit aucunement : on m'apprit qu'il avait été prêté pour une durée indéterminée à un chercheur qui était justement en voyage à l'étranger. Ce nouveau croc-en-jambe du sort, aussi déprimant qu'il fût, constituait néanmoins une raison valable pour ne pas entreprendre ce déplacement.

Je ruminais mon découragement en montant l'escalier de mon immeuble. Cette thèse était mon ultime recours. J'avais tant peiné à trouver une œuvre qui parle de Haussen, et voilà qu'elle m'échappait avec une persistance satanique. Son auteur avait dû y consigner toutes ses recherches et il était certain qu'elle mentionnait les deux vanités du maître hollandais. J'aurais pu y découvrir l'histoire personnelle de ce dernier, son rapport à son modèle, les circonstances de la création des toiles. Quel gâchis. Des années de travail perdues à cause d'un mauvais classement.

La main sur la poignée de la porte, j'eus alors une révélation.

Au diable la thèse insaisissable ! Il ne me restait qu'à essayer de retrouver son auteur.

*

Quand l'homme a atteint ses limites, il se tourne vers la machine. Lessivé et abattu, je me coulai avec plaisir sur ma chaise devant mon fidèle ordinateur. Pour chercher le fameux Jean-Félicien Virouleau, je n'étais plus condamné à soulever des volumes entiers de l'annuaire ou à appeler des standardistes récalcitrantes, car j'avais à ma disposition l'annuaire téléphonique sur Internet. Je commençais à croire que ma vie se résumait en requêtes lancées sur la Toile comme autant de bouteilles à la mer. Ce n'était pas un constat glorieux, mais il fallait reconnaître qu'au point où j'en étais, je tutoyais les recherches croisées et les opérateurs booléens.

Je saisis donc le nom et le prénom de l'ancien thésard qui avait eu la décence de ne pas s'appeler Pierre Durand. J'optai pour une requête sur la région, qui était la demande la plus globale. D'emblée, je sélectionnai la Bourgogne. Qui sait, peut-être l'homme vivait-il encore dans les environs de Dijon ? L'annuaire ne renvoya aucun abonné à ce nom. J'essayai la Franche-Comté, région voisine. Même résultat. La liste de la vingtaine de régions restantes me narguait sur l'écran, tandis que je sentais resurgir une vague d'agacement. Les choses ne pouvaient-elles jamais être simples ? Le thésard était potentiellement sur liste rouge. Il se trouvait peut-être à Tombouctou ou à Katmandou, voire au cimetière du Père-Lachaise. Les possibilités étaient sans fin.

Dans un accès d'irritation, je penchai pour le Père-Lachaise et saisis la région d'Ile-de-France.

Contre toute attente, l'annuaire indiqua qu'un Jean-Félicien Virouleau habitait quai d'Orléans, sur l'île Saint-Louis.

*

La neige avait recommencé à tomber. L'après-midi bien entamé avait des teintes violacées tirant sur le plomb. Comme une guirlande qui s'allume en crépitant, les devantures s'éclairaient une à une. Les façades des vieux immeubles alignés sur le quai glissaient insensiblement vers des gris poudrés, éclaboussées ici et là par l'or d'une fenêtre. La Seine coulait lentement en contrebas, ses eaux charriant des cristaux de glace qui en ralentissaient le flux. Dans le fleuve couleur de mercure, les reflets des habitations se démultipliaient, déformés et changeants.

Ayant repéré la bonne entrée, je gravis les escaliers, le cœur battant. Enfin, j'allais m'entretenir avec le mystérieux Jean-Félicien Virouleau, pour lequel je ressentais une certaine connivence intellectuelle. Comme moi, il avait été fasciné par Pieter Haussen au point de lui dédier plusieurs années de sa vie. J'espérais qu'il me parlerait du peintre comme d'un ami commun, levant le voile sur ses aspirations artistiques et sa vie intime. Notre contact téléphonique avait été bref mais cordial, aussi j'attendais beaucoup de cette rencontre imprévue.

Au troisième étage, je frappai à la porte de droite et attendis, les mains derrière le dos. J'entendis des pas s'approcher lentement avant qu'on ne m'ouvre.

— Bienvenue, monsieur Gascoing, me salua le maître de céans en passant une main dans sa crinière blanche. Entrez donc !

C'est ainsi qu'après les politesses usuelles, je pénétrai dans l'univers du docteur en histoire.

D'emblée, j'eus l'impression de mettre les pieds dans un drôle de monde. Non seulement mon hôte portait un caban à boutons dorés et des bottes de pont, mais son appartement était décoré comme

l'intérieur d'un bateau. Les meubles, en bois exotique de belle facture, embrassaient les murs lambrissés, tandis que le plancher montait graduellement, donnant une sensation de déséquilibre général. Les rideaux tirés masquaient les fenêtres et une rangée de hublots artificiels donnaient à voir une mer démontée roulant sous un ciel de tempête – des images d'une si saisissante réalité que je commençai à tanguer sur place. Aggravant cette sensation de flottement, un immense aquarium monté sur vérins effectuait une régulière oscillation accompagnée du bruit de vagues synchrones. Les yeux rivés sur cette masse d'eau en mouvement, je contemplai, hébété, le ballet de poissons multicolores au milieu des spirales d'algues.

— Venez, asseyez-vous près du hublot, me dit M. Virouleau en me guidant vers un canapé recouvert de cuir. Avec le grain que nous avons en ce moment, c'est plus prudent.

Pâle, je m'installai parmi les coussins qui servaient sûrement de bouées de sauvetage, le cas échéant. Mon hôte s'assit face à moi et lissa d'une main maniaque le bas de sa vareuse.

— Merci de m'avoir laissé venir vous importuner, marmonnai-je une fois le décor à peu près stabilisé. Figurez-vous que j'ai eu beaucoup de mal à vous retrouver. Je vous croyais encore dans l'Est, alors que nous habitons la même ville !

— En effet, j'ai quitté la région peu après ma thèse. Mon père, qui était à la tête d'un élevage florissant d'escargots de Bourgogne, m'a exhorté à abandonner ma nouvelle carrière d'historien pour l'aider dans son exploitation. Malgré mes réticences, je suis venu à Paris pour mettre sur pied des succursales nationales, et je n'en suis plus reparti.

J'eus soudain très peur que l'homme ait enterré tout ce qui le liait à l'époque de ses études, oubliant de fait qu'il avait écrit la thèse que j'essayais désespérément de retrouver. Après tout, il avait près de quatre-vingts ans et l'air passablement excentrique. Je hasardai :

— Cependant, vous devez avoir gardé votre thèse de doctorat, même si vous êtes devenu négociant par la suite ?

Jean-Félicien Virouleau eut un sourire plein de bonheur, qui effaça les rides de son visage.

— Rassurez-vous ! Elle représente ce que j'ai de plus cher, un vestige de mes velléités de chercheur, que j'ai ensuite reniées pour le commerce familial. Il me vient souvent des regrets, des interrogations sans réponse, mais j'ai opté pour la voie de l'argent et c'est le fin mot de l'histoire. Au lieu de me pencher sur un homme, peintre de son temps, j'ai décidé de me consacrer à la reproduction des gastéropodes.

Il tourna vers moi un regard quelque peu halluciné avant de poursuivre.

— Savez-vous, jeune homme, que ces bêtes se régalent de carton d'emballage ? Et que les commerçants indéliçats remplacent les escargots de Bourgogne par des limaces de Chine ?

Sentant que la conversation dérivait, je tentai de le relancer sur le sujet qui m'importait.

— Avez-vous ici un exemplaire de votre thèse ? J'ai essayé de la consulter à la bibliothèque Sainte-Genève, mais ils ont été incapables de la localiser.

Comme mû par un ressort, mon hôte bondit de son siège et se dirigea prestement vers une console, d'où il tira un volume assez épais.

— Un avare se séparerait-il de sa cassette ? rétorqua Jean-Félicien Virouleau, les prunelles brillantes. Un escargot se départirait-il de sa coquille ?

Il me tendit l'ouvrage, que je reçus comme un présent de roi. Certes, la thèse n'avait qu'une quarantaine d'années, mais à mes yeux elle avait la valeur d'un manuscrit enluminé. Le titre, imprimé en gras, continuait à me troubler.

— *Pieter Haussen : Memento mori dans un monde où il y a tant à découvrir.* C'est un intitulé original. On y sent un certain regret...

— Vous n'avez pas tort. Évidemment, je faisais référence au message prévalent de l'époque, « Rappelle-toi que tu vas mourir », inscrit en porte-à-faux dans le contexte foisonnant de l'essor commercial vers l'Asie. L'inconnu commençait seulement à se dévoiler, et voilà que la mort allait tout abolir. Pour moi, il y a là matière à tous les regrets du monde. Et en même temps, ce constat s'appliquait aussi à mon cas personnel. Au moment où j'écrivais cette thèse, je pressentais déjà qu'il me faudrait en faire mon deuil, à cause de la pression familiale. Or, je venais à peine d'entrevoir l'étendue de ce qu'il me restait à découvrir... Oui, c'est un titre où la nostalgie se mêle au renoncement.

Je fus remué par la tristesse de sa voix. Les choix qu'on fait et les chemins qu'on poursuit, n'est-ce pas toujours l'inévitable sacrifice des alternatives ?

— Pourquoi avoir choisi le XVII^e siècle hollandais ? Après tout, si vous vouliez explorer l'inéluctable cheminement vers la mort, vous auriez tout aussi bien pu vous concentrer sur le Moyen Âge, qui a vu fleurir les fameuses danses macabres.

M. Virouleau acquiesça.

— Vous avez raison, cette prise de conscience remonte à très loin. Les peintures de danses macabres montrent des hommes de toute station sociale – religieux, seigneurs, manants – entraînés vers la mort par des squelettes, dans une bousculade sans échappatoire. Néanmoins, le XVII^e siècle hollandais porte en lui le germe d'une contradiction qui me fascinait. Imaginez cette richesse infinie qui s'offrait pour la première fois et que certains, pris dans leur carcan religieux, s'obligeaient à repousser, sous prétexte que tout n'était que vanité...

Son visage s'anima du feu d'une vieille passion jamais éteinte.

— Encore une fois, je me sentais concerné par ce dilemme : depuis mon enfance, je rêvais d'être marin. Mais cet espoir ne s'est jamais concrétisé car il se trouve, par une cruelle ironie, que je souffre d'un mal de mer incurable. Or, que s'est-il passé précisément au XVII^e siècle ? Une nouvelle flotte marchande, ambitieuse et arrogante, s'est élancée à la découverte d'autres horizons. Je lisais avec délectation les descriptions des vaisseaux de la puissante Compagnie hollandaise des Indes orientales, dont les noms déferlaient comme des vagues à mes oreilles : *Ridderschap van Holland*, *Duyfken*, *Vergulde Draeck*... Pour un historien, chaque document des archives équivalait à un embarquement immédiat. Les comptes rendus de voyages, les tracés de routes maritimes, les registres des administrations civiles, tout cela embaumait du parfum de l'aventure, des senteurs d'épices, de clou de girofle et de cannelle. Les avis de naufrage avaient la moiteur des moussons et le goût de sel, les listes de marchandises bruissaient du froissement d'étoffes et des murmures de la soie. Les marchands d'alors étaient aussi des marchands de rêve : grâce à eux, j'ai imaginé des fleurs mystérieuses et des bêtes chimériques, peuplant des îles disséminées sur un océan mal connu, j'ai caressé les octants et les sphères armillaires, j'ai contemplé le ciel austral où brillent des étoiles dont j'ignorais jusqu'au nom.

Il dit tout cela d'une seule traite, l'esprit ailleurs, comme pour lui-même. Je voyais bien qu'il invoquait des fantômes qu'il avait chassés, et que ces derniers étaient revenus, en masse, pour l'habiter comme avant. De ces retrouvailles naissait une joie sourde, justifiant à elle seule toutes ces années d'étude et d'abnégation, qui avaient été jadis anéanties par un choix forcé. Au bout de quelques minutes de silence, Jean-Félicien Virouleau dit tout bas :

— Alors, voyez-vous, quand j'ai remarqué que tous les objets liés aux voyages maritimes étaient accumulés dans les vanités, je n'ai pu que me focaliser sur ces toiles. Alignés sur des meubles austères, attendant que la mort vienne tout emporter, ces coquillages et ces instruments illustraient une frustration intense, à la mesure de mon propre désarroi.

Je hochai la tête. L'homme, pris dans ses fantasmes avortés, avait jeté son dévolu sur ce qui lui rappelait le plus son obsession, se coulant dans l'objet de ses recherches comme dans un songe. Dans cet espace privilégié, il était encore maître de ses désirs et manipulait avec son esprit ce qu'il ne tiendrait plus en main. Tout, autour de moi, parlait de ses aspirations niées : l'appartement-bateau, avec la rumeur des vagues et l'illusion de mouvement, fendait une mer à jamais évaporée.

— Parlez-moi du peintre hollandais, dis-je en ouvrant la thèse.

Alors, pendant que les vagues se lançaient à l'assaut de la pièce lambrissée, Jean-Félicien Virouleau me parla de Pieter Haussen.

Pour Jacob Haussen, marin de son état, il n'y avait pas de plus beau jour que le 25 février 1590, quand sa femme Liesbeth mit au monde un bébé qu'ils nommèrent Pieter. Ils l'élevèrent dans la stricte foi protestante et le virent se transformer en un gaillard observateur et adroit de ses mains. Le garçon ne voulut point embrasser la profession de son père, mais jura de devenir peintre. Il passa son adolescence comme apprenti chez un portraitiste d'Enkhuizen, puis s'installa à son compte à vingt-cinq ans. Pieter Haussen était doué, sans être exceptionnel, et on le respectait en tant qu'artiste et en tant qu'homme. Il peignit les paysages humides du Zuiderzee, quelques portraits de notables, mais son style ne s'affirma qu'à partir de 1620, quand il rencontra l'amour de sa vie, Cornelia Hooft. Il l'épousa un jour de printemps, entre deux averses qui rincèrent le ciel.

Ces deux-là s'aimèrent comme s'il ne devait pas y avoir de lendemain – fiévreusement, sans concessions. Pieter sublima la chevelure noire de Cornelia dans les portraits qu'il fit d'elle, exaltant la blancheur de sa peau et le gris de ses yeux. Sans doute peignait-il son modèle avec des pigments d'une peinture à l'huile, mais on aurait dit qu'il avait trouvé des nuances d'amour et des teintes de passion. Ce bonheur intense dura deux ans. En 1622, Cornelia fut emportée par la maladie, et Pieter sombra dans un abîme de douleur qui lui fit voir de près le rictus de la folie. Pendant trois ans, il disparut aux yeux du monde, enfermé dans son atelier, ne produisant plus aucune toile. Comme mort.

Quand il émergea enfin de sa maison par un soir venteux, il semblait absent, avec un vide dans le regard qui avait des allures d'oubli. En effet, il ne parla plus de sa vie passée, ne toucha plus à ses pinceaux et traîna souvent avec les marins du port.

On pensait que Pieter Haussen s'était enfin résigné à son existence solitaire quand, un matin d'automne de 1663, une voisine le vit sortir de chez lui au bras d'une femme bien trop jeune pour le vieillard qu'il était devenu. Les langues allèrent bon train lorsqu'on s'aperçut que cette femme ressemblait trait pour trait à Cornelia, qui reposait au cimetière depuis quarante ans. Il y eut des rumeurs et des racontars alimentés par ses années passées en réclusion : Cornelia ne serait pas morte, Pieter Haussen aurait trouvé un secret pour lui conférer une jeunesse éternelle. Car, bien que la nouvelle femme prétende s'appeler Carolien Hogarth, n'apparaissait-elle pas dans toute la splendeur de l'épouse d'antan – sans une ride supplémentaire, ni l'ombre d'un cheveu blanc, mais avec ses reconnaissables iris d'un gris givré ? Quoi qu'il en soit, Pieter Haussen trouva pour sa part une deuxième jeunesse, amoureux fou au crépuscule de sa vie. Il se remit à la peinture, fit quelques paysages de tempêtes et de brouillard, avant de mourir d'une chute de cheval en 1665.

Le silence retomba dans la pièce quand Jean-Félicien Virouleau acheva son récit. Dans mon esprit dansait encore la silhouette de la femme aimée, figure de brume qui refusait la mort.

— Et qu'est-elle devenue, Carolien Hogarth ? fis-je, la voix enrouée.

— J'ai perdu sa trace après le décès de Pieter Haussen. Ils n'étaient pas mariés, aussi n'avait-elle pas d'attaches dans cette région.

— Étranges, les doutes des voisins sur la mort de Cornelia... Pourtant, elle était bien enterrée au cimetière, n'est-ce pas ?

— En tout cas, quand je me suis rendu sur place pour mes recherches, j'ai trouvé son certificat de décès dans les archives. J'ai également vu sa pierre tombale, qui se dresse à côté de celle de son mari.

Remué intérieurement, je ne savais que faire de tout ce que je venais d'apprendre. Une excitation mêlée d'une indicible inquiétude m'étreignait sans que je sache pourquoi.

— Revenons aux vanités que Haussen a peintes, dis-je pour reprendre pied dans le concret. L'une d'elles a été datée en 1620 : c'est celle qu'il a faite avant la mort de Cornelia, j'imagine.

M. Virouleau reprit sa thèse, qu'il feuilleta avant de l'ouvrir à une page avec plusieurs photos.

— C'est exact. Regardez : voici la *vanitas* en question. Je pense qu'elle a été peinte peu après leur rencontre. Quel meilleur modèle pour illustrer la beauté que celle qui a enflammé ses sens ? En soi, c'est une peinture classique du genre, avec la femme qui se regarde dans la glace, entourée des objets emblématiques de la vacuité de la vie.

J'acquiesçai, mais c'était surtout la deuxième *vanitas* qui m'intéressait. Elle apparaissait sur la même page et il était facile d'effectuer une comparaison avec la première.

— Et ce tableau-ci, qui ressemble tant à l'autre ? Pourquoi avoir fait deux fois la même composition ?

Jean-Félicien Virouleau approcha une lampe-tempête et secoua sa crinière.

— Ce n'est pas tout à fait la même composition, jeune homme, vous en conviendrez. Il y a des différences. Par exemple, la collection de coquillages s'est enrichie : aux nautilus, volutes et porcelaines se sont ajoutés ces spécimens-ci.

Il posa un doigt décharné sur une poignée de coquillages hérissés de longues épines.

— Ce sont des *Murex trunculus*...

— Dont on tire la pourpre ?

— C'est cela même. De plus, une feuille de palmier du genre *Daemonorops draco* a fait son apparition, négligemment jetée sur la table. Et puis, observez ces nouveaux objets de navigation : la longue-vue et la carte dépliée.

Je m'étonnai :

— À quoi riment ces ajouts ?

— Difficile de l'affirmer. Peut-être était-ce la mode, tout simplement. Les vanités de l'époque se réfèrent souvent aux instruments scientifiques comme symboles de cette connaissance humaine qui allait s'effriter avec la mort.

Quelque chose me chiffonnait toujours par rapport à cette deuxième toile.

— Savez-vous quand cette œuvre a été créée ? Haussen a omis de la dater.

Un sourire réjoui illumina le visage de mon hôte.

— C'est l'un des points que je crois avoir élucidés dans ma thèse. Je n'en étais pas peu fier, d'ailleurs. La clé réside dans cette carte qui a été peinte avec minutie. Il s'agit clairement d'une représentation de l'Asie du Sud-Est – avec l'Inde, le Siam, le sud de la Chine et les îles indonésiennes. Le titre apparaît en haut, entre deux hommes portant des vêtements exotiques : *India quae orientalis dicitur, et insulae adiacentes*, tandis qu'en bas à droite on distingue un blason, dont l'inscription est trop petite pour être lue...

Je me penchai en avant. Effectivement, je reconnaissais les détails qu'il venait d'énoncer, mais je ne voyais pas où il voulait en venir.

— La question que je me suis posée à l'époque était la suivante : cette carte était-elle née de

l'imagination de Haussen ou existait-elle réellement ? Pour l'historien que j'étais, ce point s'avérait intéressant car le XVII^e siècle a vu croître toute une génération talentueuse de cartographes hollandais et flamands, occupés à définir le visage du globe au moment où les vaisseaux de commerce s'engageaient sur les mers orientales. J'ai passé du temps à comparer cette carte à celles de Jan Huygen Van Linschoten, qui avait copié des cartes nautiques secrètes des Portugais afin d'ouvrir la voie à la Compagnie hollandaise des Indes orientales. Il en avait notamment fait une de la péninsule malaise, où figuraient les îles philippines, la Chine et la Corée. Mais aucune ne ressemblait à celle du tableau.

Il ouvrit la thèse à une autre page où s'égrenaient les cartes qu'il avait recherchées. Je vis ainsi des régions asiatiques au tracé minutieux, quoique parfois fantaisiste. Il y avait des productions de Van Linschoten, tirées de son ouvrage *Itinerario*, mais aussi des cartes de Mercator et d'Ortelius, provenant du *Theatrum Orbis Terrarum* : l'Asie du Sud-Est y était encadrée par des monstres marins et des sirènes s'admirant dans des miroirs. Mais ces petites merveilles colorées ne ressemblaient pas à la carte de Haussen. Je tournai les pages, intrigué par les atlas de l'époque, illustrant une géographie jusqu'alors inconnue. À la cinquième page, je vis un dessin qui me fit tressaillir. Levant les yeux vers Jean-Félicien Virouveau, je m'aperçus qu'il opinait du bonnet, le regard lumineux.

Je revins en arrière et comparai cette carte à celle de la peinture de Pieter Haussen. Elles étaient identiques.

— Haussen a pris comme modèle une carte de Willem Janszoon Blaeu, dis-je lentement, en lisant la légende. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Le sens profond m'échappe, me rétorqua M. Virouveau. Mais ce que je sais, c'est que Blaeu a été nommé cartographe officiel de la Compagnie hollandaise des Indes orientales en 1633. Comme Enkhuizen était une des chambres administratives de la Compagnie, il se pourrait que Haussen et Blaeu se soient connus là-bas. Il n'est pas impossible que Haussen ait inclus une carte de Blaeu dans une œuvre personnelle, histoire de sceller leur amitié.

Jean-Félicien Virouveau me fit soudain un clin d'œil malicieux.

— Mais ce n'est pas cela le plus intéressant. Le point qui nous importe ici est le fait que Blaeu a publié cette carte en 1663...

— Ce qui veut dire que la toile de Haussen date au moins de cette année-là !

Mon cœur partit au galop. La deuxième *vanitas*, qui ressemblait énormément à la première, peinte en 1620, avait été exécutée au moins quarante-trois ans plus tard. L'implication me sauta à la figure.

— Par conséquent, m'écriai-je, soufflé, ce n'est pas Cornelia Hooft qui paraît sur le tableau, mais bien...

— Carolien Hogarth, acheva Jean-Félicien Virouveau.

*

Je sortis de chez Jean-Félicien Virouveau sous un ciel piqueté d'étoiles. Sa thèse serrée contre mon cœur, j'avais l'impression de descendre d'un vaisseau fantôme qui, de nouveau, avait largué les amarres. Je levai les yeux vers le troisième étage, et ne vis que des fenêtres plongées dans le noir, comme celles d'un appartement inoccupé. Étrange bonhomme et singulière soirée ! Au milieu de notre entretien, il s'était soudain versé un grog puissamment alcoolisé qui lui avait fait tourner la tête. Avec les souvenirs qui refluaient au détour des pages, avait-il voulu noyer sa détresse d'avoir naguère abandonné ses recherches ? Se souvenait-il des heures grisantes de ses anciennes découvertes ? Ou

entendait-il enfin le message poignant des vanités, telle une voix familière qu'on omet d'écouter ? *Rappelle-toi que tu vas mourir...* Toujours est-il que ses prunelles s'étaient tout à coup voilées pendant qu'il tombait dans un silence morne. Mes efforts pour relancer la conversation avaient été vains. Le vieillard, dodelinant de la tête, fixait l'aquarium qui oscillait en cadence et semblait sourd à mes propos. Je n'avais donc pas eu l'occasion de lui parler des dessins sous-jacents que Lena avait décelés, et sur lesquels il aurait peut-être eu un avis intéressant. Quand il était apparu que mon hôte était parti complètement dans son monde, recroquevillé autour de ses pensées, j'avais su qu'il me fallait prendre congé. Comme je refermais la thèse à regret, Jean-Félicien Virouleau avait fait un signe de la main pour me dire de la garder. Abîmé dans ses réflexions, il ne s'était pas levé de son siège quand j'avais ouvert la porte, se contentant d'un mouvement du menton qui équivalait à un bref salut.

À présent, sonné par ma visite, je sentais se déverser sur moi la lumière froide des étoiles, tandis que la bise me transperçait de part en part. Pendant un court instant, je ne savais plus dans quelle époque je me trouvais, ayant navigué au compas d'un chercheur à demi fou, ballotté entre les Pays-Bas et l'océan Indien, sous le regard d'une femme nommée Cornelia ou Carolien. Désorienté, je débordais cependant d'espoir, car les faits que venait de me révéler Jean-Félicien Virouleau laissaient entendre que des événements étranges s'étaient déroulés chez un peintre hollandais par une lointaine nuit d'automne.

Une femme, aimée et défunte, avait réapparu des années après.

Avais-je vraiment bien compris ?

*

Je me suis effondré sur mon lit, terrassé par les tourbillons de mes pensées. Trop de faits, trop d'espoir, j'avais l'impression de perdre pied. Il devenait urgent de faire le tri des informations, pour y voir un peu plus clair, car les découvertes étaient venues s'accumuler, couches sur couches, comme un vernis qui voilait peu à peu le dessin initial. Englué dans des mondes superposés, coincé entre des époques révolues, j'avais besoin de logique pour refaire surface.

Mais à l'heure où la lune se hissait au-dessus des toits assombris, je ne trouvais plus la force de raisonner. Les dates, les lieux et les visages d'aventuriers passaient devant mes yeux, sans que je puisse les lier les uns aux autres. Vaincu, je me laissai emporter par le sommeil, afin qu'il m'arrache à la réalité et achève de m'engloutir dans des profondeurs sans nom, où règnent l'expectative et le rêve.

Alors, je voguai entre la surface d'une mer ancienne et les abîmes insondables, entraîné par un vaisseau qui filait vers une destination incertaine. Comme dans un songe récurrent, je me trouvais à la frontière de deux mondes, évoluant avec aisance dans une eau verdâtre éclairée par un soleil distant, tandis qu'au fond, des scintillements sporadiques faisaient ressortir des crinières de monstres tapis en embuscade, à moins que ce ne fussent des chevelures de naïades mortes. Mais contrairement aux autres fois, j'étais pris dans un mouvement irrésistible vers l'avant, tracté de façon inexplicable par ce navire qui glissait à la surface comme une ombre d'éclipse se propageant sur la mer. À la lisière de l'inconscience, quelque chose me disait qu'il faisait cap vers les îles d'Orient, piloté par un capitaine de la puissante Compagnie hollandaise et que sa figure de proue, sculptée dans le bois et caressée par le vent, était une femme brune aux pommettes hautes.

Le lendemain, je fus réveillé par des bruits de meubles qu'on pousse et de portes qui claquent. À l'évidence, le nouveau locataire était en train d'emménager dans l'appartement voisin. J'enfouis ma tête sous l'oreiller, pour oublier qu'il était déjà neuf heures et qu'il fallait se lever.

Les poèmes de Hâfez m'attendaient et Herr Huber, en Allemand typique, avait horreur des retards. Je m'accordai encore dix minutes sous la couette pour émerger plus ou moins en douceur. Malgré une nuit de sommeil ininterrompu, je me sentais au bord de l'épuisement. Combien de lieues nautiques avais-je donc couvertes à la nage pour être à ce point fourbu ? Je me retournai sur le dos et fixai le plafond où les moulures tressaient un joyeux feston. Les bras en croix, je me concentrai sur les sons de la rue pour tenter de deviner le temps qu'il faisait. Au silence relatif, je déduisis qu'il avait encore neigé et que le pavé était glissant. Une lumière laiteuse filtrait à travers les rideaux tirés, couvrant la chambre d'un glacis pâle qui m'incitait à m'éterniser au lit. Les couvertures douillettes, la couche moelleuse, tout cela invitait à l'inertie et au laisser-aller. Juste une fois, sombrer de nouveau dans l'inconscience, oublier qu'il fallait vivre un autre jour...

À force de repousser l'échéance, je ne me levai qu'une demi-heure plus tard, les jambes endolories par la tension nocturne. Un coup d'œil dehors m'apprit que les trottoirs étaient tapissés de neige fraîche, ce qui ne faisait pas l'affaire des déménageurs occupés à décharger un canapé en cuir. Postée près de la porte cochère, une vieille femme drapée dans un manteau de fourrure surveillait discrètement les opérations.

Après un petit déjeuner rapide, je m'installai devant les œuvres de Hâfez et passai plusieurs heures enchanteresses dans les dédales de Shiraz. À vrai dire, la lecture des poèmes se révélait ardue, car l'homme s'exprimait avec des termes aujourd'hui archaïques, dont le sens premier était particulièrement délicat à extraire. Malgré ces difficultés, le talent de Hâfez avait survécu à sa mort : Goethe, influencé par ses poèmes, avait écrit son recueil *West-östlicher Divan*, et le peintre iranien contemporain Mahmoud Farshchian y puisait également son inspiration. L'ambiguïté même des interprétations des œuvres de Hâfez avait fait d'elles un instrument de divination populaire. Les Iraniens désireux de connaître leur avenir posaient leur question et ouvraient le *Divân* de Hâfez à une page au hasard. Le poème y figurant était alors censé les éclairer sur leur futur... Les thèmes courtois de l'amour, des oiseaux, du vin continuaient ainsi à éveiller les sens des hommes. Et moi-même, je trouvais réconfort et plaisir dans les vers où apparaissait l'être aimé, entouré de ses mystères et de ses secrets. Les histoires d'amour d'antan me parlaient autant que celles que j'avais vécues, avec leur cortège de déceptions et d'espérances, de séparations et de retrouvailles, de perfidies et de générosité.

Plongé dans des poèmes exaltant l'ivresse et l'amour charnel, je fus tiré des méandres lyriques de Hâfez par des coups frappés timidement à ma porte. Levant le nez, je m'aperçus qu'il était déjà trois heures de l'après-midi et que je n'avais encore rien mangé.

J'ouvris la porte et me trouvai face à une vieille dame à chignon blanc, qu'il me sembla vaguement reconnaître, sans pouvoir la situer.

— Excusez-moi de vous déranger, commença-t-elle d'une voix rauque. Je suis votre nouvelle voisine et je venais vous demander une faveur...

Elle toussota, gênée, avant d'expliquer :

— J'ai emménagé ce matin et ma plaque électrique n'a pas encore été installée. Pourrais-je vous demander un peu d'eau chaude pour mon thé ?

Je répondis par un sourire aimable et lui proposai de prendre le thé chez moi, afin de faire plus ample connaissance. Visiblement enchantée, elle accepta sans faire de manières.

— Je suis tellement contente d'avoir quelqu'un à qui parler, me dit-elle. Mon mari, M. Hérembourg, est décédé l'an dernier, et je n'arrive toujours pas à me faire à son absence.

Je hochai la tête avec sympathie et remplis la théière avec des feuilles de thé vert du Japon. Tout en m'affairant, je l'observai à la dérobée. Elle avait à peu près soixante-dix ans et un maintien digne, presque hautain. Elle portait un col roulé noir qui accentuait sa minceur, une jupe en laine et un collier de perles grises assorti à ses yeux. À la voir, on aurait dit une aristocrate en visite mondaine.

— Êtes-vous donc peintre ? demanda soudain ma voisine en avisant mon chevalet vide.

Je partis d'un rire contrit, intérieurement flatté qu'on me prenne pour un artiste.

— Pas du tout ! Je suis traducteur de profession, mais il m'arrive de peindre de temps à autre.

Mme Hérembourg jeta un coup d'œil à la toile de Burckhardt, intriguée.

— Pardonnez ma curiosité, mais est-ce votre femme dans ce tableau ?

Je fis une pause avant de répondre :

— Aucunement. Ma femme est morte il y a quelques mois de cela. Il est vrai que j'aurais dû envisager de faire son portrait. C'est une manière d'exprimer son amour, je suppose. Mais on pense à ces choses quand il est trop tard...

Elle acquiesça, comme pour marquer notre deuil commun.

— Je ne suis pas spécialiste en la matière, poursuivit-elle en fixant le tableau, mais j'ai l'impression que celui qui a peint cette toile était très amoureux de son modèle. Le fait de peindre la personne aimée est une façon de l'immortaliser, n'est-ce pas ?

Je gardai le silence. Elle n'avait pas tort. Que l'on dessine son visage ou que l'on écrive un poème sur lui, n'est-ce pas conférer à l'être aimé une dimension qui lui fait transcender le temps, et donc l'effacement ultime ? Tout ce qui dépasse la chair, vouée à la destruction – une image, une voix, un chant – laisse au moins l'espoir d'une pérennité autrement impossible. La mémoire seule, privée de support tangible, est condamnée par la mort, cette amnésie sans retour.

Nous savourâmes le thé sans mot dire, chacun perdu dans ses réflexions. Je voyais la vieille dame en contre-jour, son profil triste se découpant sur les vitres, et je me dis qu'il y avait des solitudes au moins aussi profondes que la mienne. Au bout d'un moment, Mme Hérembourg soupira et se leva.

— Je vous remercie infiniment pour votre gentillesse. Ce thé m'a réchauffé le cœur.

Elle se détourna pour partir et ses yeux s'arrêtèrent sur la thèse de Jean-Félicien Virouveau posée sur la table.

— *Memento mori*, fit-elle, cela veut bien dire « Rappelle-toi que tu vas mourir » ?

Elle esquissa un sourire où s'inscrivait tout le désarroi de l'humanité et murmura :

— Ah, comment donc l'oublier ?

Après le départ de Mme Hérembourg, je me remis à ma traduction et travaillai d'arrache-pied jusqu'au soir. Il n'y a rien de tel que les tournures grammaticales étrangères pour monopoliser votre attention. Les visions mystiques de Hâfez, le cheminement de sa pensée, la subtilité de son langage, il fallait prendre tout cela en compte, en essayant de ne pas le trahir.

Éreinté, je fus tenté d'appeler mon collègue Aymeric, qui connaissait comme moi les affres de la traduction, mais je me ravisai. Notre dernière conversation téléphonique, je m'en souvenais à présent, avait été un soliloque ininterrompu. Je me sentais seul, mais pas désespéré.

Lena me téléphona vers dix heures du soir pour prendre de mes nouvelles. Je lui racontai ma rencontre avec l'étrange Jean-Félicien Virouveau, qui m'avait révélé des faits surprenants concernant la vie et l'œuvre de Pieter Haussen. Était-ce ma façon un peu embrouillée de présenter les choses ou la réticence sceptique habituelle de Lena ? Toujours est-il qu'elle me répondit du bout des lèvres, narquoise face aux bizarreries du récit.

— Une femme morte qui réapparaît une quarantaine d'années plus tard, dans toute sa splendeur qui plus est, voilà une histoire à dormir debout !

— Écoute, c'est ce que les gens ont observé. Et, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, Carolien est l'anagramme de Cornelia...

Elle poussa un cri faussement convaincu.

— Ah ! Mais alors, je suis tout à fait d'accord avec toi : c'est une preuve indéniable que cette créature est immortelle !

Je grinçai des dents. J'en avais assez de sa suffisance de scientifique. Pour la persuader, il fallait une analyse ADN pour le moins. Elle était incapable de voir autre chose que des graphes, des images numériques, des probabilités – une vraie machine dépourvue d'imagination. Heureusement, je disposais de la thèse de Virouveau. J'allais me débrouiller sans cette rousse rabat-joie.

— Eh bien, puisque tu as toujours une ouverture d'esprit aussi phénoménale, lui dis-je avec hauteur, je vais continuer les investigations paranormales de mon côté, en invoquant les ectoplasmes de Haussen et de Burckhardt réunis.

— J'espère pour toi que tu parles flamand ou allemand, mon cher ! répliqua la diablesse aux yeux verts.

Et elle raccrocha avec un rire plein de sarcasme.

Jamais elle ne m'avait autant agacé. Douter de mes capacités en allemand, voilà qui lui ressemblait bien. Pour ma part, j'étais certain qu'elle n'avait pas besoin de la belle langue de Stanislaw Lem pour se faire comprendre de son plombier polonais. Dire qu'elle avait été la meilleure amie d'Emma. Elles ne se ressemblaient pourtant pas, la rouquine insolente et ma douce blonde. Je les avais connues au lycée et avais été attiré un moment par les reparties vives de Lena, avant d'être laminé par son esprit tranchant. Cela dit, elle était fort jolie, Lena, dans le genre garçon manqué, alors qu'Emma avait cette délicatesse qui faisait frémir mon cœur.

Emma, ma belle, pourquoi m'as-tu laissé ?

Et maintenant qu'Emma était partie, il ne restait plus que Lena...

Irrité, je pris en main la thèse de Virouveau. Il me fallait étudier les éléments qu'il avait rapidement évoqués la veille. Cet ouvrage concentrait tous les efforts du chercheur, et j'avais espoir d'y trouver les réponses à mes questions. Mais le volume me parut lourd dans la main et les caractères excessivement petits. Je fus soudain submergé par le découragement. Combien de temps pour éplucher cette masse de savoir ? Combien de nuits à bâtir des théories ?

Avec un soupir, je reposai la thèse et me renversai sur le canapé. Je m'y attellerais demain, quand le soleil serait haut dans le ciel. Mon regard effleura la toile de Burckhardt et mon ventre se serra.

Par quel miracle cette femme aux cheveux noirs avait-elle traversé des siècles, parée d'une jeunesse qui avait tenu à distance la mort et l'oubli ?

Pourtant, il n'y avait pas de miracle, ainsi que j'allais le découvrir. Juste un secret.

Il n'y a pas de repos pour les braves. Une sonnerie stridente interrompit brutalement mon rêve dans lequel je conversais en toute civilité avec le poète Hâfez, une tasse de thé à la main, alors que des femmes parfumées s'affairaient sous les tonnelles fleuries. Un coup de poing sur le réveil n'arrêta pas le son désagréable. C'était le téléphone. Il n'était pourtant que six heures du matin. Agacé, je me demandai si Lena n'essayait pas de me jouer un de ses tours pendables pour se venger de mon enthousiasme irrationnel.

Je répondis donc d'une voix rogue, tandis qu'à l'autre bout du fil, une femme balbutiait :

— Germaine ? Germaine, c'est toi ?

Non, ce n'était pas Germaine, c'était Adrien qu'on venait d'arracher à son sommeil. Je raccrochai froidement et m'enfouis sous la couette. En vain j'essayai de retrouver Hâfez et ses belles femmes. La fragrance des roses s'était dissipée, comme le goût du thé fin. Pour autant, je ne pouvais me résoudre à me lever. Un coup d'œil à la fenêtre m'assura que le ciel était encore noir et qu'il était inutile de gaspiller l'électricité. Sagement, je décidai de cogiter bien au chaud.

Maintenant que je détenais le résultat des analyses de Lena et la thèse de Virouleau, il fallait synthétiser les informations. Au-delà des faits historiques et des témoignages de contemporains, l'intérêt indiscutable des travaux du chercheur résidait dans la datation du deuxième tableau de Haussen : il devait avoir été peint entre 1663, année de publication de la carte de Willem Janszoon Blaeu, et 1665, date de la mort de l'artiste. Cornelia réapparaissant une quarantaine d'années plus tard en tant que Carolien, intouchée par le temps, voilà le cœur de l'affaire. Les gens s'étaient étonnés alors de la remarquable ressemblance entre les deux jeunes femmes, mais pour moi, c'était clair : Cornelia *était* Carolien. Dans les deux vanités, Haussen avait figuré le même grain de beauté à la base du cou. Venant d'un peintre aussi méticuleux, ce ne pouvait être un hasard.

Restait à savoir comment c'était possible.

Les voisins de Haussen l'avaient soupçonné d'avoir découvert le secret de la jeunesse éternelle. L'humanité n'était-elle pas toujours à la poursuite de cette chimère à visage d'airain ? Depuis la fontaine de jouvence qui était supposée prendre source dans le jardin d'Éden, jusqu'à la légende des eaux miraculeuses mentionnées dans *Le Roman d'Alexandre*, il était évident que la jeunesse éternelle se trouvait au cœur des préoccupations de l'homme. Le fameux roman d'Oscar Wilde, *Le Portrait de Dorian Gray*, capturait ce désir de rester à jamais jeune et des figures mystérieuses comme Joseph Balsamo, alias le comte de Cagliostro, affirmaient détenir le sérum de perpétuelle jeunesse. De nos jours, les industries pharmaceutiques faisaient miroiter aussi des solutions pour retenir la beauté juvénile, à coups de botox, d'hormone de croissance et de DHEA, tandis que la médecine considérait sérieusement la modification de certains gènes. Presque de la science-fiction...

Mais au XVII^e siècle ?

Roulé en boule, je me demandais finalement s'il fallait vraiment chercher une potion de jouvence. Jeunesse éternelle impliquait vie éternelle. Or, il y avait eu une mort : celle de Cornelia, dont Jean-Félicien Virouveau avait contemplé la pierre tombale à Enkhuizen. Cette mort physique s'avérait cruciale dans l'affaire.

Une idée s'imposa soudain à moi. Et si les protestants d'alors avaient fantasmé sur le secret de la jeunesse éternelle parce qu'ils ne pouvaient se résoudre à une autre éventualité, celle qui se résumait dans un seul mot : *résurrection* ?

J'inspirai vivement. C'était cette direction qu'il me fallait prendre. Cependant, je ne voulais pas considérer la résurrection avec ses connotations religieuses. L'immémoriale mort des dieux, suivie de leur résurrection, représentait le cycle des saisons ou assurait l'immortalité aux hommes. Ainsi Atys, le dieu phrygien amant de Cybèle, s'étant mortellement émasculé, se levait d'entre les morts chaque printemps. De même, le dieu Osiris, assassiné et démembré, ressuscitait une fois accomplis les rites égyptiens pour les défunts, devenant alors le juge des morts. Et à travers la résurrection d'Osiris, les Égyptiens voyaient une vie éternelle dans l'au-delà pour eux-mêmes.

Mais personnellement, je sentais que ces symboliques, pour profondes qu'elles soient, étaient trop sophistiquées dans le cas de Haussen. On ne parlait pas de divinité mais d'une femme aimée. Dépouillée de sa gangue mystique, la résurrection qui m'intéressait était prosaïque : il s'agissait de ramener un mort à la vie. Vues sous cet angle, les choses devenaient plus logiques : Cornelia mourait, Haussen se mettait à la recherche d'un secret qui la ferait revenir à la vie, à l'identique de celle qu'elle était au moment de sa mort. Plus que quiconque, je comprenais cette quête de l'être aimé qu'on essaie à tout prix de ramener de l'au-delà. Le long cheminement dans la pénombre d'Orphée précédant Eurydice, la tentative désespérée de conduire sa bien-aimée descendue dans le territoire des ombres vers la lumière du jour, pour que cesse l'intolérable séparation faite de regrets, tout cela me parlait intimement, comme un désir lové autour de mon cœur. Tout comme les mythes de la jeunesse éternelle, ceux de la résurrection abondaient dans la littérature. Me vint à l'esprit *Iskandar Naama*, l'une des plus anciennes versions persanes de la vie d'Alexandre le Grand, dans laquelle les prophètes Khizr et Ilyas s'installent près d'une fontaine pour prendre leur repas de poisson salé ; le poisson tombe dans l'eau et se met à frétiller : les deux voyageurs viennent de découvrir la fontaine de la Vie.

Se pouvait-il que Pieter Haussen, d'une façon ou d'une autre, ait trouvé sa fontaine à lui ?

Je me rappelai les analyses de Lena à propos des dessins sous-jacents du deuxième tableau de Haussen : sous la femme qui se regarde dans le miroir se trouvaient les contours d'un squelette, alors que le visage renvoyé dans la glace semblait appartenir au corps d'une jeune femme rendu invisible par les couches de peinture. À les voir ainsi face à face, on avait une curieuse impression de métamorphose : le squelette, tenant le miroir à bout de bras, *devenait* la femme juvénile dont le sourire était empreint d'un triomphe singulier. Ne pouvait-on pas y discerner le symbole d'une résurrection accomplie, qui était parvenue à arracher le squelette à son tombeau pour le parer des atours d'une femme pleine de vie ? J'y répondis par l'affirmative. Cela expliquait l'arrivée de Carolien, qui n'était autre que Cornelia ressuscitée.

Le téléphone sonna de nouveau. Grinçant des dents, je me dis que l'amie de Germaine n'avait qu'à bien se tenir. Je grondai dans le combiné :

— Résidence du comte Adrien de Gascoing ! Avez-vous sollicité un entretien avec mon maître ?

Un silence, puis la voix sarcastique de Lena :

— Certainement pas ! Ce n'est qu'un prolétaire affabulateur, usurpateur de titres de noblesse et de particules supplémentaires.

— Bon, ça va, dis-je, penaud. Qu'est-ce que tu as de si important à me dire à sept heures du matin ?

— J'ai fini mon projet audiovisuel. Pour marquer le coup, je fais une petite fête chez moi ce soir. Sois là à vingt heures.

Et elle raccrocha.

Dans mon lit, je fulminais. Me laissait-elle la moindre option ? Plus que jamais, je voyais pourquoi aucun homme sensé ne s'était aventuré à la demander en mariage. Mademoiselle portait la culotte, sinon la badine. Ce qui ne l'empêchait pas de s'entourer d'une cour d'admirateurs, tous beaux et physiquement aptes, prêts à se relayer sans plainte aucune. Mais bien que la forme de l'invitation laisse à désirer, l'idée de passer une soirée en compagnie de congénères festifs n'était pas pour me déplaire. Mon isolement commençait à me peser. Et, au moins, il y aurait de quoi manger.

D'ailleurs, réveillé depuis une heure, je sentais qu'il était temps de me sustenter. Péniblement, je m'extirpai du duvet, puis m'habillai en hâte. Il ne régnait pas une chaleur excessive et je m'empressai de me faire un chocolat chaud et des toasts. L'odeur sucrée envahit l'appartement et lui conféra un air habité. Requinqué, je rejoignis Hâfez à Shiraz tandis que, sur Paris, le jour se levait au-dessus de nuages de plomb.

Cette fois-ci, je réussis à soutirer à l'immense homme sa vision personnelle des quelques vers sur l'élan spirituel qui me posaient problème. Pendant que nous conversions, les femmes aux formes admirables refirent leur apparition, papillonnant sous les pampres des vignes, les bras chargés de douceurs. Entre l'explication de deux métaphores du monde, je savourais des gâteaux au miel et des bouchées parfumées à la rose. Quelquefois, le poète se gaussait impitoyablement de mon interprétation, mais il arrivait aussi qu'il hoche la tête d'un air satisfait, ce qui m'encourageait dans mon ingrate entreprise. Les heures passèrent comme par enchantement, mes oreilles emplies des paroles de Hâfez, tandis que ma bouche se délectait de la saveur d'amandes et d'oranges saupoudrées d'une pointe de cannelle... Les silhouettes aux joues pâles nous frôlaient, ceintes d'or et couvertes de perles. Dans les coupes, le vin renvoyait des lueurs de rubis. Parfois, des noms de villes lointaines glissaient sur la brise : Boukhara et Samarkand, Byzance et Ruknabad...

J'aurais prolongé ces moments magiques en compagnie du maître si un bruit de bois cassé ne m'avait pas fait soudain sursauter.

Étonné, je levai la tête. La nuit était sur le point de tomber, avec un ciel traversé d'ondes jaunes et pourpres. Un coup d'œil alentour me confirma que mes meubles étaient encore en place. Cela devait venir de l'appartement d'à côté. Je voyais déjà la nouvelle locataire allongée les bras en croix, alors qu'une armoire normande reposait placidement sur son corps. D'un bond, je fus debout.

Je frappai sans ménagement sur la porte de Mme Hérembourg, persuadé qu'elle avait vécu ses derniers instants. Personne. Prenant de l'élan, j'allais enfoncer le battant, comme cela se fait souvent au cinéma, quand la porte s'ouvrit.

— Bonsoir, monsieur Gascoing ! déclara ma voisine d'un air surpris. Que se passe-t-il donc ? Y a-t-il un problème ?

Je lui parlai du bruit que je venais d'entendre et elle acquiesça, contrite.

— Vous avez raison, il y a eu une petite catastrophe chez moi à l'instant. Une étagère de la bibliothèque a cédé alors que j'étais en train d'y placer des livres de mon mari. Tout est tombé pêle-mêle par terre.

Elle me conduisit au salon où une pile de livres jonchait le parquet ciré. Je jetai un regard discret autour de moi. L'appartement était le symétrique du mien, nos deux cuisines étaient mitoyennes, mais le mobilier ici était d'une facture soignée qui dénotait une fortune bien assise. Les fauteuils en cuir de

buffle invitaient à la lecture, sinon à la sieste. Dans les vitrines s'éparpillaient des objets de valeur, statuettes de danseuses, éventails en ivoire, boîtes émaillées...

— Regardez-moi ce désastre ! se lamentait Mme Hérembourg, en se tordant les mains. Cette chute a achevé les vieux livres de mon mari !

M'agenouillant, je m'aperçus en effet que certaines couvertures avaient été déchirées et quelques dos de livres carrément cassés. Les pages ouvertes avaient été froissées par le poids des volumes qui les écrasaient. Les ouvrages sentaient le cuir et le moisi. Les reliures lourdes, d'un jaune huileux ou d'un brun strié, semblaient momifiées. Le spectacle de spécimens désarticulés et jetés en tas m'émut. Je ne pus me retenir d'en prendre un pour tenter de le refermer malgré sa jaquette presque arrachée.

— Il faudrait essayer de recoller tout ça..., murmurai-je, désolé.

— Si vous connaissez quelqu'un qui sache le faire, je suis prête à le payer pour remettre ces ouvrages en état, déclara ma voisine. Comme je vous le disais, ces livres appartenaient à mon mari, et j'y tiens beaucoup.

D'emblée, je pensai à mon collègue Aymeric qui, en plus d'être traducteur, se passionnait pour la restauration de livres anciens. Il saurait sûrement comment procéder. Je proposai donc à Mme Hérembourg de prendre les volumes abîmés et de les lui confier.

— Vous m'en voyez soulagée ! Qu'il prenne son temps pour les réparer. Je vais vous chercher un carton pour porter tout cela.

Je rangeai précautionneusement une vingtaine de volumes dans la boîte, pendant que la vieille dame me racontait que son défunt mari avait été un lecteur assidu et éclectique. Elle pérorait, le visage levé vers une photo posée sur une étagère de la bibliothèque. De son cadre, un monsieur joufflu, portant des lunettes épaisses et des rouflaquettes fournies, souriait avec bonhomie.

— Mon cher Édouard s'intéressait vraiment à tout ! Il lisait aussi bien les poèmes que la littérature scientifique. Quand il ne travaillait pas, il aimait flâner dans les bibliothèques et dans les librairies.

— On dirait l'homme idéal. Si ce n'est pas indiscret, que faisait votre mari de son vivant ?

Le visage racé de Mme Hérembourg s'éclaira d'un sourire empreint d'une indéfectible affection.

— Édouard travaillait dans les pompes funèbres.

*

Il était dix-neuf heures à ma montre. Je laissai tomber le carton de livres dans un coin du salon. Ma voisine, très loquace quand il s'agissait de discourir sur feu son mari, m'avait abreuvé des hauts faits de son existence. Passionné d'anatomie dès son enfance, curieux des rites mortuaires pratiqués dans différents pays, Édouard Hérembourg s'était spontanément tourné vers la thanatopraxie quand il lui avait fallu choisir un métier. Cette discipline lui permettait non seulement d'exploiter ses connaissances en anatomie humaine, mais aussi de faire appel à sa sensibilité esthétique très affûtée : M. Hérembourg était le maquilleur des morts, celui qui leur donnait une belle apparence de vie, alors qu'ils venaient de la quitter. D'une certaine façon, il les retenait un peu dans ce monde pour que leurs proches s'en détachent plus sereinement, il conduisait les morts dans l'au-delà avec douceur et élégance, rendant la séparation moins douloureuse, presque éthérée. Il lissait les rides de leur visage, ôtait les expressions de peine, rosissait une joue blafarde et poudrait une carnation trop vive. D'une injection de formol, il suspendait les ravages du temps, préservant momentanément les cellules d'une décomposition sans retour. Aux dires de sa veuve, M. Hérembourg était à la fois scientifique, artiste et prêtre...

En tout cas, pour sa part, l'homme avait bien vécu, si l'on en croyait son mobilier cossu et sa collection de vieux livres. Au demeurant, il n'avait pas laissé sa femme dans un honteux état de dénuement. Malgré ses cheveux blancs, Mme Hérembourg portait très bien ses tailleurs en tweed et ses rangs de perles. Elle avait dû être très belle dans sa jeunesse, comme l'attestaient ses traits fins que l'âge n'avait pas altérés. De quoi faire bonne impression sur M. Hérembourg, l'esthète qui n'avait pas les yeux dans sa poche.

Je ruminais tout cela en me préparant à sortir. Je n'avais jamais compté parmi mes connaissances un thanatopracteur ou sa femme. Dommage que l'homme ne soit plus de ce monde, cela aurait donné du piment aux conversations lors de la fête des Voisins. Chaque année, on avait droit aux rires hystériques du charcutier du premier étage, aux péroraisons des professeurs du deuxième et aux blagues grasses de la vieille fille du cinquième. Il aurait été plaisant, entre deux canapés au jambon, de parler des fluides de conservation.

Retenu par le bavardage de Mme Hérembourg, il fallait maintenant me dépêcher pour arriver à l'heure chez Lena. Quelle idée, une fête pour célébrer la fin de son projet ! Elle avait sans doute convié tout le personnel de son laboratoire, et on allait danser blouse blanche contre blouse blanche.

Je jetai un œil désabusé à mon image dans la glace de la salle de bains. Une barbe de deux jours me donnait un air de joli voyou ou de philosophe fou, selon l'interprétation. Les yeux fermés, j'y passai la main, me rappelant comment, autrefois, Emma me caressait la joue à rebrousse-poil et y laissait la chaleur d'un index coquin. J'imaginai son corps collé au mien, le bras passé autour de mon cou, tandis qu'elle fixait notre réflexion à tous deux avec une expression qui ne prédisait rien d'honorable. Elle et moi, en ce temps-là, nous ne pensions à rien d'autre qu'à nous-mêmes, aux années passées et à celles qui allaient suivre, par milliers, innombrables, infinies. Dans notre tête, nous étions immortels car amoureux. Mais dans la réalité, nous étions seulement amoureux et mortels.

Revenant à moi, je sortis la bombe de mousse à raser. Les dents serrées, je me forçai à me donner une apparence convenable. Deux coups de peigne dans les cheveux et j'étais prêt.

La fête pouvait commencer.

*

Dès le départ, je sentis qu'on m'avait caché quelque chose. Quand la porte s'ouvrit sur un faciès de lycanthrope, je sus que Lena s'était moquée de moi. La musique qui jouait à fond était celle des Grateful Dead. « Death don't Have no Mercy ». Le loup-garou hirsute me détailla non sans mépris, puis me fit signe d'entrer, avant de refermer le battant de ses paumes velues. Je le dévisageai, consterné, et reconnus sous ses sourcils de la taille d'un plumeau les yeux d'un collègue de Lena. Il me poussa dans la pièce nimbée d'une lumière violette qui fluctuait avec l'accompagnement musical dispensé par un DJ en costume de momie. C'était d'ailleurs un costume partiel, car les bandelettes arrivaient seulement jusqu'au nombril, mettant en valeur un abdomen musclé à souhait. Moulées par le tissu, les fesses saillaient de façon flatteuse, tandis que le devant de son anatomie ne laissait guère de doute quant au sexe de l'individu. Pour justifier le fait qu'on était en présence d'une momie, des morceaux d'étoffe s'enroulaient mollement autour des biceps en béton et du cou de taureau. Le visage, découvert, m'était familier : ce profil avantageux, ces cheveux blonds retombant paresseusement sur une mâchoire carrée... La momie n'était autre que Andrzej, le plombier polonais de Lena. La belle affaire ! Je me mettais justement à la recherche de la maîtresse de céans quand on me bouscula violemment. Je me retournai et me trouvai face à face avec un Frankenstein hors norme. Petit et rondouillard, il arborait une veste déchirée et un pantalon trop court pour faire illusion sur sa taille.

De sa nuque sortaient deux bouchons de liège, alors qu'une longue cicatrice lui barrait le front. Sur sa lancée vers le buffet, Frankenstein m'avait heurté de plein fouet et s'excusa d'une voix pédante. C'était Zéphyrin, gérant de la galerie d'art, qui se ruait sur les cubes de fromage au cumin.

Ma vue s'accoutuma peu à peu aux flashes violacés. Je détectai, dans un coin de la pièce, une congrégation de goules outrageusement maquillées, aux yeux pochés et aux lèvres dégoulinantes de sang. Pour le reste, elles étaient vêtues de guenilles qui semblaient sortir d'un caveau humide. Elles décochèrent un regard dédaigneux en ma direction, tout en dégustant des brochettes de tomates cerises aux allures de crânes miniatures. Quand Andrzej, la momie DJ, changea de disque, elles poussèrent des hurlements de joie en identifiant les accents disco de « Stayin' Alive » des Bee Gees.

— Ah, te voilà enfin ! souffla une voix à mes oreilles.

— Lena ! Pourquoi ne pas m'avoir dit que tu faisais un bal costumé macabre ? Depuis mon arrivée, on me toise avec hostilité, comme un type en caleçon dans un camp de nudistes.

— J'ai dû oublier, me glissa nonchalamment la belle.

Je la contemplai, le souffle coupé. Ma vision me jouait des tours. Lena se tenait devant moi dans un costume très ajusté, qui ne cachait en rien ses courbes. Les paillettes ocre renvoyaient les éclairs de lumière, accentuant le galbe de ses longues jambes et les arrondis de sa poitrine. De petites plumes dorées se dispersaient gaiement sur l'étoffe si fine qu'un œil exercé débusquait sans faillir ce qu'elle couvrait sans cacher. L'échancrure de sa combinaison commençait à la gorge, louvoyait entre ses seins et se terminait au-dessous de son nombril, où brillait un rubis. Elle avait lâché sa chevelure, qui flottait sur ses épaules et dévalait le long de son dos en vagues enflammées.

Je déglutis.

— C'est une peau de démons que tu as enfilée ? demandai-je d'une voix étranglée.

— Pas du tout ! dit-elle sans me répondre directement. Figure-toi que le thème de cette fête m'est venu en bouclant les vidéos. Le titre du projet audiovisuel étant *Résurrection des œuvres d'art par la science*, j'ai aussitôt pensé à l'idée de la résurrection.

Elle me fit un clin d'œil et poursuivit :

— D'autant plus, cher Adrien, que je connaissais ton obsession actuelle pour ladite résurrection... Pourquoi ne pas demander aux invités d'incarner des créatures d'outre-tombe ou des démons immortels ? J'ai lancé la proposition et tout le monde était d'accord.

— Bon, cela ne me dit pas en quoi tu t'es déguisée, toi.

Elle fit un tour sur elle-même, histoire d'exhiber un peu plus son impossible chute de reins, et me défia du regard.

— Allons, ces plumes, cette couleur de feu, la résurrection...

— Le phénix ?

Lena hocha la tête et se cambra imperceptiblement pour me faire voir les détails de son costume. Évidemment, la belle ne pouvait pas se déguiser en morte-vivante, il lui fallait l'emblème noble de l'oiseau mythique qui s'immole par le feu pour renaître de ses cendres. Force était de concéder que cet accoutrement audacieux lui allait très bien, mais je me contentai d'acquiescer sans mot dire.

Entre-temps, la momie nous régala d'un autre morceau de disco, « I will Survive », ce qui précipita les goules sur la piste de danse en compagnie d'une paire de zombies très en verve.

Je demandai, en les désignant d'un mouvement du menton :

— Ce sont tes collègues laborantins ou tes hommes de main ? Je pencherais bien pour les seconds, au vu de leur musculature...

— Gagné. Le zombie de gauche est mon carreleur et son ami est menuisier.

— Je me disais aussi que cet appartement était en perpétuels travaux.

— Eh oui, quand on ne peut pas se payer un beau logement dans le 15^e comme toi, on est bien obligé de payer de sa personne...

Un vampire, agrippé à un bol de sangria, nous fouetta au passage avec sa cape, nous acculant contre le mur. Une liche aux yeux rouges qui suivait, un saucisson entre les doigts, me jeta contre le corps de la maîtresse des lieux. Pour ne pas perdre l'équilibre, j'avançai ma main, qui atterrit sur le sein gauche de Lena. Elle ne protesta pas mais m'attira contre elle. Je sentis monter la chaleur du phénix ressuscité tandis qu'elle m'enlaçait sans détour. Ensorcelé, les lèvres sur sa nuque ployée, je me mis à caresser son plumage incandescent alors que, perfide, Andrzej passait « Dying in Your Arms Tonight ».

Le ciel était encore violet quand je poussai ma porte d'entrée. Le crâne vide et les membres engourdis, je me laissai tomber sur mon lit. Que s'était-il exactement passé entre le moment où Lena avait collé son corps au mien, au son d'une musique sensuelle, et ce matin étrangement désincarné qui m'avait vu me lever en silence et prendre le large, après avoir effleuré une mèche de la belle endormie ? La nuit mouvementée me revenait par bribes, avec des images fulgurantes et des sensations incendiaires, sans que l'ensemble n'émerge de façon cohérente. Tout ce que je savais, c'est que Lena m'avait arraché à ma léthargie, cette phase de somnolence où les émotions bridées subsistent en état de veille, ni tout à fait mortes ni totalement vives. Après des mois de réclusion, mon existence avait l'air de reprendre son cours, sans que mes sens se soient véritablement reconnectés à la réalité, avec ses secousses et sa démesure, tous ces heurts qui laissent des contusions, des séquelles, mais donnent aussi le sentiment de vivre. Et cette nuit, Lena, le corps en feu et les lèvres persuasives, m'avait plongé dans un univers incandescent que je n'avais jamais connu. J'avais été embrasé d'un désir féroce, fait de violence et dénué de pitié, dans le domaine de l'immédiat et non de promesses. Elle comme moi, nous nous étions jetés à corps perdu dans cette joute immémoriale où s'affrontent un homme et une femme, sans le choc des armures, mais chair contre chair, dans la moiteur de la sueur et l'éclat des assauts. Avec un sourire à se damner, elle m'avait entraîné dans les gouffres d'une jouissance brutale et primitive, dépouillée de tout artifice. Il n'y avait rien à espérer au-delà de l'instant. Tout était contenu dans cette explosion des sens qui pulvérisait l'avenir en ne gardant que l'essentiel. Le feu qui nous ravagea me fut salvateur : il réduisit à néant les chaînes qui me retenaient encore dans un monde flottant quelque part entre ici et maintenant, ailleurs et autrefois.

Et alors, immobile sur notre lit de cendres, je compris que Lena, en me faisant mourir sur le bûcher des plaisirs, m'avait, en quelque sorte, ressuscité.

*

Je dormis des heures durant, d'un sommeil de plomb.

Ce fut le crissement aigu de la perceuse dans l'appartement voisin qui me réveilla. Il était cinq heures de l'après-midi. Mme Hérembourg avait sûrement requis l'aide d'un artisan pour réparer sa bibliothèque. Je me levai, la tête bourdonnante, mais revigoré par la longue période de repos. Je passai sous la douche, savourant la délicieuse sensation de l'eau chaude sur ma peau.

Comme d'habitude, le concierge avait glissé le courrier sous la porte. Un magazine littéraire se trouvait coincé dans l'interstice, ce qui m'obligea à ouvrir le battant. L'ouvrier d'à côté, qui s'apprêtait à descendre les escaliers avec son échelle et ses outils, me décocha un sourire en coin, sans doute à la vue de mon peignoir de bain couleur aubergine. J'en resserrai dignement la ceinture en ramassant

les lettres. Il y avait surtout des factures et quelques prospectus. Curieux, je m'installai à la table de la cuisine pour prendre connaissance de la revue. Elle s'avéra assez décevante, lardée d'articles convenus sur l'actualité littéraire et de photos en noir et blanc d'auteurs avec une mine d'enterrement.

Les mains autour de ma tasse de thé, je pensais à Lena. Je me demandais comment elle avait pris mon départ matinal. La belle avait dû hausser les épaules et éclater de rire au souvenir de notre nuit tumultueuse. Au fond, elle avait eu ce qu'elle voulait – un plaisir sans conteste et la certitude de m'avoir tiré de ma torpeur improductive. La connaissant, j'étais certain qu'elle me savait gré d'avoir vidé les lieux avant son réveil. Lena n'était pas du genre à s'attacher, à montrer une faiblesse sentimentale. Depuis le lycée, elle avait prouvé que l'amour, pour elle, était purement physique, le reste étant accessoire. C'était bien ainsi. Je n'allais pas me faire traiter de goujat. Malgré moi, je revoyais Lena en phénix, flamboyante et solaire, se consumant dans les affres de la jouissance après m'avoir incendié les sens...

Je me ressaisis. Inutile de revenir sur cet épisode sans lendemain. Il était temps de passer à autre chose. Mon regard se reporta sur le carton de livres abîmés que j'avais ramassés chez ma voisine. Il me fallait les examiner de plus près, si je voulais persuader l'ami Aymeric de les réparer. Je déposai la boîte sur mon bureau et sortis le premier volume qui me tomba sous la main. C'était un livre dont la couverture avait pas mal souffert de la chute, intitulé *Das Todtenbuch der Ägypter nach dem hieroglyphischen Papyrus in Turin* de Karl Richard Lepsius. Mon allemand me revenant, je savais que je tenais entre les mains une traduction du *Livre des morts* des Égyptiens. Évidemment. Sans doute le livre de chevet de M. Hérembourg, thanatopracteur devant l'Éternel. Je ressentis une grande admiration pour le mari de ma voisine : lire un traité allemand dans le texte n'était pas à la portée de tout le monde. Peut-être lisait-il même le persan ? Se pouvait-il qu'il ait connu aussi Hâfez, mon poète préféré ? Aux dires de sa femme, l'homme était extrêmement cultivé, et je regrettais d'autant plus qu'il ne soit plus de ce monde. Que n'aurais-je donc donné pour bavarder quelques instants avec lui !

Intrigué par le volume endommagé, je le feuilletai avec précaution. Datant de 1842, c'était vraisemblablement l'édition originale. L'auteur, un linguiste égyptologue, déchiffrait un papyrus comme il en existait dans la période du Nouvel Empire égyptien, environ mille ans avant notre ère. Ces rouleaux, placés auprès de la momie dans son cercueil, étaient destinés à l'aider à ressusciter dans l'au-delà. Pour mériter de fouler les champs d'Ialou – l'origine égyptienne des champs Élysées grecs –, le défunt devait surmonter plusieurs épreuves, et les rouleaux étaient là pour l'y assister. Ainsi y figuraient des formules magiques permettant au mort de se transformer, une liste des lieux importants dans l'au-delà, de même que les noms des gardiens.

Ce livre s'avérait captivant car il abordait le sujet d'une résurrection dans un autre monde. Certes, ce qui m'intéressait relevait de la résurrection dans cette vie, mais l'idée d'incantations magiques et de rites funéraires me paraissait fort séduisante. Et si Haussen avait trouvé dans un grimoire des formules magiques capables de ramener sa femme défunte ? Cette éventualité me hantait tandis que je caressais avec nonchalance les pages du vieux livre.

— Attention ! me dit une voix anxieuse derrière moi. Je tiens à cet ouvrage comme à la prune de mes yeux ! C'était le cadeau de ma femme pour mon soixantième anniversaire.

Abasourdi, je me retournai. Un monsieur à rouflaquettes, appuyé contre le dossier de ma chaise, désignait d'un doigt dodu le *Livre des morts*.

— Monsieur Hérembourg ! dis-je. Que faites-vous donc chez moi ?

— J'ai entendu dire que vous aviez proposé de réparer mes livres endommagés, alors je suis venu dare-dare.

Il vint flatter de la main le volume qui sentait le moisi.

— C'est une lecture passionnante, comme vous avez sans doute pu vous en rendre compte. Les rites des morts égyptiens ne cessent jamais d'intriguer les gens. Mais si vous souhaitez en apprendre plus sur les momies, je vous conseille ce livre-ci.

M. Hérembourg repêcha de la boîte un autre volume, beaucoup plus récent, dont la quatrième de couverture était presque totalement arrachée. Étouffant un soupir chagriné, il me le tendit et m'invita à le compulsier.

Le sujet, je le découvris sans trop de surprise, concernait les techniques d'embaumement. Les mains sur les hanches, mon visiteur m'expliqua en détail les différentes étapes pratiquées par les Égyptiens. J'eus ainsi droit à l'extraction classique du cerveau par les narines – et même à la variante moins connue, où le cerveau était extrait *via* le trou occipital moyennant une désarticulation de la tête. Il continua son exposé avec le remplissage du crâne vide par des bandelettes imbibées de résine de conifère, de cire d'abeille et de goudron, et termina par l'éviscération du corps. Puis il raconta comment le corps déshydraté par le natron était habillé de bandelettes de lin avant d'être placé dans un sarcophage.

J'acquiesçai sans le couper. Mais il émit un claquement de la langue quelque peu gêné.

— Dites, auriez-vous un verre de Coca, par hasard ? On bavarde, on bavarde et voilà que mon gosier est tout desséché.

Trop heureux de sa présence, je m'empressai de lui apporter sa boisson, qu'il avala d'un trait. Les bulles, descendues trop vite, lui tirèrent un rot discrètement refoulé derrière une main potelée. Pendant qu'il pérorait, je parcourus le livre et tombai sur une section qui relatait des pratiques modernes en la matière.

— Très intéressant, ces procédés anciens, lui dis-je. Mais qu'en est-il de votre propre expérience ? Ici, justement, il est question des méthodes en vogue de nos jours.

Un chien à qui on jette un os à moelle n'aurait pas sauté d'allégresse comme M. Hérembourg. Le regard embrasé, il balançait ses courtes jambes d'excitation.

— Votre requête me transporte de joie ! Vous allez voir : mon métier est le plus beau du monde !

Ainsi, pour commencer, Édouard Hérembourg me justifia la nécessité d'embaumer un corps quand les proches souhaitent le voir dans son cercueil ouvert. Il m'apprit comment maintenir les yeux du défunt fermés avec de la colle et la mâchoire close avec un fil de suture passé dans la gencive et à travers le septum nasal. D'une manière détachée, il décrivit l'injection des liquides d'embaumement dans les artères et le drainage du sang par une veine. Soudain, il s'empara du livre qu'il se mit à feuilleter avec fébrilité. Il y débusqua une photographie qui le montrait souriant fièrement à côté d'un petit appareil muni d'un récipient en verre.

— Tenez, c'est cette machine-là qu'on utilise pour pomper le composé de formaldéhyde dans le système artériel du défunt.

Ce cliché me faisait secrètement penser à une ménagère exhibant son mixeur nouvellement acquis, mais je ne pipai mot.

Édouard Hérembourg profita de la petite pause pour exhumer une saucisse de Strasbourg de sa poche. Il la secoua en l'air et m'avertit qu'il ne fallait pas oublier l'embaumement des cavités, qui consistait d'abord à aspirer le contenu des organes grâce à un trocart.

— Une sorte de liposuccion, si on veut. Après cela, on remplit les cavités avec le composé de formaldéhyde. Ensuite on applique un bouchon dans le nombril pour fermer le tout. Et voilà !

À son air satisfait, je croyais que c'était la fin des opérations. Cependant, M. Hérembourg me retint par la manche : il restait le maquillage et le coiffage, très importants pour parfaire l'illusion de

vie. Il me détailla amoureusement l'application de la poudre, par petites touches subtiles, sur le visage, le cou et les mains. C'était tout un art que de raviver la chair morte. Il s'agissait d'une peinture délicate, tout en colorations carnées, qui infusait la chaleur par la richesse de la teinte. Les tons rouges et les nuances rosées servaient à animer la carnation, tandis que les bruns donnaient une profondeur aux paupières closes. Ainsi, les ecchymoses se trouvaient masquées d'un coup de pinceau aérien, la lividité atténuée par un toucher plein d'inspiration. Sous les traits du thanatopracteur, le génie d'un peintre...

Vu sous cet angle, mon voisin cessait d'être un personnage vague aux activités morbides. Tout à coup, je me rendis compte de l'éternelle recherche de l'homme : adoucir la douleur de la séparation, fût-ce en préparant convenablement le défunt pour sa vie dans l'au-delà, ou en prenant congé d'un corps qui avait seulement l'air de dormir. Grâce au talent du praticien artiste, les parents éplorés laissaient partir, non pas un cadavre, mais un rêveur – et cette différence allait leur insuffler la force de surmonter son absence. Voilà donc que je me pris de sympathie pour cet homme rondouillard, dont les doigts tachés de gras maniaient le pinceau avec la maestria d'un grand maître flamand.

J'allais lui demander des précisions sur les couleurs qu'il utilisait de préférence, mais je m'aperçus que, le ventre plein et le verbe tari, le bonhomme s'était éclipsé.

Je refermai soigneusement le livre et m'étirai. Il était près de dix heures du soir. Plongé dans mes lectures et ma conversation avec Édouard Hérembourg, je n'avais pas remarqué qu'il était si tard. Je me levai pour me faire une omelette. Après tout ce que je venais de lire, la perspective d'un steak haché était irrémédiablement compromise. Je m'affairai donc un moment dans la cuisine, notant que Lena ne s'était même pas manifestée. Tant mieux, cela signifiait sûrement que notre aventure ne tirait pas à conséquence.

Ma collation prise, je me remis à mon bureau pour examiner les livres suivants. Il y avait un autre ouvrage sur les momies en Chine. On y avait en effet trouvé des spécimens dans un état de conservation remarquable, aux membres encore souples. Contrairement à leurs consœurs égyptiennes, les momies chinoises avaient gardé leur cerveau, ainsi que tous leurs viscères. D'après l'auteur, les embaumeurs chinois versaient un mystérieux liquide contenant des traces de cinabre dans le cercueil avant de le fermer. Décidément, les hommes rivalisaient d'imagination pour préserver les morts.

Je mis le livre de côté et piochai dans le carton. J'y trouvai plusieurs romans et nouvelles fantastiques, dont *Le Pied de momie* de Théophile Gautier, où on voit une momie réapparaître pour récupérer son pied sectionné, ainsi que *Ligeia* d'Edgar Allan Poe. J'avais beau les connaître, je ne pus m'empêcher de les relire pour le plaisir, m'immergeant dans l'ambiance étrange du XIX^e siècle, où sévissaient spirites et nécromanciens, à la lueur de lustres en cristal. En matière de littérature, ce sympathique M. Hérembourg semblait partager mon penchant pour les histoires d'outre-tombe. Il faudrait que je lui fasse part de mes lectures et que nous confrontions nos vues sur des œuvres connues.

Soudain, je redressai la tête. J'avais l'impression, absurde mais tenace, qu'on m'observait. Un courant d'air s'insinua dans la pièce. Je jetai un regard incrédule autour de moi. À part le rond de lumière de ma lampe, l'appartement baignait dans la pénombre. Je scrutai les recoins sans déceler le moindre mouvement. M. Hérembourg avait pris le large, j'en étais certain. Pourtant, j'avais la nette impression qu'un regard avait glissé sur ma nuque, tandis que j'étais absorbé par les pages jaunies. J'étais fatigué. Mes yeux larmoyaient pendant que les lettres se tordaient en tous sens sur la page. Il restait encore plusieurs ouvrages à compulsier, mais il fallait que je fasse une pause.

Que serait-il arrivé si j'avais pris en considération cette sensation d'être épié ? Qu'aurais-je

découvert pour peu que j'aie levé le nez de mes lectures, me désengageant de l'emprise affable de M. Hérembourg ? Maintenant que j'y repense, peut-être était-ce là ma dernière chance. Il n'allait plus y en avoir d'autres.

Pour l'heure, ankylosé, je me levai pour me faire une tisane. La tête farcie de corps embaumés, je bus lentement le liquide au parfum de fleurs de tilleul, et lui trouvai une amertume inhabituelle. Dehors, il s'était remis à neiger et les flocons passaient devant la fenêtre en longs filaments cotonneux. Quelquefois des cristaux venaient se plaquer sur la vitre, étoiles hexagonales éphémères et uniques... Par ce temps-là, il valait mieux se terrer à l'intérieur, avec des livres anciens et une boisson chaude. Je me laissai choir sur le canapé et allumai un spot, qui éclaira le tableau de Burckhardt posé par terre contre le mur. Allongé sur les coussins moelleux, je contemplai la peinture à laquelle la lumière rasante conférait un certain relief. Les coups de pinceau de l'artiste, téméraires et sûrs, ressortaient de façon visible, augmentant la profondeur de la toile.

Je fixai de nouveau la femme nue étendue sur le lit. Comme d'habitude, mes yeux s'attardèrent sur ses formes alanguies, notant la courbe de ses hanches et la tache sombre de son bas-ventre. Dans son regard, toujours cette flamme mouvante, faite de défi et brûlant de désir. La femme exsudait une sensualité trouble, féroce. Coûte que coûte, j'allais comprendre par quel moyen ce peintre suisse avait réussi à faire un portrait aussi saisissant d'une femme ayant vécu des siècles plus tôt. Il l'avait convoquée d'entre les morts, relevée d'entre les cadavres, j'en aurais mis ma main au feu. Mais quel était donc son secret ?

À toi de le trouver.

Je sursautai. Qui venait de parler ? J'étais seul dans la pièce.

Pas tout à fait, puisque je suis là.

Je me penchai vers le tableau. Avais-je la berlue ? Il me semblait que la femme s'était redressée sur le coude. Maudite tisane ! Sans doute hallucinogène en plus d'être amère. Mais peut-être le peintre l'avait-il figurée déjà dans cette position ?

Détrompe-toi, s'amusa la femme. Le petit Burckhardt me préférait allongée...

— Qui êtes-vous ? demandai-je tout haut.

Appelle-moi Carla. Arnold, lui, m'appelait Mein Liebchen.

— Arnold Burckhardt, ce petit prétentieux qui n'a même pas laissé de traces dans les annales ?

Peut-être pas dans les annales, mais en tout cas sur mon corps, répliqua-t-elle avec un rire de gorge, en promenant un doigt entre ses seins.

Malgré moi, je sentis resurgir l'aigreur d'un amant jaloux.

— Vous couchez donc avec tous ceux qui font votre portrait ?

C'est effectivement le cas, comme tu as pu le constater. Aucun d'eux ne s'est plaint de son sort. Ni Arnold, ni Pieter...

— Pieter Haussen ?

Qui d'autre ? Mon premier amour, mais certainement pas le dernier.

— Vous avouez donc être une créature ressuscitée ? m'écriai-je au comble de l'excitation.

Il me semble que c'était chose acquise. Sinon pourquoi avoir cette conversation, mon cher Adrien ?

— Comment connaissez-vous mon nom ?

Allons, je te vois en ce moment même dans ton peignoir aubergine que tu n'as pas quitté de la journée... Il te va plutôt bien, je dois dire.

Elle se mit sur son séant et croisa ses longues jambes.

Ramène-moi à la vie, et je te donnerai mon corps.

À ces mots, elle écarta les genoux, m'offrant son sexe comme on offre un fruit. Tétanisé par cette vision inattendue, pris d'un désir insatiable, je fus soudain happé à l'intérieur de cette femme qui s'abandonnait. À mes oreilles rugissait un vent terrible, tandis que je m'enfonçais dans l'ancre ténébreux, comme aspiré par une force sans merci. Je sentis monter en moi une vague de plaisir qui culmina dans un étourdissement total. Puis la vague reflua, entraînant avec elle des bribes de souvenirs, des paroles jadis prononcées, une partie de ma vie qui avait cessé de m'appartenir.

Elle me rejeta enfin sur la grève du sommeil, assouvi mais abîmé, nu au milieu de ma mémoire déchiquetée et de ma fidélité en lambeaux.

Cette nuit passée dans les bras de la créature m'ancra fatalement dans mon obsession, comme si le fait d'avoir goûté aux plaisirs d'outre-tombe me liait à jamais aux choses défuntes. Dès lors, le sentiment d'avoir des tentacules enroulés autour de mon cou ne me quitta plus. Parfois, ils se faisaient lâches, presque ténus. D'autres fois, ils mordaient dans ma chair, un rappel de mon asservissement. Alors que la jouissance trouvée avec Lena avait été incendiaire et salvatrice, cautérisant des blessures ouvertes, celle offerte par Carla était traversée d'un remords plein d'angoisse. Le réveil, je m'en souviens, avait été rude...

Dans le carton de Mme Hérembourg, il restait encore quelques livres à examiner, ainsi que je le constatai le lendemain en me levant. La bouche pâteuse et le crâne au bord de l'explosion, je m'empressai de faire un café noir pour me remettre de cette nuit à la saveur délétère. Je commençais à ressentir la fatigue : trop d'adrénaline, trop d'hallucinations. Cela ressemblait à mes jours d'étudiant, même sans les plantes magiques, mais j'avais quinze ans de plus. Je jetai un œil intrigué à la toile de Burckhardt. À la lumière du matin, les choses avaient l'air en ordre. La femme avait repris sa pose alanguie sur le lit et arborait toujours son regard effronté, quoique moins carnassier que cette nuit. Sans ce mal de tête, j'aurais imputé mes récents délires à un cauchemar, mais je sentais encore des suçons sur mon ventre et des griffures le long de mon torse.

On était samedi. Je le savais aux bruits de l'immeuble : les enfants n'avaient pas cours et piaillaient dans les escaliers derrière leurs parents qui montaient avec des provisions. En revanche, les ouvriers étant peu enclins à travailler le week-end, je fus épargné par le bruit horripilant de la perceuse. L'odeur corsée de l'arabica calma mes nerfs. Je grignotai quelques toasts avant de me jeter sous la douche. Il n'y avait que cela pour laver les traces poisseuses que m'avait laissées la compagnie prolongée des momies et des cadavres de la veille.

L'espace d'un instant, la vapeur d'eau, comme un brouillard salubre, me sépara de la réalité. Je n'entendais que le fracas des gouttes d'eau à mes oreilles et j'imaginais que chacune, en rebondissant sur ma peau, emportait avec elle un fragment de mon être chargé d'effluves mortuaires, sentant la myrrhe ou le formaldéhyde. À côtoyer la mort, on finissait par s'imprégner de ses relents douceâtres, gardant malgré soi une particule funeste ou un grain de poussière rance. J'avais passé la soirée aux côtés des morts et de leurs cosméticiens, plongé dans un monde qui mêlait l'Antiquité et le présent, des pratiques ancestrales et des techniques modernes avec, comme sujet principal, un corps qui avait cessé de respirer et qui attendait qu'on l'apprête ou pour l'éternité ou pour quelques heures. L'expérience avait été certes enrichissante mais, à présent, j'aspirais à autre chose – une bouffée de vie, un parfum de rose, des choses périssables mais vivantes.

C'est ainsi que je retournai à Shiraz, à la recherche de la présence rassurante de Hâfez, qui me parla comme toujours d'amour et de beauté, avec des mots désuets qui résonnaient comme des

cailloux jetés dans un cours d'eau. Assis à l'ombre de la tonnelle où pendaient des festons de vigne, je l'écoutai deviser sur sa vision du monde, lui, le mystique que le charme ondoyant d'une femme ne laissait jamais de marbre. Il est vrai que j'évoluais dans un univers qui avait fini de mourir, mais j'y trouvais une vitalité intacte, comme préservée par des mots incantatoires qu'était la poésie de mon maître. Sans doute les éclats de soleil sur les dômes sertis de lapis-lazuli et le glouglou apaisant des fontaines m'avaient-ils pacifié, toujours est-il que je me sentais comme un bienheureux dans la petite brise qui faisait frémir les voilages.

Ce fut seulement au moment où la lumière se fit rare que je partis de ce lieu enchanteur, à regret, humant, pour la route, une dernière bouffée de jasmin.

Assis dans le demi-jour, j'avais de nouveau cette impression désagréable qu'on me surveillait. Son regard effleurant mon dos, tentant de contourner la chaise, quelqu'un m'observait. Mais qui ? Faisant volte-face, je fixai la peinture de Burckhardt pour y déceler un mouvement suspect. Carla, la vicieuse, ne bougea pas sur sa couche et se contentait de contempler la fenêtre de ses yeux impudents. Énervé, je tirai à moi la caisse de livres à inspecter. Tant qu'à faire, autant les passer en revue, de façon à prévenir l'ami Aymeric de la tâche qui l'attendait.

Je craignais que M. Hérembourg n'ait été attiré uniquement par les sujets morbides, aussi je soulevai avec précaution le premier volume abîmé qui se présentait à moi. Retenant ma respiration, je lus : *Commentaires sur le « Traité ésotérique du Maître qui porte la simplicité »* de Philippe Che. Le titre m'intrigua et je me mis à feuilleter l'ouvrage récent, dont la couverture en cuir avait été sévèrement endommagée. Happé par le sujet, je fus surpris dans ma lecture par la sonnette qu'on activait avec frénésie.

— Aymeric ! fis-je en voyant ses paupières lourdes. Que se passe-t-il ?

— Je suis au bout du rouleau ! Cela fait des nuits que je ne dors plus.

Il se dirigea d'un pas raide vers le canapé et s'y laissa tomber avec lassitude. Le prenant en pitié, je lui suggérai :

— Ne te laisse pas tracasser par la traduction de Saadi. Les poètes sont quelquefois retors et n'hésitent pas à nous narguer avec leurs vers pour avoir le plaisir d'une visite des siècles plus tard. Tu n'as qu'à lui apporter des douceurs la prochaine fois que tu le verras.

— Qu'est-ce que tu racontes ? répliqua-t-il, me coulant un regard surpris. Je ne fréquente pas personnellement les poètes morts, je me borne à interpréter leurs œuvres. Et d'ailleurs, Saadi est le moindre de mes problèmes en ce moment.

Il étendit ses jambes qu'il posa sur la table basse.

— Figure-toi que c'est mon petit dernier qui me mène la vie dure. Il est en train de faire ses dents. Impossible de fermer l'œil.

— Ton petit dernier ? Enfin, le dernier avant le prochain...

Aymeric, la cinquantaine flegmatique, était en réalité un étalon qui s'ignorait. Grande carcasse un peu voûtée, il plaisait pourtant aux femmes, qu'il engrossait au détour d'une conversation sur le soufisme. Il avait pas mal voyagé dans sa jeunesse et avait laissé une partie de lui-même sur chaque continent.

— Non ! protesta mon ami. C'est le cinquième avec Christine et je commence à me fatiguer.

— Dis-toi que tu survivras grâce à ta progéniture : tes gènes se perpétueront des steppes de Mongolie aux forêts de Tasmanie.

— La belle affaire ! Ce sont mes rejetons qui me tueront avec leurs hurlements et leurs crises d'adolescence.

Aymeric désigna la cuisine du menton et demanda :

— Au fait, tu n'aurais pas quelque chose à grignoter ? Avec mes soucis, j'en oublie de me nourrir !

Je lui donnai un paquet de biscuits, qu'il croqua bruyamment. Soudain, il se redressa et renifla l'air.

— C'est quoi, cette odeur de moisi ?

L'occasion était trop belle. Je désignai les livres que je comptais lui soumettre.

— Justement ! J'ai une faveur à te demander. Pourrais-tu essayer de rafistoler ces ouvrages ? Je sais que tu es un spécialiste dans le domaine...

Ma basse flatterie eut l'air de faire son effet, car Aymeric s'empressa de prendre en main le livre que je feuilletais à son arrivée.

— Il est carrément détruit ! s'exclama-t-il, surexcité. Regarde donc sa couverture déchirée. Il faudra au moins une greffe de peau pour le remettre en état.

Son œil avide de chirurgien esthétique sur le point de dégainer son scalpel me confirma qu'il serait prêt à restaurer les livres de M. Hérembourg.

— Tiens donc, poursuivit mon ami, intrigué. Tu lis des traités ésotériques maintenant ? Cela a rapport avec ton travail sur Hâfez ?

— Pas du tout ! Il s'agit d'une explication du *Baopuzi* de Ge Hong, célèbre alchimiste chinois du III^e siècle. Il paraît que les taoïstes étaient constamment à la recherche de l'immortalité...

Aymeric partit d'un rire émoustillé à la vue de dessins anatomiquement explicites qui accompagnaient le texte.

— On dirait que je suis taoïste sans le savoir ! Il y a des positions que je reconnais pour les avoir pratiquées.

— En théorie, les « arts de la chambre » préconisent de nourrir le principe mâle, le *yang*, grâce au principe femelle, le *yin*. Grâce à cet équilibre, l'adepte atteint l'immortalité.

— C'est une question de bon sens en fin de compte, admit Aymeric. En quoi est-ce donc ésotérique ?

Je n'avais pas lu les premiers chapitres pour rien. Aussi dis-je d'un air docte :

— Il n'y a pas que ces jeux plaisants pour prétendre à l'immortalité. Les taoïstes ingurgitaient aussi des drogues basées sur un trio d'éléments : le cinabre, ou sulfure de mercure rouge, le mercure et l'or.

Comme Aymeric semblait impressionné par mon savoir nouvellement acquis, je lui expliquai que l'idée des alchimistes chinois était d'obtenir un élixir de longue vie en sublimant continuellement des ingrédients. Ge Hong donnait ainsi les recettes d'une trentaine d'élixirs, qui montraient la variété des ingrédients utilisés : le cinabre, le mercure, le réalgar, la malachite, le soufre, la magnétite, le miel, le sang, l'orpiment, le minium, le jade...

— Ces composés se paraient de noms poétiques, voire secrets, comme « Graisse de dragon », « Fille pourpre » ou « Liquide mystérieux », fis-je, rêveur. Tiens, ici on détaille la recette intitulée « Fleur d'élixir ».

Aymeric se pencha sur l'ouvrage et lut à voix haute :

Commencer par préparer le « Jaune mystérieux ». Y ajouter une solution de réalgar et une solution d'alun. Préparer le lut avec plusieurs douzaines de livres de sel du Gansu, de sel alcalin, d'alun, de poudre de coquilles d'huître, d'argile rouge, de poudre de pierre de savon et de carbonate de plomb. Chauffer pendant trente-six jours. Quiconque prendra cet élixir sept jours durant deviendra immortel. Si cet élixir est transformé en pilules à l'aide de graisse mystérieuse et

placé sur un feu vif, il se transformera rapidement en or. L'on peut également obtenir de l'or en ajoutant dix onces de cet élixir à cent livres de mercure : celui-ci, en chauffant, se transformera en or. Si l'opération réussit, cela signifie que l'élixir est correct. Si elle ne réussit pas, resceller les ingrédients et recommencer à chauffer comme indiqué précédemment. Vous ne pouvez échouer.

Il siffla entre ses dents.

— Ces anciens Chinois avaient tout compris – et pas seulement l'intérêt des ébats sexuels. À en croire ton taoïste, ils avaient aussi trouvé un élixir d'immortalité... Quel dommage que certains ingrédients de cette recette soient inconnus !

Voyant son enthousiasme, j'allais repêcher un autre livre du carton, mais Aymeric jeta un coup d'œil à sa montre.

— Désolé, mais il faut que j'y aille. Christine va me passer un savon si je tarde trop. Tu connais les femmes. Elles te culpabilisent pour que tu les consoles ensuite au lit. Et tu t'étonnes que je me retrouve avec toute une marmaille au bout du compte !

Il s'esquiva en empochant une barre de chocolat qui traînait sur le comptoir.

Seul avec mes livres en piteux état, je me grattai les tempes. Sacré Aymeric, il vous donnait toujours l'impression de vous avoir aidé, alors que c'est vous qui l'aviez nourri.

— Allons ! me glissa une voix aimable. Ce brave garçon ne rechignera pas à la tâche. Il suffit de lui offrir des petites gâteries pour sa peine.

Je tressaillis. M. Hérembourg s'était matérialisé à mes côtés, des cubes de fromage dans les paumes.

— Comment êtes-vous donc entré ?

Il se contenta de sourire d'un air badin et désigna un vieux volume habillé de cuir, qui s'intitulait *L'Alchimie et les Alchimistes*.

— Ça, c'est de la belle ouvrage ! Il a été écrit par Louis Figuier en 1854. L'auteur, un médecin français qui s'est distingué en publiant des ouvrages de vulgarisation en sciences et en histoire, se propose de présenter les arts hermétiques au cours du temps. Vous constaterez que le sujet est dans le droit prolongement des écrits de Ge Hong.

Je parcourus l'introduction. De façon classique, Figuier commençait par la présentation des principes fondamentaux de l'alchimie en Europe. Il relatait ainsi leur quête de la transmutation des métaux vils en or, opération réalisable grâce à la pierre philosophale. Cette fameuse pierre, appelée aussi « Grand Élixir », « Quintessence » ou « Teinture », permettait d'obtenir l'or au contact du métal fondu. Citant Raymond Lulle, grand philosophe mystique du XIII^e siècle, Figuier racontait cette transformation :

Prends, dit-il dans son Nouveau Testament, de cette médecine exquise, gros comme un haricot, projette-la sur mille onces de mercure, celui-ci sera changé en une poudre rouge. Ajoute une once de cette poudre rouge à mille onces d'autre mercure, la même transformation s'opérera. Répète deux fois cette opération, et chaque once de produit changera mille onces de mercure en pierre philosophale. Une once du produit de la quatrième opération sera suffisante pour changer mille onces de mercure en or qui vaut mieux que le meilleur or des mines.

— Vous voyez, intervint Édouard Hérembourg, en ouvrant un paquet de chips. De même que chez les Chinois, ces opérations alchimiques font appel à une substance mystérieuse qui serait la pierre, qu'on projette de façon répétée sur le mercure pour obtenir de l'or au final.

J'acquiesçai d'un hochement de la tête.

— Ce n'est pas tout, continua le bonhomme. Car savez-vous que le parallèle se poursuit dans le domaine de la santé ?

D'un doigt imbibé de gras, il désigna un passage où il était question d'un breuvage miraculeux à base de « Grand Roi ». Rejoignant leurs homologues chinois, les alchimistes européens voyaient dans la pierre philosophale un remède contre les maladies, ainsi qu'une promesse de longue vie.

— Même séparés par des siècles, ces courants de pensée se répondent, fis-je avec plaisir. Jusque dans le maniement d'un élément légendaire : l'élixir ou la pierre, qu'on fait agir sur le mercure et d'autres métaux vils par des projections.

— Eh oui, confirma Édouard Hérembourg, la jaquette constellée de miettes. C'est un secret que gardaient jalousement les adeptes des arts hermétiques.

Penché sur le texte, j'opinaï du bonnet, étonné de trouver quelques personnages connus, comme Nicolas Flamel et Edward Kelley, détenteurs présumés de la pierre philosophale. Mais là, on entrait dans l'univers nébuleux du charlatan, dont les prouesses demeuraient drapées d'un voile opaque difficile à déchirer. Certains, ayant hérité d'un alchimiste une portion de pierre philosophale, s'évertuaient à effectuer des projections dont ils ignoraient les tenants et les aboutissants, de sorte qu'à l'épuisement de leur stock de poudre, ils s'avéraient incapables de produire la moindre once d'or.

Je me pris à imaginer tout ce monde penché sur un secret explosif, qui promettait richesse et longue vie, tout en révélant les ambitions et les turpitudes de l'homme... Cette fameuse pierre philosophale, qui se trouvait parfois sous forme de poudre, était l'ingrédient miraculeux, le graal de tout adepte. Sur les pratiques ésotériques des alchimistes soufflait le vent de la magie.

Ayant compris l'étendue des promesses de la pierre, je poursuivis ma lecture. Louis Figuier parlait alors d'autres figures connues de la société alchimique, notamment d'un dénommé Alexandre Sethon. Mes yeux commençaient à fatiguer, et mon regard balaya distraitement les premières phrases qui lui étaient consacrées. Ce ne fut qu'au milieu de la page que les mots s'imprimèrent dans mon cerveau. J'y reconnus un nom qui envoya une décharge à travers mon corps.

Incrédule, je dus relire plusieurs fois le paragraphe pour m'assurer que je ne rêvais pas. Impossible. Cela ne pouvait pas être une coïncidence.

Je me levai précipitamment et décrochai le téléphone.

*

Je passai les heures qui suivirent sur Internet, à faire des recherches sur Louis Figuier et les alchimistes qu'il évoquait dans son livre. Soudain obnubilé par Alexandre Sethon, je traquai toutes les informations disponibles à son sujet, tentant de cerner ses origines, ses convictions, le suivant dans ses déplacements, comme pour frôler une ombre qui avait traversé le monde quatre cents ans plus tôt. Plus j'en apprenais sur lui, plus je pénétrais le monde des Sages, avec ses détours cachés et ses coups bas nés de la convoitise des hommes. Je me rendais compte de la puissance des rois, qui pouvaient obliger un adepte à faire des projections contre la promesse de ne pas le jeter en geôle. Je comprenais aussi le dévoiement de l'art des fourneaux, avec l'apparition d'escrocs qui bernaient les gens en affichant un savoir qu'ils ne maîtrisaient pas. Ce qui me captivait, c'était cette foule de personnages connus que l'alchimie avait fascinés : Isaac Newton, Robert Boyle, Francis Bacon..., ces scientifiques et ces philosophes qui avaient perçu le glissement de l'alchimie vers la chimie moderne. Ainsi, dans cette sphère ésotérique, les gens de bien côtoyaient les charlatans, les uns cherchant à

comprendre la transmutation des métaux, les autres à la mettre en œuvre par tous les moyens.

Absorbé par mes lectures, je bondis au son de la sonnette.

— Ah, enfin te voilà ! dis-je en m'effaçant pour laisser entrer Lena.

La mine soupçonneuse, elle se débarrassa de son manteau et croisa les bras sur sa poitrine, qu'un pull ajusté révélait avantageusement.

— J'espère que tu as une bonne raison de me faire venir ici un samedi soir, car tes explications au téléphone étaient plus que succinctes. J'étais sur le point d'entamer un nouveau roman policier...

— Cela tombe bien ! Je vais te raconter ma propre petite enquête...

Je la dévisageai discrètement. Elle n'avait pas l'air de m'en vouloir pour mon départ matinal de l'autre jour. Peut-être avait-elle même oublié notre nuit passée ensemble. En tout cas, elle ne faisait montre d'aucune familiarité, comme si cet épisode était bel et bien enterré. Cela m'arrangeait bien.

— Ton enquête ? railla Lena en désignant du menton les ouvrages étalés sur la table. Qu'est-ce que tu cherchais au juste ? Le nom du vandale qui a arraché les pages et déchiqueté tes livres ?

Je réprimai mon impatience.

— Pas du tout ! J'ai des quêtes intellectuelles plus haletantes que ça. Figure-toi que j'ai fait une avancée spectaculaire dans l'affaire des vanités !

Elle haussa un sourcil joliment dessiné, et je ne pus que remarquer les fragments cuivrés qui dansaient au fond de ses prunelles.

— Encore obsédé par ces toiles ? lâcha-t-elle, agacée. Tu poursuis donc tes recherches paranormales ?

— Bon, écoute-moi juste cette fois, au lieu de te gausser. Depuis notre dernière conversation sur les *memento mori*, j'ai eu l'occasion de me pencher sur différents sujets...

Lena feuilleta quelques livres et me coupa d'une voix étonnée :

— J'ignorais que tu possédais des livres sur les momies...

— Ils ne sont pas à moi. Ils appartiennent à M. Hérembourg, le mari de ma voisine. Grâce à ses commentaires, je suis tombé sur une information inespérée.

Je désignai *L'Alchimie et les Alchimistes* de Louis Figuier et commençai à expliquer ce que j'avais compris de la quête immémoriale des Sages. Je parlai de la pierre philosophale en insistant sur ses multiples facettes.

— Comprends bien que la pierre est à la fois une promesse de longue vie, mais aussi l'élément qui permet la transmutation des métaux vils en or. Les hommes étaient prêts à tuer pour moins que ça.

J'embrayai prestement sur le cas d'Alexandre Sethon, connu sous le nom du Cosmopolite. Cet Écossais, une figure célèbre chez les alchimistes du XVII^e siècle, avait voyagé dans toute l'Europe et s'était distingué à plusieurs reprises par sa maîtrise de l'art hermétique. L'une de ses qualités premières était son désintéressement : il effectuait des projections non pour s'enrichir, mais pour tenter de convaincre ceux qui doutaient des fondements de l'alchimie. À plusieurs reprises dans sa vie, il offrit l'or ainsi obtenu à des amis, avant de repartir sous d'autres cieux. On le retrouvait à Amsterdam, Rotterdam, Zurich, Cologne, prêchant l'alchimie comme on prêche une religion. Cette entreprise était d'autant plus délicate qu'en ces temps d'émergence des Lumières, il lui fallait démontrer la vérité de l'art des alchimistes tout en préservant leurs secrets. C'est ainsi que plusieurs témoins dignes de foi racontaient comment l'adepte avait fait chauffer du plomb et du soufre dans un creuset, avant d'y jeter « une poudre assez lourde de couleur jaune citron ». Quand les témoins éteignirent le creuset, ils ne trouvèrent plus la moindre trace de plomb, mais au contraire « de l'or le plus pur ».

Lena tourna vers moi un visage sceptique.

— En quoi les transmutations effectuées par Alexandre Sethon éclairent-elles l'affaire des tableaux ?

— J'y viens ! Souviens-toi que l'homme savait se montrer généreux envers ses amis... Aux dires de Louis Figuier, Sethon avait recueilli en 1601 un marin hollandais échoué sur les côtes d'Écosse et s'était lié d'amitié avec lui.

Je fis une petite pause pour ménager mes effets. Puis je repris en détachant mes mots :

— Ce Hollandais habitait Enkhuizen et s'appelait... Haussen !

— Pieter Haussen ? s'enquit Lena, dubitative.

Je secouai la tête.

— Pas Pieter, mais *Jacob* Haussen – un homme que Sethon serait appelé à revoir un an plus tard.

Pour prouver mes dires, j'ouvris le livre de Louis Figuier et lui lus le passage qui m'avait fait bondir :

Dès les premiers mois de l'année 1602, notre philosophe inaugure ses pérégrinations par un voyage en Hollande. Il allait visiter son hôte et son ami Haussen, qui habitait alors la petite ville d'Enkhuysen. Le matelot le reçut avec joie et le retint plusieurs semaines dans sa maison. Pendant ce séjour, leurs cœurs achevèrent de se lier d'une amitié toute fraternelle. Aussi l'Écossais ne voulut-il point quitter son hôte sans lui confier qu'il connaissait l'art de transmuter les métaux, et pour le lui prouver, il fit une projection en sa présence. Le 13 mars 1602, Sethon changea un morceau de plomb en un morceau d'or de même poids, qu'il laissa comme souvenir à son ami Jacob Haussen.

— Or, dis-je, plein d'enthousiasme, d'après la thèse de Jean-Félicien Virouleau, nous savons que le père du peintre s'appelait justement Jacob. Les dates concordent : Pieter est né en 1590, il a donc une dizaine d'années quand son père reçoit Alexandre Sethon. Imagine que cette visite ait laissé une impression impérissable sur lui...

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Supposons un instant que le jeune Pieter ait assisté à la transmutation du plomb en or. Il aurait alors observé l'utilisation de la poudre miraculeuse. Peut-être Sethon évoqua-t-il toutes les vertus de cette pierre philosophale qui, entre autres, permet de prolonger la vie.

Lena m'interrompit sans ambages.

— Prolonger la vie ne signifie pas ressusciter un mort. Or, c'est bien à cela que tu penses, n'est-ce pas ?

— C'est vrai. Mais le principe d'une poudre spéciale peut avoir son importance. Qui sait si le peintre n'a pas retenu cette idée pour essayer de fabriquer un autre type de poudre, plus tard dans sa vie ?

Appuyée contre la fenêtre, Lena affichait une moue incrédule. Je savais qu'elle n'allait pas se laisser convaincre facilement, et pourtant j'avais l'impression de détenir une information cruciale. Cette rencontre entre son père et un alchimiste de renom ne pouvait avoir été oubliée par le jeune garçon. L'usage d'une poudre magique devait l'avoir frappé. Comme dans un conte de fées, une nuée fine pulvérisée sur le gris du plomb en fusion le transforme en bloc d'or aux miroitements ensorceleurs... Il y a, dans chaque grain ténu, la promesse d'un changement inespéré, d'un renversement des codes et de l'abolition des lois naturelles. Et quelle loi naturelle plus absolue que la mort elle-même ? Aux yeux d'un enfant, n'est-ce pas là le cœur du miracle, ces poussières virevoltantes qui, mélangées aux choses du monde, les affranchissent de leur lourdeur statique pour

les propulser vers un autre palier de réalité – où, justement, tout devient possible ?

— C'était cela son secret, murmurai-je par-devers moi.

— Quel secret ? intervint Lena, qui avait entendu.

— Le secret de Haussen. Je suis persuadé que le peintre a trouvé une poudre qui a servi à ressusciter sa femme. C'est bien ce qu'a laissé entendre Carla...

Je me mordis les lèvres. Trop tard.

— Carla ?

— Carla, la femme dans le tableau de Burckhardt.

— Elle t'a donné son nom ? ironisa Lena en coulant un regard vers la toile posée contre le mur.

— Oui, l'autre soir...

La diablesse rousse partit d'un rire cruel. Elle leva les yeux au plafond et s'en fut sans mot dire.

Que se serait-il passé si, à ce moment, elle m'avait écouté au lieu de se moquer de moi ? Si elle m'avait opposé des arguments bien à elle, bardés de logique et cuirassés de raison ? Elle aurait pu m'enserrer dans les rets du réel et m'arrimer dans la cohérence du monde. Elle m'aurait protégé par sa science sans faille.

Mais elle avait choisi de rire. Et ce rire, si impitoyable et si destructeur, me projeta hors des frontières de la raison. Les liens qui me retenaient encore au monde que je connaissais avaient rompu, tranchés net par l'éclat d'un rire, tandis que je m'envolais vers un univers de toutes les possibilités.

Ainsi éjecté de la réalité, je fus happé par une spirale obsessionnelle qui ne me lâcha plus.

Libre de toute entrave, je me replongeai dans le passé de Pieter Haussen, avec l'espoir de conforter l'hypothèse que Lena venait d'atomiser d'un rire sonore. Le nez dans les livres, j'avais eu l'impression de piétiner, mais le mépris de cette femme me galvanisa. Avec un haussement d'épaules, je regardai Lena déguerpir, trop heureuse de vaquer enfin à sa lecture, et me laissai choir dans un fauteuil pour réfléchir.

Je partis de la certitude que Pieter Haussen, le fils de Jacob, avait effectivement assisté à la transmutation éblouissante du plomb en or, grâce au pouvoir d'une poudre magique. Cet événement s'étant gravé dans son esprit, il y repenserait plus tard, aux heures les plus noires de son existence : celles qui suivirent la mort de sa femme Cornelia. Je me mis alors à la place de ce peintre qui venait de perdre l'amour de sa vie, appelant à moi cette immense solitude que connaissent les amants abandonnés, cette impression de dérive infinie...

Alors, sans prévenir, le souvenir d'Emma me submergea totalement, je sentis son parfum d'herbe et de mûre comme si elle se tenait derrière moi, les mains plaquées sur mes yeux... Je me revis, transi, à ses côtés, tandis qu'elle glissait hors de ce monde, déjà pâissante, saignée de ses couleurs. Je fus une nouvelle fois pris à la gorge par cette angoisse devant une perte irréparable, la lente destruction de l'être aimé, qui se délite à vue d'œil, s'évaporant à mesure que les teintes se diluent. Plus que jamais, je comprenais l'association entre les nuances chaudes et la vie. La transparence rosée de la peau, le carmin des lèvres, le léger rougissement des pommettes : tout cela sous-entend le battement d'un cœur et le frémissement d'un cil. Et quand la mort arrive, elle se coule dans l'enveloppe charnelle comme une eau malsaine, délayant le rougeoiement vital par touches insidieuses. Les couleurs s'affadissent ou virent au vert. Vert de plomb, vert-de-gris, vert de terre...

Et donc, peu à peu, la conclusion s'imposa à moi : pour retenir l'être aimé et l'empêcher de se fondre dans une obscurité sans recours, ne suffisait-il pas de faire son portrait ? L'animer avec les couleurs de la vie, comme le disait M. Hérembourg, lui qui avivait les cadavres grâce à sa palette de thanatopracteur ? Rappeler quelqu'un à son souvenir de façon si précise, si éclatante, n'est-ce pas lui offrir un ancrage dans notre monde ? Au fond, c'était logique : de même que le sculpteur Pygmalion avait supplié Aphrodite de donner vie à sa statue Galatée, un peintre s'évertuerait à animer le portrait de l'être aimé.

Au creux du fauteuil, je repensai aux toiles de Haussen. D'après Virouleau, le peintre avait retrouvé une deuxième jeunesse en 1663, avec l'apparition de Carolien Hogarth, qui ressemblait en tous points à Cornelia Hooft. Or, à cette période, Haussen avait peint le second tableau, ainsi que l'attestait la présence de la carte de Blaeu. Si ma théorie se confirmait, Haussen l'aurait peint *dans le but de ressusciter Cornelia*...

Je me redressai tout à coup, titillé par une idée. Les peintres de l'époque se servaient de pigments qu'ils mélangeaient à de l'huile de lin afin de produire la couleur souhaitée. Et si, lors de ce

processus, Haussen avait intégré sa poudre spéciale inspirée de celle de l'alchimiste Sethon ?

Je jaillis de mon siège. Un détail m'était revenu au sujet du tableau de 1663. Selon les analyses faites par Lena, il présentait plusieurs aspects étranges. Je ne me rappelais plus très bien lesquels, aussi je m'empressai de m'installer devant mon ordinateur. Avec fébrilité, je cherchai les fichiers que Lena m'avait laissés. J'ouvris celui qui correspondait à l'analyse de la toile en question et relus les conclusions de l'étude. Le réflectogramme correspondant avait révélé la présence d'un dessin de squelette sous le corps de la femme peinte. De plus, les pigments avaient changé entre les toiles de 1620 et 1663 : dans ses notes, Lena avait consigné l'emploi d'un violet grisâtre appelé *caput mortuum* et une trace de cinabre, autrement dit le sulfure rouge de mercure...

Cette indication me tétanisa. Par quel curieux hasard Haussen avait-il fait usage d'un élément prisé par les taoïstes chinois et les alchimistes de l'Occident ? Les livres de M. Hérembourg me l'avaient appris : cet élément était associé à la recherche de longue vie, voire de l'immortalité. Mais s'agissait-il d'un hasard ? Je commençais sérieusement à en douter.

Je poursuivis la lecture du compte rendu. Il y avait autre chose à propos des pigments. Lena avait comparé ceux utilisés pour le visage de la femme, à la fois dans les tableaux de Haussen et dans celui de Burckhardt, peint en 1925. Dans le pigment blanc des deux toiles les plus récentes figuraient des composants supplémentaires : du carbonate de calcium et du phosphate de calcium – les constituants principaux des os. Maintenant, tout cela me revenait à l'esprit et je savais que je tenais là un début de confirmation de mon hypothèse.

Se pouvait-il que ces os pulvérisés soient la mystérieuse poudre employée par Haussen ?

Un vent froid s'enroula autour de ma nuque. J'avais de nouveau l'impression d'être observé. Un regard méfiant sur Carla, lovée dans la toile de Burckhardt, m'assura qu'elle n'avait pas bougé. Pourtant, je fis le dos rond, comme pour protéger mes pensées. Je n'avais aucune envie de me laisser distraire, alors que j'étais sur le point de découvrir quelque chose d'important.

Je m'efforçai de me ressaisir. Donc, en supposant que les os broyés aient été un des composants de la poudre de Haussen, restait à en déterminer l'origine. Étaient-ce des os de poulet, de vache ? Comment le savoir ?

Au bout d'un long moment, je laissai échapper un grognement d'exaspération : impossible pour moi d'analyser la provenance de cette substance. Il fallait raisonner autrement.

Pendant que je traquais Haussen et ses mystères, la nuit était tombée. La lumière orangée des lampadaires au sodium se reflétait dans les nuages bas. Je commençais à avoir faim, mais j'étais obnubilé par cette histoire. La personnalité de Haussen m'intriguait. Je l'imaginais devant sa toile, ayant déjà préparé ses pigments et sur le point de peindre le portrait de sa femme Cornelia. Il aurait pu se contenter de figurer une jeune femme se mirant dans une glace, mais voilà qu'il s'était pris à dessiner un squelette très détaillé, avant de le cacher sous le corps de la femme vue de dos. C'était fort curieux. De même, pourquoi avoir fait le dessin préliminaire qui rattachait le visage vu dans le miroir à un autre corps jeune et robuste, de sorte qu'on ait l'impression qu'un squelette se regardait dans un miroir et y découvrait son reflet, qui était une jeune femme ?

Pourquoi ? Je sursautai. Je savais pourquoi. Pour illustrer, en filigrane, cette résurrection qui allait se produire aussitôt le portrait achevé. C'était un indice et une preuve de ce qu'il allait entreprendre. Pour qui ? Peut-être pour lui-même, ou alors pour la postérité, comme un legs qu'il faisait à ceux qui allaient venir et qui connaîtraient, comme lui, les affres d'une insupportable séparation. Haussen me devint soudain très sympathique, presque fraternel, un passeur de secrets prêt à partager ses trouvailles avec qui y mettrait du cœur.

Mes tempes bourdonnaient tandis que je regardais l'image de la toile de Haussen sur l'écran de

l'ordinateur. Elle me plaisait encore plus depuis que j'en connaissais les zones cachées. Sans les instruments de Lena, comment aurait-on su qu'il se cachait des indices sur cette tentative de résurrection ? L'artiste avait dissimulé le squelette sous une couche de peinture et ne pouvait savoir que, des siècles plus tard, la réflectographie infrarouge allait révéler ces dessins sous-jacents. S'il comptait léguer le fruit de ses recherches, il fallait qu'il saupoudre son œuvre d'indications *visibles*. Je hochai la tête. Il y avait fort à parier que Haussen ait émaillé cette deuxième toile d'éléments témoignant de ses actes.

Il ne restait qu'à les débusquer.

Cette toile, à elle toute seule, ne pouvait contribuer à faire surgir les indices dissimulés. Mais moi, je savais qu'il en existait une autre, presque identique, peinte quarante ans plus tôt... J'affichai le tableau de 1620, anodin, dépourvu de poudre de calcium, qui montrait une Cornelia rêveuse devant sa glace. C'était, à n'en point douter, le modèle ayant servi à créer la deuxième composition. Si Haussen avait égrené des indices, ces derniers apparaîtraient comme des rajouts dans le tableau de 1663.

Sur une feuille, je notai les différences entre les deux œuvres. À première vue, l'artiste avait gardé les principaux objets qui meublaient la pièce aux murs bistres : sur la table tendue de lin, les emblèmes usuels des vanités, destinés à rappeler la fugacité de la vie – des coquillages, un sablier, des fleurs qui se fanent, un instrument de musique, une chandelle en bout de course, et l'éternelle tête de mort, grimaçant de toutes ses dents. Mais dans le deuxième tableau, une feuille de palmier avait fait son apparition, ainsi que la fameuse carte de Willem Janszoon Blaeu et une longue-vue. En outre, par la fenêtre ouverte sur la mer, on voyait la silhouette d'un navire en route vers le large.

Perplexe, je me grattai le front. C'était bien joli de dresser cette liste, mais que signifiaient tous ces rajouts ? Apparemment, l'artiste insistait sur la notion de voyage maritime : la carte, l'instrument de navigation et le bateau qui s'éloigne. Haussen avait-il voyagé entre 1620 et 1663 ? Il me semblait que non. Je fis la moue. Il me fallait être plus précis que cela.

— Dire que je vous ai laissé un précieux exemplaire de ma thèse ! railla quelqu'un derrière moi.

— Monsieur Virouveau ! Je ne vous ai pas entendu entrer...

Le vieux chercheur portait son caban à boutons dorés et des bottes en caoutchouc. De sa poche dépassait une bouteille de rhum bien entamée. Dans la pénombre, ses prunelles luisaient étrangement, comme éclairées par une lune invisible.

— C'était bien la peine de vous avoir parlé de Haussen, puisque vous avez oublié la moitié des choses le concernant ! me reprocha-t-il en éructant derrière sa main. Je vous ai pourtant dit qu'après la mort de sa femme le peintre avait vécu en reclus pendant trois ans. Ensuite, il n'avait guère fréquenté que les marins du port d'Enkhuizen. Il fallait suivre, au lieu de rêvasser pendant que je parlais.

— Bon, ça me revient, répondis-je, piqué au vif. Haussen n'a pas quitté la Hollande à cette époque. Et d'ailleurs, je ne rêvassais pas, j'ai failli vomir dans votre appartement qui tanguait comme une embarcation de fortune.

— Quelle mauviette ! Prenez donc un escargot pour stimuler votre mémoire.

Il détacha un gastéropode qui remontait le long de sa botte et me le tendit. Je reculai. Il le piqua alors avec un cure-dent et l'avalait.

— Revenons à la feuille de palmier que vous avez relevée dans la deuxième toile. Que vous suggère-t-elle ?

— Pas grand-chose ! Et je suis sûr qu'elle ne vous inspire pas davantage.

Le visage du vieillard s'empourpra de colère.

— Petit impertinent ! Je l'ai identifiée dans ma thèse, que vous êtes incapable de lire correctement.

Pour prouver le contraire, je compulsai rageusement les pages. Virouleau perdait la tête. Je n'avais rien vu de tel. J'étais sur le point de triompher quand des mots en italique dans un paragraphe attirèrent mon attention : *Daemonorops draco*. Évidemment, cela ne me disait rien.

Alors que Virouleau ricanait dans mon dos, je m'assis à l'ordinateur et lançai une requête sur l'encyclopédie en ligne Wikipedia. La réponse fut immédiate :

Le genre Daemonorops regroupe une centaine d'espèces de palmiers grimpants épineux de la famille des Arécacées originaires des régions tropicales d'Asie. Les tiges de plusieurs espèces sont utilisées pour produire du rotin. Les fruits de certaines espèces, en particulier Daemonorops draco, produisent une résine rouge appelée “sang-dragon”.

J'étouffai un soupir. Cela ne m'avancait pas énormément. L'encyclopédie expliquait par ailleurs que cette résine, connue depuis l'Antiquité, était utilisée d'une part dans la préparation de pigments et d'encre, et d'autre part, chez les anciens Chinois, pour atténuer la douleur et cicatriser les blessures. Cependant, arguait l'article, il se pouvait que les gens aient confondu le sang-dragon végétal avec le cinabre minéral. Cette dernière allusion au sulfure de mercure finit de me convaincre que j'étais sur la bonne voie. Haussen faisait réellement référence aux alchimistes, d'autant que le dragon – je m'en souvenais à présent pour l'avoir lu dans un des livres de M. Hérembourg – était un symbole incontournable chez les adeptes du fourneau. Ainsi, le mercure, à la fois eau et feu, était souvent représenté sous les traits d'un dragon noir couvert d'écailles. De plus, le dragon apparaissait dans le mythe fondateur chinois en tant que puissance céleste et, dans la mythologie grecque, comme gardien des trésors. En l'occurrence, si Haussen avait effectivement caché dans cette toile le secret de la résurrection, c'était sans conteste un trésor.

— Eh bien, quand on vous pousse un peu, vous êtes moins bête que vous n'en avez l'air, ironisa Virouleau après une rasade de rhum.

Pourtant, je ne progressais pas d'un pouce. La feuille de *Daemonorops draco* ne me donnait aucune indication sur la nature de la poudre employée par Haussen. J'avais scruté tous les éléments qui différenciaient les deux tableaux, sans que cela éclaire davantage le mystère.

Agacé, je tournai mon regard vers la fenêtre. Dehors, la neige continuait à tomber. Les flocons tourbillonnants venant se coller aléatoirement à la vitre étaient comme mes propres pensées : des idées ballottées par un vent capricieux qui se dispersaient sans jamais former un dessin cohérent. J'oubliais quelque chose...

— Arrêtez de faire ces bruits répugnants, dis-je à Virouleau qui suçotait la coquille d'escargot. Vous m'empêchez de réfléchir.

Il la jeta par terre et sortit un bulot de sa poche, qu'il se mit à lécher tout en me dévisageant avec insolence.

Je me frappai le front. J'avais trouvé le détail qui me manquait : il s'agissait d'un ajout dans le deuxième tableau. En effet, sur la table figuraient toujours les nautilus, les porcelaines et les volutes, mais Haussen avait peint quelques spécimens supplémentaires parés de longues épines. Si mes souvenirs étaient bons, il s'agissait de murex, dont on tirait la pourpre. Je fronçai les sourcils. Quel intérêt représentait donc ce coquillage ?

— Ça ne va pas, non ? dis-je à Virouleau qui écrasait tranquillement les coquilles vides sous ses bottes, à mesure qu'il en dégustait d'autres. Vous allez rayer mon parquet !

Irrité, je fixai les débris qu'il me faudrait ramasser. Il me fallut quelques minutes avant de me rappeler que la coquille des animaux marins est principalement constituée de carbonate de calcium. L'un des résidus révélés par la réflectographie infrarouge. Voilà qui était encourageant : se pouvait-il que la coquille de murex broyée fasse partie de la composition de la mystérieuse poudre ? En tout état de cause, et parce qu'il n'y avait pas d'autre option, je décidai que oui.

Mais pourquoi ?

Bien sûr, je savais que, depuis l'Antiquité, la pourpre, la plus précieuse des couleurs, servait à teindre les vêtements des souverains. Certains empereurs byzantins portaient d'ailleurs le surnom de Porphyrogénète, signifiant « né dans la pourpre ». Pour autant, le lien avec Haussen demeurait invisible.

Je résolus de m'aventurer de nouveau sur la Toile, à la recherche d'un point de vue de peintre sur l'emploi de la pourpre. Une artiste allemande contemporaine, Inge Boesken Kanold, en parlait en ces termes :

La pourpre tombe dans l'oubli. De temps à autre quelques individus se penchent sur ce phénomène scientifique : c'est la sécrétion de la glande hypobranchiale qui fournit finalement la couleur. Une fois exposée à la lumière et à l'air, cette glande transparente devient jaune, ensuite elle vire au vert, qui se transforme en bleu pour se terminer en rouge-violet ou d'autres nuances. Seul celui qui gère ce geste d'extraction est témoin de cette métamorphose.

Là, je pensai tenir quelque chose. Dans le contexte de résurrection, cette notion de métamorphose était fort séduisante. La transformation d'un cadavre en corps animé de souffle, n'était-ce pas la plus miraculeuse des métamorphoses ? Je me rembrunis aussitôt – quoique prometteur, cela me semblait un peu ténu.

Je n'en pouvais plus. Ce Haussen s'avérait diabolique. S'il avait un secret à transmettre, il ne le laissait pas à la portée du premier venu. Je faisais montre d'une affligeante ignorance, moi qui ne m'y connaissais qu'en poèmes persans du XIV^e siècle. J'avais chaud. Mon front dégoulinait de sueur. Je n'allais pas y arriver...

— Prends du recul, me dit une voix légèrement amusée. Le persan, pourtant si riche, n'est pas la seule langue ancienne de l'humanité.

Je battis des cils. Hâfez, élégant dans une robe bleue, se tenait près de la fenêtre, face à Virouleau qui lui offrait sa bouteille de rhum.

— Que voulez-vous dire, maître ?

Mais l'évidence s'imposa soudain à moi.

Le grec, bêta, le grec !

La pourpre de Tyr, la teinture de la cité phénicienne, couleur qui se disait en grec *phoinix*, joiÄnix... Et *phoinix* n'était autre que le phénix, oiseau fabuleux qui mourait avant de renaître de ses cendres, symbole du cycle de la mort suivie de la résurrection.

La boucle était bouclée.

Voilà qui justifiait enfin l'utilisation de la coquille de murex dans la fameuse poudre. D'autant que, d'après mes lectures, le phénix chinois, *fenghuang* – une entité féminine – était souvent associé au dragon, son pendant masculin.

Les tempes bourdonnantes, j'étais persuadé d'avoir réussi à relier la feuille de palmier et les nouveaux coquillages au concept de la résurrection. Oui, tout cela contribuait à confirmer le legs de Haussen.

Mais il restait la carte de Blaeu... Je me tournai vers Hâfez, mais le maître, qui semblait bien s'entendre avec cet insupportable Virouveau, s'en était allé en sa compagnie. J'entendis le bruit caoutchouteux des bottes s'éloigner dans le couloir au milieu de rires complices.

Mes yeux commençaient à picoter. Je m'évertuai à examiner cette carte que le peintre avait reproduite avec tant de minutie. On en distinguait même le titre : *India quae orientalis dicitur, et insulae adiacentes*. L'Asie du Sud-Est y était représentée, depuis la pointe de l'Inde jusqu'au sud de la Chine. La courbe du Viêt-Nam actuel prolongeait l'excroissance de la Malaisie, et les noms anciens des royaumes rappelaient que la carte avait été dessinée au XVII^e siècle : Champa, Siam, Arakan... On y voyait également le chapelet des îles indonésiennes : Sumatra, Java, Bali, Lombok, Sumbawa, Flores traçaient un croissant surmonté des grosses îles de Bornéo et des Célèbes. Blaeu avait même esquissé les contours de la « terre des Papous ». Cette carte détaillée faisait infailliblement resurgir la puissance navale et commerciale des Pays-Bas, avec son fleuron, la Compagnie hollandaise des Indes orientales, dont Blaeu était le cartographe officiel. À regarder les rivages découpés et les roses des vents, je sentais presque l'odeur du sel marin et les embruns du large. J'étais hypnotisé par les vagues rugissant dans mes oreilles, sans que cela ne m'insuffle la moindre idée...

Pendant des minutes que je ne sentis pas passer, ma tête s'emplit du bruit du ressac, tandis que devant mes yeux hallucinés déferlait une lame de fond couleur de sang, charriant des coquillages vides et des feuilles de palmier déchiquetées. Au bout d'un temps infini, je m'ébrouai et jetai un coup d'œil à l'horloge. Trois heures du matin. J'étais épuisé. Il fallait arrêter, sinon j'allais m'assoupir sur place. Debout, je frissonnai, comme si un regard s'était de nouveau posé sur ma nuque, cherchant à s'insinuer dans mon crâne pour y lire mes pensées. Faisant volte-face, je ne vis personne.

Je m'écroulai tout habillé sur mon lit.

*

Cette fois, je ne rêvai pas de voyages sur la mer. Je me trouvais dans un antre dans les entrailles de la terre. Il faisait une chaleur insoutenable, comme dans une forge aux parois invisibles. Je sentais palpiter un souffle immense, une respiration de feu qui m'écorchait les poumons. Sur le sol, un tas de brindilles finissait de se consumer dans un crépitement sec. Au cœur des cendres, un œuf qui se fendilla sous la chaleur. Au bout d'un moment, un oiseau couleur de flamme jaillit de la coquille, les ailes suintant un liquide cramoisi qui dégoulina sur mon front. Porté par le vent brûlant, l'oiseau décrivit une spirale ascendante. À mesure qu'il s'élevait, ses ailes prenaient de l'envergure, déployées telles des voiles tendues de cuir rouge. Des nervures dorées naquirent le long de la membrane translucide, tissant une dentelle brillante en forme d'étoile. Bouche bée, je regardai le torse se développer et se couvrir d'écailles aux tons d'acier en fusion. Bardé de squames serrées, le monstre bombait un thorax miroitant, où couraient étincelles verdâtres et zébrures cuivrées – du métal articulé, réfléchissant comme un miroir et souple comme un liquide. Du mercure sculpté en forme de dragon. À cet instant, l'animal ouvrit sa gueule et cracha une immense lame de feu en direction de la voûte. La roche pulvérisée, un pan de ciel bleu apparut, ourlé de nuages cotonneux. Dans un battement d'ailes assourdissant, le dragon prit son envol. La dentelle d'or s'éleva dans les airs, plis sur plis, s'enroulant autour d'un corps flamboyant. Le visage levé vers la trouée, je suivis des yeux son départ.

Tout autour de moi, il pleuvait des pétales écarlates d'une douceur de satin.

Dans mon sommeil, je m'entendis murmurer :

— Un dragon ! Mais où trouve-t-on encore des dragons de nos jours ?

Si le corps se repose la nuit, le cerveau, lui, ne connaît pas de répit. Parcouru de courants électriques, il se maintient en état de veille, tandis que d'étranges connexions s'établissent entre des neurones lointains, comme une conversation intime pendant un soir d'orage.

J'avais l'impression que ma boîte crânienne était le siège d'une tempête qui entremêlait souvenirs et intuitions, confidences chuchotées et cris du cœur. Des éclairs déchiraient la toile de mes rêves, rayant les paysages oniriques de décharges irrégulières faites de sons et d'odeurs. Tout ce que j'avais vécu ces derniers jours ou l'année d'avant se trouvait brassé dans une tornade incohérente, qui charriait des pages décousues et des images surexposées, dans un froissement de parfums et un déluge de mots. Entre deux fulgurances défilaient des objets hétéroclites : une perceuse, une sandale en plastique, des perles de verre... Sur le sable de mes songes, des fossiles et des coquillages. Cadavres de murex, nautilus, porcelaines, cornes d'Ammon avaient fait naufrage près d'un hippocampe mis à nu.

L'hippocampe de mon cerveau.

Quoi qu'il en soit, quand prit fin cet ouragan nocturne, je me relevai étourdi, la bouche sèche. Je ne me sentais pas abattu pour autant, car de ce fatras d'informations, secouées par un vent électrisé, j'avais retiré une idée.

Je me dirigeai en titubant vers mon ordinateur et affichai le réflectogramme infrarouge du deuxième tableau de Haussen, pris par Lena. L'image était claire, montrant sans faillir les traits noirs qui constituaient les dessins sous-jacents : le squelette, le corps de la jeune femme rattaché au visage reflété dans le miroir... *et une tache supplémentaire*, comme si l'artiste avait fait tomber par mégarde une goutte de peinture sur sa toile. Pourtant, il avait dû tracer son dessin au fusain ou au graphite.

Ce qui signifiait que la tache était volontaire.

D'un clic de la souris, j'agrandis le cliché et examinai le tableau à l'endroit où figurait la tache. Mon instinct ne m'avait pas trompé.

Pour confirmer ma nouvelle hypothèse, je fis quelques recherches supplémentaires sur Internet. Un quart d'heure plus tard, j'étais certain d'avoir trouvé la réponse à ma question.

Affamé, je décidai de me faire une tartine et des œufs pour me revigorer. Sous la porte, j'aperçus un prospectus isolé que je ramassai non sans énervement. À l'aube du ^{xxi}^e siècle, on préconisait une information sous forme électronique. Aussi les annuaires inutilement xylophages, ainsi que les publicités sur papier glacé, avaient-ils toujours tendance à m'agacer. En l'occurrence, ce matin, c'était M. Mamadou que je vouais aux gémonies. D'après le carton, le marabout était un infailible réparateur de couples désunis. Le spécialiste ès philtres d'amour et poupées vaudou clamait

hardiment : « Apportez-moi quelque chose provenant de l'être convoité (boucle de cheveux, touffe de poils), et je ramènerai au bercail votre conjoint(e) volage. Paiement au comptant, discrétion assurée. »

Je haussai les sourcils, dubitatif, avant d'envoyer l'offre de M. Mamadou, imprimée artisanalement sur du papier ivoire, rejoindre les pelures de pommes de la veille.

Le café à peine bu, je me dépêchai d'enfiler mon manteau. Dehors, il neigeait toujours, mais je n'en avais cure. Il fallait me rendre sans plus tarder dans le 13^e arrondissement.

*

En ce dimanche matin, les gros flocons descendaient d'un ciel plombé, poussés par une bise aigre. Je donnai un tour supplémentaire à mon écharpe en sortant du métro. L'avenue d'Ivry était glissante mais pleine de monde. Les Asiatiques, préférant plutôt mourir de froid que de faim, étaient prêts à braver la neige pour faire leurs courses dans ce quartier aux magasins perpétuellement ouverts. Je suivis le flot de passants engoncés dans des doudounes, avant de bifurquer vers une ruelle plus tranquille.

La clochette en métal tinta joyeusement quand je poussai la porte. L'échoppe baptisée La Perle d'Orient se révélait plus vaste que ne le laissait entendre son étroite devanture. En vitrine étaient disposés des jarres contenant des serpents jaunâtres aux crochets recourbés, des coupelles de ginseng à forme humaine, ainsi que plusieurs sacs de jute pleins d'herbes lancéolées et de graines en tous genres. Sur les étagères s'alignaient des bocaux d'anis étoilé et des sachets de thé odorant, aux côtés de boîtes sur lesquelles on avait collé des étiquettes indéchiffrables. L'odeur des plantes séchées se mêlait avec bonheur aux accents mentholés des baumes du tigre et autres onguents huileux.

— Que puis-je pour vous ? demanda le boutiquier chinois, avec l'accent hautain d'un maître d'hôtel du Ritz.

Je lui demandai, anxieux :

— Auriez-vous par hasard des coquilles de murex ?

Un marchand français m'aurait toisé en exigeant la référence dans le catalogue de la maison, mais le Chinois hocha la tête et disparut dans l'arrière-boutique. Je l'entendis tirer un escabeau et fourrager dans des cartons avant de revenir avec un bocal en verre couleur topaze. Il lissa sa mèche gominée, puis s'enquit :

— Combien en voulez-vous ?

Je pris une demi-douzaine de coquillages, cela devait bien suffire.

— Et avec ça ? fit le Chinois, avec les yeux mornes d'un vendeur de chez Fauchon.

— Eh bien, je vais prendre un peu de...

C'était le moment redouté. Il y avait une chance non négligeable pour qu'il éclate de rire devant ma demande. Cependant, la tâche que j'avais relevée tantôt me confortait dans ma requête.

— ... un peu d'os de dragon.

Je déglutis.

— Combien exactement ? répliqua l'autre sans se démonter. Dix grammes, vingt grammes ?

— Vingt grammes, je vous prie.

Il pivota sur ses talons et s'en fut chercher la marchandise. Je soufflai d'aise. J'avais deviné juste. Sacré Haussen ! En réalité, le sang-dragon, résine du palmier *Daemonorops draco*, servait à désigner l'os de dragon, qui serait utilisé dans la poudre. Et où nichait donc le fameux dragon, si ce n'est dans la minuscule île indonésienne de Komodo, coincée entre les îles de Sumbawa et de Flores, que

Haussen avait marquée de son fusain ? Le dragon de Komodo, varan géant, seul présumé descendant de la race des dragons d'antan. Il n'y avait qu'auprès des herboristes asiatiques que je pouvais espérer en trouver sans me fendre d'un billet d'avion. D'ailleurs, il n'était pas impossible que l'espèce soit protégée – ce qui semblait être le cadet des soucis de ces commerçants pragmatiques.

D'un air faussement désabusé, j'empochai les fragments d'os de varan. C'était cher, affreusement cher pour un modeste traducteur comme moi, mais c'était un sacrifice que j'étais prêt à faire. Sans surprise, la maison exigeait un règlement en liquide. Avec un soupir qui laissa le vendeur de marbre, je m'exécutai et filai en emportant mes précieuses emplettes.

Certes, d'après mes recherches sur Internet, en zoologie on ne recensa officiellement le dragon de Komodo qu'en 1912. Mais il était plausible qu'il ait été découvert plus tôt, car l'explorateur et botaniste suisse Heinrich Zollinger en faisait déjà une description lors de son voyage dans l'île de Flores en 1850. Quant à Haussen, il avait pu en entendre parler grâce à l'essor phénoménal de la Compagnie des Indes orientales. Les archives relatant l'histoire du Timor, que j'avais débusquées grâce à une requête chanceuse, faisaient état de l'arrivée des Hollandais dans la région en 1613 : cherchant à contrôler le commerce du bois de santal, les navires de la Compagnie, sous les ordres du capitaine Apollonius Schotte, attaquèrent les positions portugaises dans l'archipel de Solor, à l'est de Flores. Pour moi, il n'y avait pas de doute : Haussen, qui fréquentait les marins et les cartographes de la Compagnie des Indes orientales, était au courant de l'existence du dragon de Komodo.

Dehors, alors que les flocons de neige s'éparpillaient en mille nuées, j'eus l'impression que la réalité était sur le point de s'estomper par petites touches cotonneuses, brouillées par ces étoiles gelées qui virevoltaient dans l'air. Les mains autour des ossements du dernier dragon, le regard errant sur une avenue animée, je me sentais osciller au seuil d'une autre dimension. À la carrosserie solide des voitures répondait le scintillement d'une poudre qui allait fracasser les certitudes monolithiques qui régissaient notre monde.

Je n'étais pas peu fier de moi. Je possédais enfin les ingrédients nécessaires pour produire la poudre de Haussen. J'avais su décrypter l'énigme, sans l'aide de Lena ou de qui que ce soit. J'étais prêt à entreprendre l'impensable.

C'était sans compter avec le dieu du hasard et les variables aléatoires qui pimentent notre vie et participent à notre mort.

*

En arrivant chez moi, je remarquai le clignotement du répondeur. Je ricanai. Sans doute Lena voulait-elle en savoir plus sur mes trouvailles, car son roman policier s'était révélé un véritable navet.

J'écoutai l'enregistrement en me débarrassant de mon manteau parsemé de flocons de neige.

— Message pour M. Adrien Gascoing, dit une voix désincarnée. Pourriez-vous nous rappeler à l'Institut médico-légal dès que possible ?

Mon cœur s'emballa. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Je voyais déjà Lena raide sur une table en inox, en train de m'attendre pour identification. Elle avait dû glisser et se rompre le cou, alors qu'elle lisait son roman morbide en montant l'escalier. Ou bien son plombier attitré, le Polonais au sang chaud, l'ayant vue serrée contre moi l'autre soir, l'avait tuée par jalousie. Des scénarios plus sanglants les uns que les autres se déchaînaient dans ma tête et je m'aperçus trop tard de mon attachement pour cette diablesse.

Je composai le numéro indiqué, mais cela sonnait occupé. Je fis les cent pas dans l'appartement avant d'essayer une nouvelle fois. Toujours occupé. Au bout de la dixième tentative, je décidai de me rendre directement sur les lieux et sortis, prêt à affronter le pire.

*

De ma visite à la morgue, je n'ai qu'un souvenir confus. Sonné, je naviguais dans un brouillard qui ne laissait filtrer que des images floues et des sons déformés. Dans mon cœur, j'avais commencé à faire le deuil de Lena, fustigeant ma gouaille envers elle et me reprochant de n'avoir pu discerner toute l'intelligence qui l'habitait. Emma morte, Lena partie, qu'allait donc devenir ma vie dévastée ?

Je m'accoudai fébrilement à l'accueil, tandis qu'une réceptionniste m'écoutait d'une oreille attentive. Sans doute incohérent, je bafouillai mon nom en mentionnant l'appel funeste que je venais de recevoir. Je distinguais vaguement le visage concentré de la femme pour qui mon discours relevait de l'incantation. D'une voix monocorde, je répétais :

— Je suis Adrien Gascoing et je viens identifier le corps de Mlle...

Un sanglot m'interrompit.

La réceptionniste fit la moue, fouilla dans ses registres et répondit :

— Ah, monsieur Gascoing. Nous vous avons appelé car la défunte portait sur elle une carte vous indiquant comme personne à contacter en cas de problème majeur. Apparemment, elle ne souhaitait pas alerter sa famille...

Brave Lena ! pensai-je, bouleversé. Elle, dont les parents vivaient à Paris même, avait pensé à moi dans les cas extrêmes ! Même si elle s'était brouillée avec eux, l'attention me toucha.

— Comment est-elle morte ?

— Accident de la circulation, d'après le rapport. Mes condoléances, monsieur Gascoing.

Elle désigna un homme qui était arrivé entre-temps et m'invita à lui emboîter le pas. Oublieux de tout ce qui m'entourait, je parcourus des couloirs interminables à la suite de l'employé, avec une seule image dans la tête : la figure blême de ma Lena, que j'avais si honteusement poussée hors de mon appartement la veille. Je marchais d'un pas mécanique derrière la blouse blanche qui fouettait l'air comme un linceul, rebuté par une odeur que j'associiai immédiatement à la mort. Au bout d'un long moment, l'homme s'arrêta devant une porte en partie vitrée, qu'il ouvrit en grand.

Je pénétrai dans une pièce aux contours brouillés. Je garde l'impression d'une salle aux murs garnis de tiroirs en inox, tel un immense meuble d'apothicaire qui ne contiendrait ni médicaments ni herbes revigorantes, mais des cadavres cireux. Étrangement, on avait aligné sur une étagère métallique des pots de tubéreuses et de jacinthes mauves, qui embaumaient l'air de leur parfum capiteux. Comme dans un film, le technicien tira sur une poignée tandis que le caisson glissait sans bruit le long de rails étincelants. Une forme recouverte d'un drap blanc apparut dans toute sa raideur. Mon cœur se serra en imaginant les formes rondes de Lena, que j'avais étreintes quelques jours plus tôt. Par égard pour mon désarroi, ou pour ménager ses effets, le technicien marqua un temps d'arrêt avant de rabattre l'étoffe. Pétrifié, je fixais sa main qui avait saisi un coin du drap et qui soulevait, au ralenti, le tissu mortuaire.

— Mais ce n'est pas Lena ! m'exclamai-je.

Le technicien relâcha le drap et consulta son classeur.

— Non, elle ne s'appelle pas Lena, confirma-t-il.

— C'est Mme Hérembourg !

— *Mlle* Hérembourg, corrigea l'autre, pointilleux. Vous confirmez bien que vous la connaissez,

n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, c'est ma voisine.

— Savez-vous si elle avait de la famille que nous pourrions avertir ?

Je répondis que non. Un sentiment indicible m'envahit. D'une part, j'étais incroyablement soulagé que Lena soit encore de ce monde, mais je ressentais une grande tristesse devant le visage racé de ma voisine. Dans la mort, ses traits avaient conservé leur finesse et leur distinction. Ses cheveux blancs, qui retombaient tout autour de sa figure, lui donnaient une jeunesse que démentaient ses rides profondes. J'ignorais si son corps avait été abîmé dans l'accident, car l'étoffe la couvrait jusqu'au cou, mais j'espérais qu'elle n'avait pas trop souffert.

— Très bien, décréta le technicien en me tendant un formulaire. Signez ici pour indiquer que vous avez bien identifié la défunte. Il faudrait rechercher ses proches, mais pour l'heure, cela suffira.

Je fis ce qu'il me dit, et il me remit une boîte en carton.

— Voici les objets trouvés sur elle au moment de l'accident. Vous pouvez les prendre.

Comme je le questionnais sur les circonstances de la tragédie, il relut son rapport et m'expliqua qu'une voiture, dérapant sur une plaque de verglas, avait fauché la vieille dame qui était morte sur le coup.

Je pris congé, emportant avec moi le carton et le souvenir du visage serein de Mme Hérembourg.

*

De retour chez moi, je posai la boîte sur mon bureau. Pauvre Mme Hérembourg, que j'avais à peine connue ! Elle qui m'avait si gentiment accueilli chez elle, qui avait partagé avec moi des bribes de sa vie ! Elle ne me confierait plus sa tendresse pour son mari, le peintre des morts, et nous ne parlerions plus, autour d'une tasse de thé, de nos visions du monde. Dommage qu'elle soit partie de cette façon dramatique. Elle avait dû laisser tant de choses en plan. Les projets inachevés sont aussi tristes que les rêves brisés.

Dans mon désarroi, je tentai d'invoquer M. Hérembourg. Mais je l'attendis en vain. Le bougre était sûrement en train de fêter ses retrouvailles avec sa femme dans l'au-delà.

Je me fis un café et me décidai enfin à ouvrir la boîte. C'était gênant, un peu comme faire les poches de quelqu'un. J'y découvris son sac à main, un modèle chic en cuir pleine fleur, qui renfermait un tube de rouge à lèvres, un miroir minuscule, un trousseau de clés et quelques billets de banque, ainsi que de la menue monnaie. Pas de papiers. Je supposai qu'on les avait gardés à la morgue. Rien de bien particulier. Seule la feuille soigneusement pliée me frappa. Ma voisine avait écrit d'une belle écriture soignée : « En cas de problème majeur, veuillez contacter M. Adrien Gascoing, demeurant au... » Elle avait noté mon adresse, ainsi que mon numéro de téléphone. Étrange, car je ne le lui avais jamais communiqué. Mais comme toutes les personnes âgées, ma voisine devait tellement craindre un accident qu'elle avait fait l'effort de chercher mes coordonnées.

Que faire maintenant ? me demandai-je en sirotant mon café.

Mon regard se posa sur la pile de livres abîmés de M. Hérembourg. Avec le décès de sa femme, ils allaient attendre un peu plus pour être réparés. Je soupirai. Je devais tout de même m'en occuper, évidemment, puisque j'avais donné ma parole. À qui reviendraient-ils, maintenant que Mme Hérembourg était morte ? Il suffirait d'interroger ces forums de généalogie qui fleurissaient sur Internet pour trouver sa famille. Son mari s'appelait Édouard Hérembourg. Si seulement j'arrivais à déterminer le nom de jeune fille de son épouse, je pourrais faire un tour sur la Toile. L'entreprise serait certainement aisée. Ces derniers temps, j'étais devenu un expert dans ce domaine.

Sur le coin de la table reposait le sachet en papier du marchand chinois. Ma main se tendait d'elle-même quand un rayon de soleil fit briller le trousseau de clés de ma voisine. C'est sans doute un signe du destin, me dis-je en l'empochant. J'irai chez Mme Hérembourg pour régler cette question avant de m'occuper de mes propres affaires.

*

Après avoir vérifié que le couloir de l'immeuble était désert, je m'introduisis dans l'appartement de ma voisine, le dos rond et le pas inquiet. Malgré son ultime requête, j'avais l'impression de profaner un espace privé. Mme Hérembourg aurait-elle souhaité que je pénètre dans son intimité en son absence ? Je me persuadai que cette entorse à la bienséance était justifiée par les circonstances extraordinaires qui m'avaient amené là.

Ma voisine devait être partie de bonne heure ce matin, car les rideaux étaient encore à moitié fermés, baignant l'appartement d'une pénombre secrète. Était-ce parce que je savais qu'elle ne reviendrait plus que l'endroit me parut poussiéreux et abandonné ? L'air, où flottait une trace infime de parfum, semblait être coagulé, suspendu dans le silence de la pièce. Bizarre, cette atmosphère figée comme dans un tombeau, alors que les meubles et les objets paraissaient encore habités par une vie qui venait juste de s'évanouir. Un livre ouvert sur le bureau, une horloge qui indiquait l'heure correcte, des fleurs fraîches dans un vase de cristal. Sur une console en merisier, une petite machine à écrire à impression thermique, assez ancienne, mais de bonne qualité. Ma voisine ayant fait réparer son étagère, les livres s'alignaient de nouveau dans sa bibliothèque, faisant honneur au portrait d'Édouard Hérembourg, qui les couvrait d'un œil affable. Je m'approchai du bureau dans l'espoir de trouver une correspondance qui me livrerait le nom de jeune fille de son épouse. Un sous-main contenait quelques fiches vierges couleur crème et un buvard taché. Entassées sur un plateau en bois verni, des factures attendaient d'être classées. Elles étaient toutes adressées à Mlle Hérembourg. Le technicien de la morgue avait donc raison sur ce point. Se pouvait-il que le couple ait vécu ensemble sans être marié ? Pourquoi pas ? Après tout, c'était monnaie courante de nos jours.

Enhardi, je m'aventurai dans la chambre à coucher, dont la porte était entrouverte. Dans cette pièce, le parfum se faisait plus insistant, se mêlant à la douceur d'une poudre cosmétique aux senteurs de camélia. C'était effectivement une chambre de femme, au mobilier en bois d'acajou rehaussé d'un liseré doré. Le couvre-lit parsemé de pivoines répondait aux rideaux cramoisis. Un miroir renvoyait l'image de la chambre, ainsi que ma figure hirsute aux yeux cernés. Sur un guéridon encombré de flacons en verre taillé, une boîte sertie de nacre était posée à côté d'une brosse à cheveux en argent. J'y découvris, entre broches et bracelets, un rang de perles de la plus belle eau, assorti à des boucles d'oreilles aux reflets de lune. Visiblement, Mme Hérembourg ne vivait pas dans le dénuement.

Je jetai un coup d'œil autour de moi, comme si on pouvait me surprendre dans mon accès de curiosité, et ouvris le tiroir de la table de chevet. Au lieu d'un livre qui m'aurait renseigné sur les goûts de ma voisine, je n'y trouvai qu'une enveloppe contenant des coupures de journaux jaunies. L'une d'elles titrait : « La nouvelle étoile montante de la peinture trouvée morte dans son bain ». Intrigué, je m'assis sur le lit et lus :

Nous déplorons la tragique disparition du jeune Tristan Montfaucon, dont les portraits de femmes ont remporté un grand succès auprès des connaisseurs. Son style vif et visionnaire faisait de lui l'un des artistes les plus prisés du moment. Sa compagne et égérie, Mlle Hérembourg, l'ayant découvert dans la baignoire, a alerté immédiatement les secours, mais le peintre n'a

malheureusement pu être ranimé.

C'est une fin bien dramatique pour cet artiste pourtant chanceux, qui aimait à dire que c'était grâce à la donation d'une mécène qu'il avait pu subsister dans le monde exigeant de l'art.

L'article était daté de juin 1961.

J'essayai d'imaginer ce qu'avait été la vie de la jeune femme par la suite. Sans doute cet accident l'avait-il marquée, car elle ne s'était jamais mariée. Peut-être avait-elle trouvé dans Édouard, le débonnaire thanatopracteur, un aimable compagnon pour la vie.

Il y avait d'autres articles découpés dans des magazines d'art, où l'on voyait les œuvres de Tristan Montfaucon. Visiblement, il était très inspiré par les nus car ses tableaux représentaient une kyrielle de femmes dévêtues, dans des poses fort provocantes.

Je rangeai tout cela dans le tiroir et me levai lentement. Quelle drôle de vie avait dû vivre Mlle Hérembourg ! Elle était si jeune à la mort de Montfaucon... Mais même si elle ne s'était pas mariée avec son dernier compagnon, le thanatopracteur, ils avaient dû être heureux ensemble, à en croire les anecdotes attendries de ma voisine sur lui. Le veinard, ne pouvais-je m'empêcher de penser. S'il l'avait connue dans sa jeunesse, il n'était pas venu pour rien, car la femme avait dû être d'une beauté exceptionnelle.

Dans le salon, j'allongeai le bras pour atteindre la photo encadrée de l'heureux homme. De loin, il souriait benoîtement à l'objectif et j'avais pensé que c'était un cliché de photographe professionnel. Mais de près, la qualité laissait à désirer. Au lieu d'être nette, la définition s'avérait grossière, comme si la mise au point avait été bâclée. Le nez sur l'image, je distinguai même les points de la trichromie. Étonné, je me résolus à enlever la photo du cadre. Une indication au dos me livrerait peut-être le nom de ce mystérieux Édouard.

Je dus taper un peu le carton rigide pour faire tomber le cliché.

Et là, mon cœur fit un bond.

Derrière la photo étaient imprimées des colonnes tronquées de texte. L'image de M. Hérembourg provenait vraisemblablement d'un magazine qu'on aurait découpé.

Pourquoi ?

Clairement, le couple était très aisé et cette photo bricolée ne collait pas du tout au contexte. C'était pourtant bien son compagnon, puisque Mlle Hérembourg en parlait avec tant d'amour. Tout cela devait pouvoir s'expliquer...

Abasourdi, je retournai sans comprendre le morceau de papier glacé. À peine avais-je fouillé dans le passé de ma voisine que des trous béants s'ouvraient sous mes pieds. Ébranlé dans mes certitudes, j'avais l'impression de tomber, happé par des tunnels qui s'enfonçaient dans une terre noire et friable. Je m'accrochai à la bibliothèque pour ne pas perdre l'équilibre. Des questions incohérentes me venaient à l'esprit, une volée d'interrogations absurdes et pourtant légitimes. Et si, par extraordinaire, l'homme de l'image n'était pas M. Hérembourg ? Mais alors, *quid* des anecdotes fournies par sa femme ? Au final, qui était ce monsieur au sourire amène ? Qui était le thanatopracteur savant tant vanté par ma voisine ? Un filet de sueur suinta sournoisement dans le creux de mon dos.

S'il n'était pas le passeur d'âmes, le peintre des morts, le guérisseur des vivants, alors qui lisait donc les livres abîmés entassés dans mon appartement ?

Les jambes flageolantes, je me laissai tomber sur le canapé de cuir, dont le contact me rappela la chair froide et inerte. Ces livres tourbillonnaient dans ma tête, porteurs d'un mal impossible à dissiper – le doute. J'avais feuilleté tous ces ouvrages sur les rites des défunts, la soigneuse préparation de leur voyage vers le royaume des morts, soutenus par l'espoir d'une résurrection.

J'avais lu les pratiques millénaires des alchimistes d'ici et d'ailleurs. Je les avais regardés manipuler des substances aux noms poétiques dans les ténèbres de leurs antres. J'avais soupesé avec eux le cinabre et le réalgar, la graisse de dragon et la fameuse poudre rouge, l'esprit tendu vers l'élixir de longue vie et la pierre philosophale. Grâce à eux, j'avais été capable de percer le mystère des tableaux de Haussen.

Mais si tout cela n'était que des illusions agitées par une main invisible ? Si j'avais bâti une théorie sur des preuves imaginaires ?

Est-ce que j'étais devenu fou ?

J'éclatai d'un rire nerveux qui sonnait faux. Le cerveau en pleine déroute, je tentai de me ressaisir. Il me fallait un café pour remettre mes neurones en place. Instinctivement, je jetai un coup d'œil vers la cuisine qui donnait directement sur le salon.

Tiens, c'est curieux, me dis-je en me levant. On avait placé un grand escabeau juste devant l'évier, alors qu'un tabouret aurait suffi pour atteindre les placards qui le surplombaient. À quoi pouvait-il donc servir ? Titillé, je me rendis dans la cuisine et me mis à grimper les échelons.

En haut, contre toute attente, je ne trouvai rien sur le meuble. Sur le point de descendre, je remarquai de la poussière blanche au niveau du mur recouvert de papier à fleurs. À ma grande surprise, je notai plusieurs petits trous percés dans la cloison. Je collai mon œil au premier d'entre eux.

Et faillis tomber à la renverse.

Par le trou, je voyais parfaitement mon propre appartement. La table, l'ordinateur, la pile de livres, le canapé, le tableau de Burckhardt appuyé contre le mur... Soudain saisi de tournis, je dégringolai de l'escabeau. C'était plus que je n'en pouvais supporter.

Autour de moi, des pans entiers de ma vie s'effondraient, soufflés par un vent d'images. Je tenais à peine debout, tandis que des souvenirs morcelés me revenaient en rafales, lacérant ma logique et labourant ma raison. Chaque fragment, arraché de son contexte, livrait une nouvelle version des faits, glaçante de réalité.

Et pendant que ce vent déracinait mes dernières certitudes, résonna dans ma tête un rire strident. Mais personne ne se moquait de moi. C'était mon rire à moi, fait d'hilarité sans joie.

Je me bouchai les oreilles et pris la fuite.

*

Chez moi, je m'écroulai au pied de mon fauteuil. J'avais l'impression que ma boîte crânienne se fissurait, tandis que me revenaient par bouffées des instantanés des derniers jours : les livres anciens, tombés à terre, leur dos brisé ; le sourire gouailleur de l'ouvrier qui repartait avec son matériel ; l'impression d'avoir été surveillé... Une rage sourde me nouait les tripes. J'avais besoin de comprendre.

Pourquoi Mme Hérembourg suivait-elle mes faits et gestes ? Que me voulait-elle ?

Je fermai mes paupières brûlantes. Non seulement elle m'épiait, mais elle voulait que je l'apprenne d'une manière ou d'une autre. Sinon, pourquoi m'avoir désigné comme personne à alerter en cas de problème ? Elle devait craindre de mourir sans avoir eu l'occasion de m'expliquer ses manigances. Elle avait tout prévu, mais j'ignorais encore dans quel but elle tirait les ficelles... Un pantin sans cerveau, manipulé par une vieille femme décédée, voilà ce à quoi j'avais été réduit. Et maintenant qu'elle était morte, j'étais abandonné à moi-même, désarticulé et furieux, effondré au milieu d'une pièce de théâtre dont on ne m'avait pas raconté le scénario.

Le front en feu, je me laissai emporter par les torrents de ressentiment, écartelé entre le rire et les larmes, jusqu'à ce que le sommeil vienne enfin m'assommer.

*

Dans mon rêve, je revis M. Hérembourg, dont j'avais tant apprécié la conversation. Le dos courbé, le brave homme rangeait ses affaires dans un immense sac en cuir. Il y jetait en vrac des seringues, des gâteaux secs, un saucisson à l'ail et un trocart, qui résonna d'un son métallique.

— Vous partez ? lui demandai-je, étonné.

— C'est l'heure. Ma femme vient de me mettre dehors.

— Je comprends bien ! Vous n'êtes pas son mari.

Il haussa les épaules, goguenard.

— Ce n'est pas faux. En réalité, je figurais dans *La Vie du rail*, le magazine des cheminots, vous connaissez ? Mon portrait a dû lui taper dans l'œil. Et je peux la comprendre.

Coquet, il s'interrompit pour lisser ses rouflaquettes d'un doigt mouillé de salive. Je protestai avec aigreur :

— Vous n'avez pas honte de m'avoir trompé tout ce temps ? Moi qui vous faisais confiance comme à un ami !

— Vous m'accusez ? C'est vous qui m'avez fabriqué de toutes pièces, alors n'allez pas vous plaindre d'avoir été berné ! Je venais et repartais selon votre volonté, convoqué un instant, congédié à l'autre. Heureusement qu'il y avait de quoi manger chez vous !

— Comment ça ? Et tous ces livres que vous étiez censé avoir lus ? Ils sont aussi le fruit de mon imagination ?

Le bougre se fendit d'un sourire condescendant.

— Ah non, là, c'est l'œuvre de ma fausse femme. Il a suffi qu'elle évoque avec amour mes prétendues lectures pour que vous y croyiez dur comme fer. Le problème avec vous, mon pauvre ami, c'est que vous avez *besoin* de quelqu'un à qui parler. Vous n'aimez pas être seul devant vos incertitudes.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Vous êtes cheminot, pas thanatopracteur, et encore moins psychanalyste.

— Vous ne me croyez pas ? glapit mon interlocuteur, énervé. Vous aviez besoin de ma conversation pour avancer dans vos recherches, tout comme vous aviez besoin de Hâféz pour faire vos traductions. Combien de pâtisseries au miel le malheureux a-t-il dû ingurgiter en votre compagnie pour voir ses vers enfin traduits ? Et je ne parle même pas de cet ivrogne de Virouleau que vous avez tiré de sa sieste pour venir à votre secours.

Les joues cramoisies, M. Hérembourg laissait libre cours à son mécontentement tandis que je me tenais coi, écrasé par la vérité. Oui, obnubilé par ma quête et manipulé par les paroles de ma voisine, j'avais donné corps et voix à ce thanatopracteur affable, l'animant de mon délire et de mes obsessions. C'était lui, ma créature savante, mon compagnon serviable, qui donnait à mes divagations des allures de réalité...

Voyant mon abattement, M. Hérembourg sembla se calmer. Il repêcha de sa poche une petite saucisse de cocktail qu'il m'offrit. Comme je refusais, il l'enfourna prestement dans sa bouche. Il étendit la main et s'empara d'une bouteille de liquide d'embaumement. L'ayant dévissée, il en huma le contenu. Apparemment satisfait, il en avala une goulée.

— Excellent, fit-il en étouffant un renvoi. Voilà une boisson qui conserve !

Dans une offrande de paix, il m'en proposa et j'en pris une gorgée. Le liquide, fortement alcoolisé, avait un goût de menthe et une odeur d'antigel. Je sentis mes tripes tressauter dans mon ventre.

— Vous devriez en donner à votre soi-disant épouse. Cela la revigorerait peut-être.

M. Hérembourg secoua la tête, jovial.

— Pensez-vous ! Elle n'a pas besoin de cela, elle !

Comme je le fixais sans comprendre, il s'empara d'une boîte de fards pour les morts et se poudra délicatement les pommettes. Puis il passa sur ses lèvres un rouge brillant qui lui donna des airs de geisha. Ainsi grisé, il me fit un clin d'œil, et s'en fut en sautillant.

Je me réveillai avec l'impression d'avoir reçu un coup de pied en plein ventre. Nauséeux, je me demandai si je n'avais pas avalé, pour de vrai, du liquide d'embaumement pendant la nuit. Au vu de la lumière, la matinée était déjà bien entamée. Étendu par terre, je laissai mon regard errer dans l'appartement, se posant sur le bureau chargé de livres du thanatopracteur-cheminot Hérembourg, sur le comptoir de la cuisine où je préparais mes repas et enfin sur les petits trous, invisibles de loin, mais que je savais pratiqués dans la cloison. De chez elle, Mme Hérembourg voyait tout : mes échappées pour rejoindre Hâfez, mes lectures tardives d'ouvrages qu'elle m'avait mis entre les mains, mes moments de désarroi face au tableau de Burckhardt dont je comptais percer le secret...

Depuis quand me surveillait-elle ainsi ? Depuis quand me manipulait-elle à distance ? Depuis son arrivée dans l'immeuble ?

Ou encore avant ?

Je battis des cils. Quelque chose m'était soudain revenu à l'esprit.

Je sautai sur mes pieds et fouillai dans le tiroir de mon bureau. Où l'avais-je donc mis ? Coincé entre un bloc-notes et un cahier, je vis enfin ce que je cherchais. Un rectangle de carton où était imprimé « Galerie du Palais – Antiquités, peintures & objets d'art des XIX^e et XX^e siècles ». Je me rappelais à présent avoir ramassé ce prospectus avec le paquet de courrier que le concierge avait glissé sous la porte. Suite à cette annonce, je m'étais rendu à cette galerie où j'avais découvert la toile de Burckhardt. Je me souvenais aussi que j'avais essayé en vain d'appeler le propriétaire de la boutique pour avoir des renseignements sur le mystérieux peintre. L'homme étant perpétuellement en ligne, l'idée m'était complètement sortie de la tête.

Je me précipitai donc sur le téléphone pour composer le numéro de la galerie. Pourvu qu'on décroche ! Au bout de plusieurs sonneries, une voix essoufflée répondit :

— Galerie du Palais. Que puis-je pour vous ?

Je reconnus le ton un peu bonimenteur du propriétaire et j'embrayai tout de go :

— Je suis un de vos clients : j'ai acheté il y a quelques jours un tableau du peintre Arnold Burckhardt...

— Désolé, nous ne reprenons pas la marchandise, coupa l'autre avec fermeté.

— Il ne s'agit pas de cela. Je n'ai pas l'intention de vous rapporter l'article. J'avais seulement quelques questions sur cet artiste car je suis en train de préparer une monographie à son sujet. Vous devez avoir des renseignements sur sa personne. Qui était-il ? Comment est né son intérêt pour la peinture ?

Comme l'autre hésitait, je crus bon asséner :

— Dans mon livre, je vous citerai, vous et votre galerie, n'ayez crainte.

Il y eut un silence méfiant, suivi d'un bruissement de feuilles qu'on compulse.

— Arnold Burckhardt ! m'annonça-t-il triomphalement après un long moment. C'est un peintre suisse né en 1901. Issu d'une famille modeste qui voit d'un mauvais œil son penchant pour l'art, le jeune homme se destine à contrecœur au commerce quand, par une chance inouïe, il gagne une importante somme. Grâce au testament d'une...

À la construction de ses phrases, je supposai qu'il déchiffrait un article qu'il avait sous les yeux. D'ailleurs, j'entendis le bruit d'une page qu'on tourne.

— ... riche héritière, il obtient une bourse qui lui permet de poursuivre sa passion.

Je sursautai.

— Une bourse ? Quels étaient les termes du testament ?

— Attendez ! Je continue... Le testament stipule que dix lingots d'or seront attribués à un jeune peintre, entre vingt et trente ans, grand et blond, pourvu qu'il fasse un portrait de la défunte en utilisant les ingrédients fournis.

Mon sang bouillonnait.

— Quels ingrédients ?

Mon interlocuteur, apparemment agacé, émit un soupir sonore.

— Ah, ça, mon bon monsieur, je l'ignore. Je n'ai pas la science infuse, moi !

Visiblement. Le bougre ne faisait que lire un texte. Je poursuivis l'interrogatoire.

— D'accord, mais peut-être avez-vous le nom de la veuve magnanime...

Nouveau froissement de feuilles.

— Arnold Burckhardt...

— Non ! C'est le nom du peintre, m'écriai-je au bord de l'exaspération. Je vous demande le nom de l'héritière.

— J'y viens. Hawthorne. Carla Hawthorne.

Je raccrochai sans penser à remercier le marchand. Les murs se mirent à tourbillonner autour de moi. Je me laissai tomber sur le divan et fixai le tableau de Burckhardt à mes pieds. Carla... Allongée sur son lit défait, elle me jetait un regard langoureux, teinté d'ironie et de provocation. Je croyais même l'entendre doucement rire.

Les paroles du patron de la galerie avaient levé le voile qui masquait encore une partie du grand tableau. Je perçus alors toute l'étendue d'une histoire qui s'était écrite sur plusieurs siècles. Pieter Haussen, à l'âge de dix ans, est sans doute témoin d'une projection alchimique effectuée par Sethon le Cosmopolite devant son père. Le souvenir de la poudre changeant le plomb en or ne cessera de le hanter, et il s'attachera à en percer la composition, même s'il n'est pas à la recherche de la transmutation des métaux, mais de l'*ultime* mutation – celle qui transforme la mort en vie. Ce qu'il désire par-dessus tout, c'est le secret de la résurrection. Comment trouve-t-il la composition de cette fameuse poudre ? Je ne pouvais offrir que des hypothèses, mais il me semblait que Haussen avait suivi le même cheminement logique que moi. Et ainsi, il aboutit au dernier dragon alchimique encore en vie : le dragon de Komodo.

Et c'est ainsi qu'un soir de 1663, cet homme amoureux de sa femme défunte décide de peindre son portrait en incorporant aux pigments une mystérieuse poudre qu'il a élaborée.

Les yeux fermés, je l'imaginai en train de faire le portrait de la seule femme qu'il ait aimée, s'inspirant d'un premier tableau qu'il avait fait d'elle, quarante ans plus tôt. Dans le deuxième tableau, il glisse des indices qu'il dissimule au regard et, quand tout est presque terminé, il mélange sa poudre aux pigments blancs, puis entreprend de peindre le visage de sa femme...

Que se passe-t-il alors ? Un vent coulis s'enroule-t-il autour de ses cheveux ? Sent-il soudain un parfum familier ? Quoi qu'il en soit, voilà qu'une femme se matérialise derrière lui et l'enlace de ses

bras juvéniles.

Et, alors que le soleil se couche sur une campagne automnale, Cornelia Hooft revient sous le nom de Carolien Hogarth.

Après quelques années de bonheur, le vieux Haussen meurt. Mais Carolien Hogarth continue à vivre, elle qui est encore jeune. Je me grattai le front, perplexe. Il aurait été judicieux que Pieter Haussen lui confie la poudre, ou au moins sa composition, afin qu'elle le fasse renaître, lui aussi. Ils auraient ainsi formé un couple en quelque sorte immortel. Or, cela ne s'était pas produit. Pourquoi ?

Je me frappai le front. Bien sûr ! Jean-Félicien Virouleau m'avait laissé entendre que le peintre était mort dans un accident de cheval. Il n'avait donc pas eu le temps de transmettre ce fabuleux secret à sa femme. Tout ce dont elle disposait, c'était une quantité assez importante de poudre déjà fabriquée, dont les ingrédients étaient connus de Haussen, et de lui seul. Comme ces usurpateurs d'antan qui héritaient d'une portion de pierre philosophale et savaient uniquement effectuer des projections, sans jamais en posséder les fondements, Carolien Hogarth se voyait obligée de perpétuer aveuglément la pratique pour pouvoir ressusciter. Indéfiniment, elle devait donc trouver des peintres aptes à peindre son portrait, tout en exigeant d'eux qu'ils incorporent une quantité infime de la poudre miraculeuse dans leurs pigments. À l'évidence, elle avait toujours réussi.

Je sifflai entre mes dents. Cette stratégie de survie ressemblait en tous points à celle d'un organisme luttant contre la mort et désirant se perpétuer. Certains parasitent leurs hôtes, d'autres s'immiscent dans le patrimoine génétique de leurs victimes afin de se reproduire...

Carolien Hogarth, elle, avait trouvé un moyen imparable pour se garantir une résurrection sans faille : en séduisant de jeunes peintres désargentés avec une bourse accordée suivant des conditions bien définies. Carolien Hogarth était un virus qui se répliquait à l'identique. Dans mon esprit, je voyais défiler les multiples cycles de mort et de renaissance : le cortège de peintres virils qui lui servaient d'instruments et d'amants, sa vie amoureuse toujours exubérante, sa jeunesse sans cesse renouvelée. Cette existence en boucle n'aurait jamais de fin. En théorie.

En réalité, elle avait une limite : la quantité de poudre laissée par Haussen.

Malgré ma fièvre, je m'efforçai de prolonger mon raisonnement. Tout s'embrouillait dans ma tête et je dus me faire violence. Donc, au bout d'un certain temps, la provision initiale est totalement consommée. Que faire ? Carolien Hogarth en ignore la composition, mais elle en a besoin pour accomplir ses résurrections. Tant qu'elle n'a pas trouvé les ingrédients utilisés, elle est condamnée à vieillir et, bientôt, elle sera confrontée à la mort. La vraie, celle dont on ne se relève pas. Je me mis à sa place, et je ressentis la panique qui devait la saisir, elle qui a toujours été d'une beauté rayonnante : cette peur d'une nuit perpétuelle, cette angoisse devant la décomposition des corps. À sa place, devant l'échéance, qu'aurais-je fait ? Je me concentrai sur la personnalité de cette femme ambitieuse pleine de ressources.

La solution m'apparut brutalement. *Ne connaissant pas la composition de la poudre, elle la ferait découvrir.*

Elle avait ainsi trouvé le dernier peintre capable de la sauver de la mort éternelle et l'avait piloté aussi sûrement qu'un missile téléguidé. Moi.

J'éclatai d'un rire dément. Un missile téléguidé, un accessoire, un instrument, un ustensile. Quel beau rôle ! Du parasitage de haut vol. Cela me fit penser à l'histoire que m'avait racontée un jour Lena, à propos de la petite douve qui se fait manger par une fourmi. Elle manipule alors le système nerveux de la fourmi pour que celle-ci monte sur un brin d'herbe et y reste immobile – en attendant qu'un mouton vienne brouter l'herbe, avec la fourmi et son parasite. La petite douve se reproduit dans l'estomac du mouton et sa descendance est éjectée dans les fèces de l'animal. Passe alors une fourmi

affamée, et alors le cercle se referme sur lui-même. En fin de compte, m'avait déclaré Lena, pleine d'admiration, le parasite prend le contrôle et altère le comportement de son hôte. Élégant et efficace.

À travers les siècles, Carolien Hogarth m'apparut dans toute sa splendeur : un être qui savait se servir des hommes, anticipant leurs désirs pour mieux les conduire là où elle le souhaitait. Sa beauté vénéneuse constituait un piège plus implacable que le plus subtil des nectars. Je vis la sarabande de peintres amoureux, Arnold Burckhardt et ses frères : si jeunes, si beaux, si malléables.

Au milieu d'un éclat de rire, je m'arrêtai, interloqué. Carolien Hogarth ignorait-elle vraiment tout de la composition de la poudre ? Et si Haussen, au détour d'une conversation, lui avait révélé un ingrédient crucial ?

Je m'ébrouai et jetai un coup d'œil au calendrier. On était lundi.

Il y avait quelque chose que je devais vérifier. D'abord, je me traînai jusqu'à la cuisine pour fourrager dans la poubelle. Puis je consultai sur mon ordinateur l'image de la réflectographie infrarouge du tableau de Haussen.

Tout collait.

Je sus alors ce qu'il me restait à faire.

*

À l'accueil de la morgue, je retrouvai la même jeune femme que la veille, ce qui m'évita de m'étendre sur mon cas. La voix brisée, je gémis :

— Je vous en supplie, laissez-moi la voir une dernière fois. Hier, sous le choc, je ne lui ai pas dit convenablement adieu et je m'en voudrais toute ma vie si je ne le faisais pas !

La réceptionniste eut pitié de ma mine hagarde qu'accentuaient des paupières ourlées de rouge. Sur mon visage se lisait la folie qui dévore tous ceux auxquels on vient de ravir un proche. Avec un soupir, elle appela le technicien, qui m'emmena de nouveau dans le labyrinthe aux relents éthérés.

Sans un mot, il me précéda dans la salle des corps. Dans cette pièce aux meubles en inox, j'avais l'impression qu'il faisait très froid, comme si l'air était constitué d'infimes particules glacées. Je frissonnai tandis que le technicien faisait glisser le caisson où reposait le corps de Mme Hérembourg, recouvert d'un drap. Je m'y penchai en sanglotant bruyamment, ce qui incommoda sans doute mon compagnon, car il s'éclipsa pour fuir mes pleurs.

La porte claqua. L'employé était parti...

J'ai passé quelques instants à me remémorer mon cheminement, depuis le début de cette histoire jusqu'à ce moment précis où m'avaient conduit les manœuvres de Mme Hérembourg. Devant ma naïveté et l'inéluctable issue de cette manipulation, je ressentais encore un étonnement hébété. Et pourtant, une excitation grandissante, non dénuée de fierté, commençait à m'envahir. Car de tous les jeunes peintres qu'elle avait connus, j'étais celui que ma voisine avait choisi pour percer à jour le secret de Haussen. Et maintenant, ma quête était sur le point de s'achever...

Il me restait seulement une chose à vérifier.

D'un geste vif, je soulevai le drap. Le visage de la vieille femme se dévoila, blême, presque crayeux. Ses traits semblaient s'être pétrifiés, mais la ligne délicate de ses pommettes était restée intacte. Je ne pus m'empêcher d'admirer l'harmonie de sa figure, fripée et inerte, où l'arc des sourcils semblait prendre son envol au-dessus des grands yeux fermés. Le nez, même pincé, avait une finesse digne d'une statue. Mes larmes avaient séché tandis que je me tenais au-dessus d'elle, hypnotisé par son visage.

Mais je n'étais pas venu pour l'admirer.

Après un coup d'œil à la porte pour m'assurer que le technicien n'était pas revenu, je tendis une main tremblante vers la défunte. L'ultime vérification... Pour me persuader que cette histoire, tissée quatre cents ans plus tôt et se déployant à travers les âges, m'entraînait, moi, Adrien Gascoing, dans ses replis sans cesse mouvants. Tout autour de moi, je sentais se nouer les fils d'une mémoire vaste et fluctuante, qui avait franchi des siècles avec, en son sein, des fragments de vies diverses, toutes tendues vers une même obsession : le portrait d'une femme.

Les doigts gourds, je me saisis d'une mèche de cheveux blancs sur l'épaule de la morte, et l'écartai. À la base du cou, telle une goutte de pluie antique ou une larme fossile, un grain de beauté se détachait sur la peau marmoréenne.

Je me reculai et lus sans surprise l'étiquette collée sur le caisson en inox : « Clarisse Hérembourg ».

C.H. Ces initiales fatidiques traversant les strates du temps.

Immobiles sur l'étagère, les tubéreuses et les jacinthes couleur *caput mortuum* exhalaient leur parfum entêtant.

Alors, je fis ce que je devais faire. Je sortis de ma poche le sécateur que j'avais emporté avec moi.

Me voilà revenu de la morgue.

Et maintenant, l'après-midi tire à sa fin, tout comme cette histoire. La lumière laiteuse qui tombe du ciel est diffusée par une myriade de flocons que le vent écrase contre la vitre. Le pinceau levé devant la toile vierge, je respire à peine. Mes oreilles bourdonnent encore des bribes de conversations qui traversent l'espace-temps, grésillant telles des fractions d'émissions défuntes. Des serments d'amour dans des langues rêches que je ne comprends pas, des mots tendres prononcés par des gens morts depuis longtemps et des rires qui ont rebondi sur l'ionosphère, il y a des années de cela.

J'ai préparé la peinture selon les principes de Pieter Haussen, et mêlé les morceaux d'os broyés aux pigments blancs. Mais auparavant, je vais peindre le corps de celle qui s'est lovée autour de mon cœur et arrimée à mon esprit. Je la peins avec l'audace d'un aveugle, l'appétit d'un bagnard et la passion d'un damné qui a déjà perdu son âme. Comme un thanatopracteur artiste, je fais appel à la terre de Sienne et au rouge de Mars, j'invoque le ciel lavé du bleu céleste et le vert argileux de la terre de Vérone. Les couleurs transparentes ravivent la chair froide, lui donnant l'illusion d'un souffle doucement retenu. Mes traits hardis épousent le mouvement du bassin et la torsion du buste. Des détails affleurent à la surface de la toile – le bouton rosé d'un sein, la courbe d'une chute de reins, le galbe d'une jambe. Le corps tant désiré prend forme sous la caresse de mon pinceau, et je me souviens de toutes les promesses murmurées à l'orée d'un rêve.

Je vais te ramener à la vie. Je t'exhumerai des ténèbres et tu prendras place dans la lumière opaline de cette fin d'après-midi, comme si la mort n'avait été qu'une étape ennuyeuse et obligatoire. Je chasserai les ombres qui drapent ton corps, je dissiperai tes cauchemars que je ferai miens. Des plaisirs infinis contre des siècles de remords, c'est un marché que je suis prêt à conclure.

Avec sérénité, je trempe mon pinceau dans les pigments blancs. La peinture est si onctueuse qu'on croirait de la crème. Douceur de la peau, velouté d'une joue, ébauche perlée d'une tempe où palpite une veine. Je peins ton visage oublié et triomphant, qui a contemplé l'obscurité et qui s'apprête à affronter le jour.

Au moment où j'ai presque terminé ton portrait, on frappe à la porte.

— Tu as une tête à faire peur, Adrien ! dit Lena en entrant avec désinvolture. Regarde-moi cette barbe de sauvage et ces yeux injectés de sang !

Lena, la péronnelle qui tombe toujours au mauvais moment, dépose sur le comptoir une grande boîte enrubannée. Dos au chevalet, elle rectifie le nœud en satin et ne cesse de babiller.

— Je suis venue pour fêter ce jour spécial.

Comme je la regarde, ahuri, elle assène :

— Voyons ! C'est l'anniversaire de notre chère Emma ! Elle n'est plus avec nous, mais cela ne nous empêche pas de célébrer cette date, comme les autres années. J'ai apporté un gâteau aux noix,

son préféré.

La bouche sèche, je proteste :

— Je suis en plein travail...

— Bonne nouvelle ! Tu reprends enfin tes pinceaux ! J'imagine que tu fais son portrait, ainsi que tu me l'avais dit dans la galerie de Zéphyrin.

Lena se dirige vers la table où est posé le sachet contenant les os de dragon.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demande-t-elle en brandissant un bout inutilisé.

Je lui expose en détail mon raisonnement des derniers jours et lui révèle la composition de la poudre du maître hollandais. Lena est égale à elle-même : elle éclate de rire.

— Le dragon de Komodo aurait contribué à ressusciter la femme de Haussen ? C'est une hypothèse fantaisiste, digne d'un littéraire rêveur, cher Adrien.

— Pourtant, tes fameux réflectogrammes infrarouges ont bien mis en évidence des traces d'os.

Lena hausse les épaules, agacée. Ses yeux verts sont traversés d'éclairs. Je sais qu'elle déteste être contredite. Sans un regard pour la toile derrière elle, elle me lance :

— Et tu crois qu'en faisant le portrait d'Emma avec les pigments de Haussen, tu vas la ramener à la vie ? Allons, Adrien, elle est morte ! Nous l'avons enterrée le printemps dernier.

Pivotant sur ses talons, elle se plante enfin devant le chevalet.

Et elle voit.

Blême, elle me fait alors face et déclare, l'index tendu vers le portrait en cours :

— Tu es malade.

Après quoi, elle part en claquant la porte.

Seul, je me mets à rire dans ma barbe. Pauvre Lena ! Elle n'a rien compris. Ni la profondeur de mon envoûtement ni la fatalité de mes gestes. Elle ne saisit pas l'acuité du désir qui embrase quand il est inassouvi et qui anéantit quand il est exaucé.

Je prends mon pinceau et j'applique la dernière touche à ton portrait. Un point noir comme l'univers, rugueux comme nos futures étreintes, placé exactement là où il convient. À la base de ton cou ployé.

Non, Lena ignore que le carton de la Galerie du Palais n'a pas atterri chez moi par hasard, car envoyé par tes soins. Elle n'a pas remarqué sur la table le prospectus de M. Mamadou, glissé sous ma porte un dimanche, où il n'y a pas de distribution de courrier. Elle ne sait pas que M. Mamadou, qui a besoin de quelque chose de l'être convoité pour préparer son élixir d'amour, est marabout comme M. Hérembourg est thanatopracteur. Sinon elle aurait pu deviner que c'était là ton ultime indice destiné à me guider sur le chemin de ma damnation. Lena n'a pas vu, mêlée aux os pulvérisés du dernier dragon terrestre, ta phalange que j'ai coupée, puis broyée – comme l'avait indiqué Haussen par le squelette au doigt mutilé figurant dans sa vanité.

Mais Lena, qui ne t'a aperçue qu'une seule fois, n'aurait pas pu savoir que tu étais la grande manipulatrice de cette histoire, ma voisine faussement ingénue, veuve affabulatrice et femme immortelle. Car si elle t'avait rencontrée, peut-être t'aurait-elle reconnue, toi la vieille femme au chignon de l'Atelier Zéphyrin, debout devant ton propre portrait, fait par ton premier mari, Pieter Haussen.

Memento mori. Rappelle-toi que tu vas mourir.

Et prépare-toi à ressusciter.

Est-ce une impression ? Un vent coulis s'enroule autour de ma nuque. Par millions, les flocons de

neige se fracassent contre la vitre. Le crépitement de conversations parasites reprend, enfle, puis s'interrompt. Un parfum de jasmin et de camélia...

Un bras juvénile qui m'enlace par-derrière.

Et ta voix, rauque et assoiffée, qui me murmure :

— Tu peux m'appeler Camille.